N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

1525, Pavie l'étrange défaite

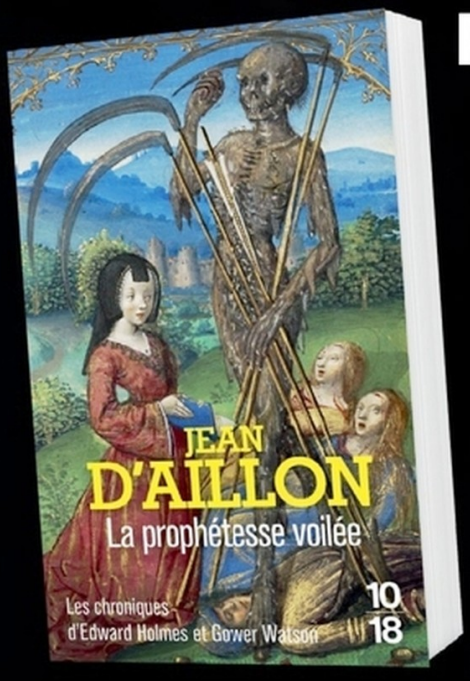
Reportage : les anges gardiens du Vatican

CHURCHILL

Ses derniers combats, ses dernières folies

M 02630 - 936 - F: 6,90 € - RD

FÉVRIER 2025
N°936
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,99 €
TOM/S 1030 XPF MAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99



PARIS, 1427.
UNE SÉRIE DE CRIMES ENSANGLANTE LA CAPITALE...

Disponible en librairie
528 pages — 9,60 €

En pleine **GUERRE DE CENT ANS,** les dons de voyance d'Anne sont convoités par tous. Craignant d'être **BRÛLÉE POUR SORCELLERIE,** elle se terre à Paris où **SES VISIONS** se multiplient. Quand des prostituées sont assassinées et que des rituels de sorcellerie apparaissent, Anne est **IMMÉDIATEMENT SUSPECTÉE.** Mais c'est sans compter la sagacité du **CÉLÈBRE ENQUÊTEUR** Edward Holmes...

RETROUVEZ TOUTES LES ENQUÊTES D'EDWARD HOLMES

10
18

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 0187 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 0155 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 65 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 0187 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Directeur délégué : Bernard Villeneuve.
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : février 2025.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart *Paris Match* sur la diffusion abonnés.
Photo de couverture : Bettmann/Getty Images.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.

Édito
Par Éric Pincas

Le crépuscule d'un géant

Le 24 janvier 1965, Winston Churchill, le plus grand chef de gouvernement britannique du XXe siècle, tirait sa révérence. Fer de lance de la résistance face au nazisme, avait-il seulement conscience qu'en poussant son dernier souffle, il entrait dans le cercle des immortels ? Comment celui qui, le 10 mai 1940, devint pour la première fois *Prime Minister*, alors que le monde sombrait dans le chaos, aurait-il apprécié qu'au tournant du troisième millénaire, ses concitoyens le désignent comme « le plus grand Britannique de tous les temps » (sondage BBC, 2002) ? Se sachant « guidé par la main du destin », il se disait convaincu que l'Histoire lui serait indulgente, car il avait l'intention de l'écrire. Le mythe du *Roaring Lion* (« Lion rugissant ») était en marche. Un mythe fragilisé ces dernières années et un souvenir plus contrasté qu'il n'y paraît. Des historiens, comme Anthony Rowley (disparu en 2011), rappellent que le personnage était un conservateur, un « ministre de l'Intérieur répressif », un ardent défenseur du culte impérial qui voyait d'un très mauvais œil les velléités indépendantistes de l'Inde. L'une de ses statues, à Westminster, fut même profanée en 2020, les activistes du mouvement Black Lives Matter [« Les vies noires comptent »] rappelant son intolérance raciale, soulignée par l'historien Andrew Roberts. En homme politique de son temps, garant de la grandeur de l'Empire britannique et du bon droit des colons occidentaux, Churchill avait aussi ses aspérités, ses zones d'ombre.

> « Churchill avait ses zones d'ombre et ses aspérités »

L'histoire du premier lord de l'Amirauté au cours de la Grande Guerre et au début du second conflit mondial, de l'homme d'État absolu se dressant contre la barbarie est connue. Nous l'avons nous-mêmes racontée avec force détails dans un dossier daté de 2017. Pour célébrer les soixante ans de sa disparition, avec François Kersaudy, Philippe Chassaigne, Catherine Heyrendt-Sherman et un texte du regretté Antoine Capet, nous vous proposons d'explorer les ultimes années de ce monstre politique, au travers de ses derniers combats à la Chambre des communes, de ses excès en tout genre, de ses passions face à la peur du vide, de ses démons intérieurs, de ses relations tumultueuses avec ses enfants… Un Churchill plus intime, plus secret, toujours aussi fascinant, marqué du sceau de l'anticonformisme et de la démesure.

HISTORIA SOMMAIRE

6 Portfolio

Chenonceau : le cabinet de curiosité scientifique

Le château abrite une collection de machines expérimentales et d'instruments de mesure venus d'un XVIIIe siècle passionné de sciences.

14 Échos de l'Histoire

L'actualité éclairée par l'Histoire avec les origines du droit du sol en France, les 110 ans du film américain polémique *Naissance d'une nation*...

20 Ils font l'événement

Les 80 ans de la libération du camp d'Auschwitz, la vente aux enchères des souvenirs et documents de De Gaulle, l'exposition Suzanne Valadon.

26 Récit

Pavie, tombeau d'une certaine idée de la France

Le 24 février 1525, François Ier perd la bataille face à Charles Quint, tournant décisif dans les guerres d'Italie ; et la France n'a jamais semblé si près du gouffre. PAR LAURENT VISSIÈRE

32 Dossier

Churchill

Ses derniers combats, ses dernières folies

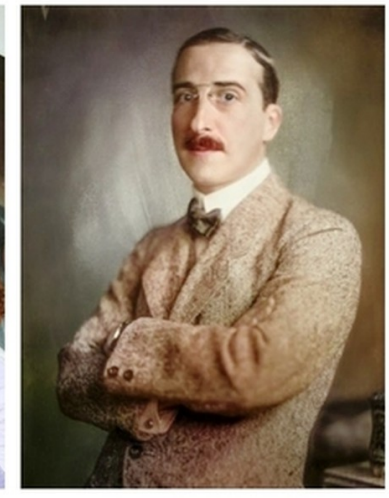
En 1951, à plus de 75 ans, l'homme d'État britannique revient au pouvoir et, jusqu'à son dernier souffle quatorze ans plus tard, ne renoncera pas à jouer un rôle dans la vie politique de son pays. Tout en faisant face à ses démons.

34 **Les ultimes joutes d'un come-back politique** PHILIPPE CHASSAIGNE
38 **L'hédonisme, une arme fatale** CATHERINE HEYRENDT-SHERMAN
41 **Le « Vieux Lion » en proie à la maladie** PHILIPPE CHASSAIGNE
42 **Un *black dog* difficilement muselé** PHILIPPE CHASSAIGNE
44 **Un homme d'État aux enfants ingouvernables** BÉATRIX DE L'AULNOIT
46 **Retraité, mais hyperactif !** FRANÇOIS KERSAUDY
49 **À Chartwell, le règne animal** FRANÇOIS KERSAUDY
50 **L'improbable dîner des adieux à la reine** ANTOINE CAPET
52 **Mourir oui, mais quand il le voudra** FRANÇOIS KERSAUDY
54 **Des funérailles ? Non, un triomphe !** PHILIPPE CHASSAIGNE
56 **Aux grands maux, les bons mots** FRANÇOIS KERSAUDY

58

64

90



58 Récit

La lingerie sens dessus dessous à travers les âges

Les sous-vêtements ne datent pas d'hier. Découvrez leurs 3 000 ans d'histoire sous toutes les coutures. **PAR SÉVERINE FARGETTE**

64 Reportage

Les anges gardiens du Vatican, la Fabrique de Saint-Pierre

Cent vingt artisans spécialisés parent et lustrent jour après jour la basilique vaticane. **PAR OLIVIER TOSSERI**

70 Une œuvre, un artiste

Le Marché aux chevaux de Rosa Bonheur

Une des toiles les plus réputées de la célèbre peintre, fervente avocate de la cause animale. **PAR CLÉMENT DIRIÉ**

75 Cahier culture

75 **Écrans** Ciné, jeux vidéos, télévision.
78 **Expos** Pour changer de regard sur les migrations. Nadia Léger, un art en perpétuelle réinvention. Paris 1900, une belle époque pour la perle. Gravures de mode et jolis carcans.
82 **Livres** La sélection essais et BD.

90 Tête-à-tête

Bruno Solo & Stefan Zweig

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.
PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS

94 Histoire sur ordonnance

« Casser sa pipe », une expression qui passe à la postérité. **PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON**

97 Mots croisés

98 L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

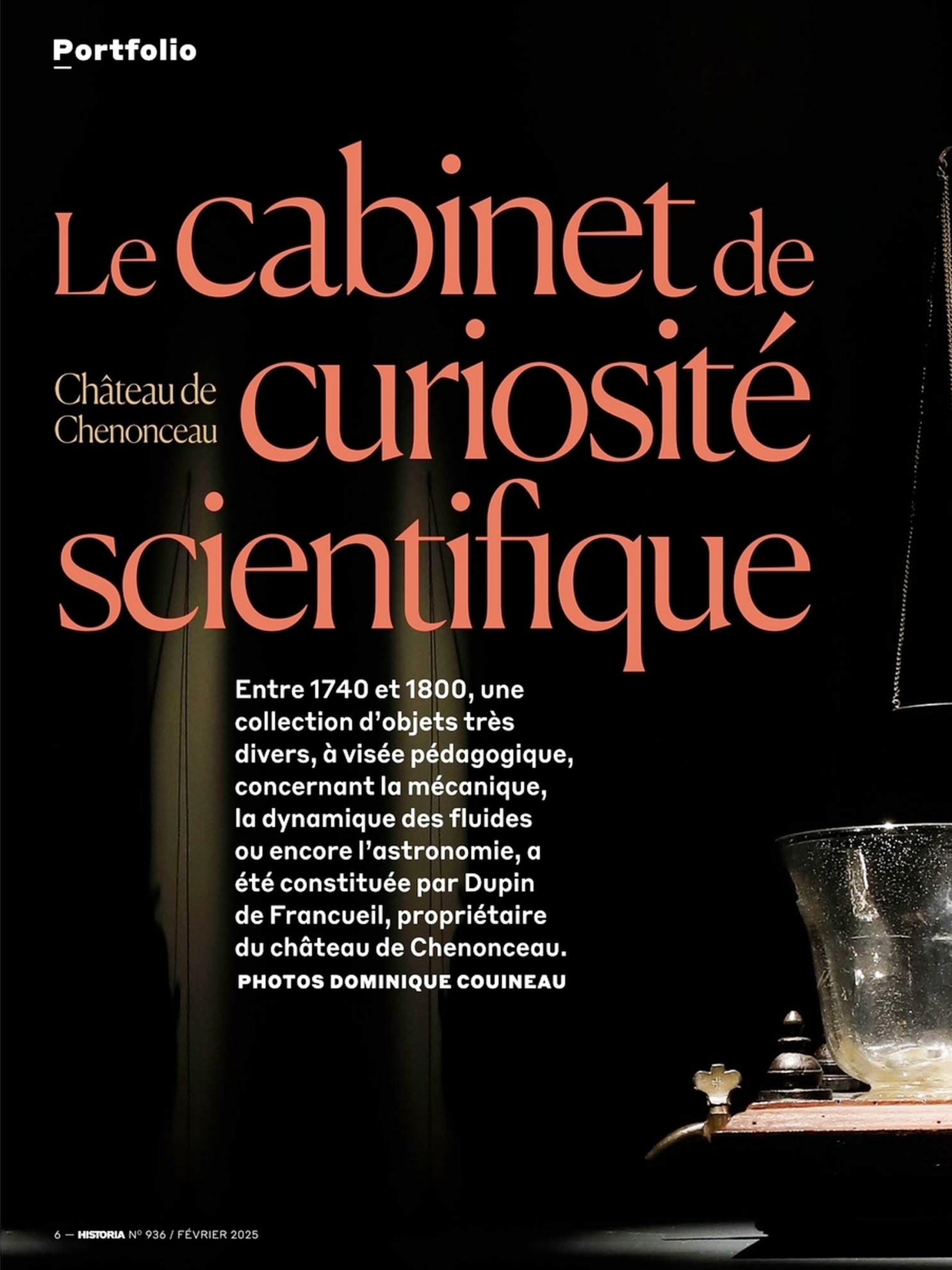
Farid Ameur Historien. **Béatrix de l'Aulnoit** Écrivaine. **Antoine Capet** Historien spécialiste de la civilisation britannique. **Philippe Chassaigne** Historien du Royaume-Uni. **Sylvie Daubresse** Historienne moderniste. **Clément Dirié** Historien et critique d'art. **Jean-Noël Fabiani-Salmon** Professeur de médecine. **Séverine Fargette** Médiéviste. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Virginie Girod** Animatrice radio et historienne. **Jean-Pierre Guéno** Historien et écrivain. **Catherine Heyrendt-Sherman** Historienne de la civilisation britannique. **Yetti Hagendorf** Journaliste. **François Kersaudy** Historien contemporanéiste. **Denis Lefebvre** Journaliste. **Laurent Lemire** Journaliste. **Nicolas Méra** Écrivain et journaliste. **Isabelle Mity** Docteur en études germaniques. **Mathilde Sambre** Journaliste. **Thierry Sarmant** Historien. **Olivier Tosseri** Journaliste. **Guillaume Tutundjian** Journaliste. **Laurent Vissière** Historien médiéviste.

Le cabinet de curiosité scientifique

Château de Chenonceau

Entre 1740 et 1800, une collection d'objets très divers, à visée pédagogique, concernant la mécanique, la dynamique des fluides ou encore l'astronomie, a été constituée par Dupin de Francueil, propriétaire du château de Chenonceau.

PHOTOS DOMINIQUE COUINEAU



Tout corps plongé… Cette balance hydrostatique, conçue par l'abbé Nollet vers 1745, permettait de démontrer le principe de la poussée d'Archimède, tout en décorant avec élégance les salons de l'époque.

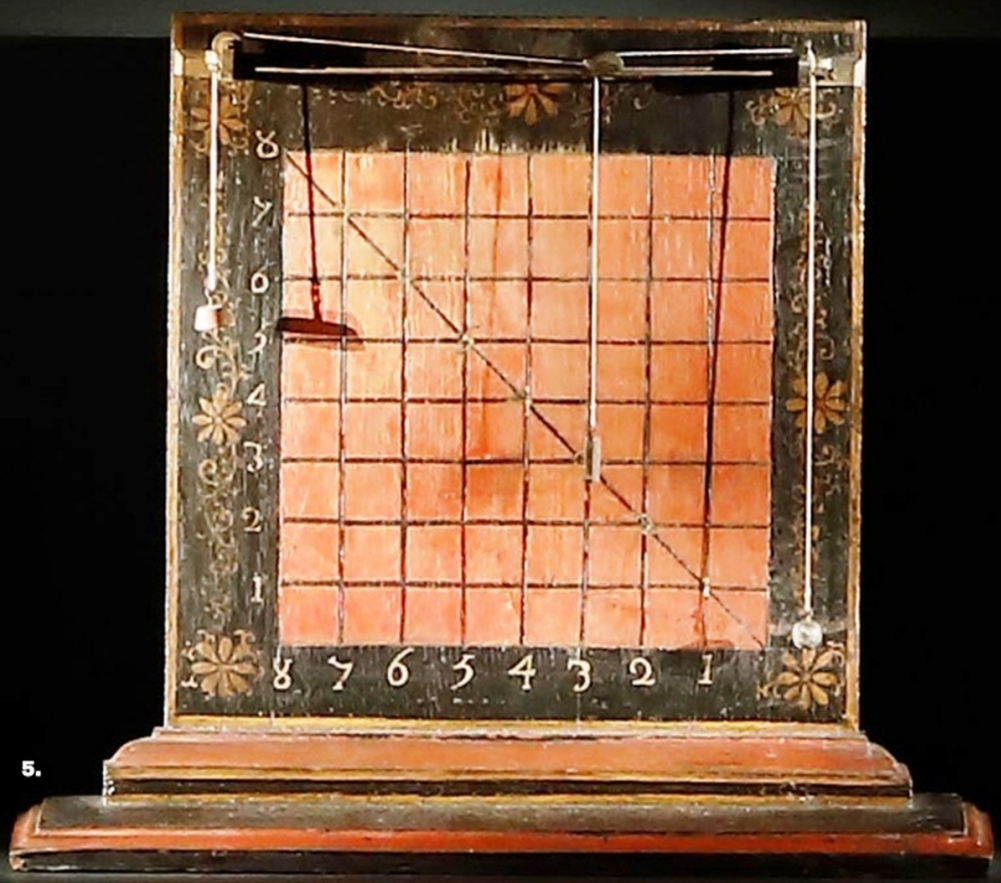
Fuseaux horaires Ce cadran solaire de la seconde moitié du XVIIIe siècle comporte un cercle extérieur (en bas) qui affiche 24 noms de lieux répartis dans le monde selon leur longitude par rapport à Paris (en haut) et donne donc l'heure correspondante.

Plus près des étoiles Cette sphère armillaire en bois et carton représente le mouvement des astres et des planètes du système solaire d'après Copernic. L'objet a peut-être été réalisé d'après des planches imprimées de Nicolas Bion, cosmographe de Louis XV.

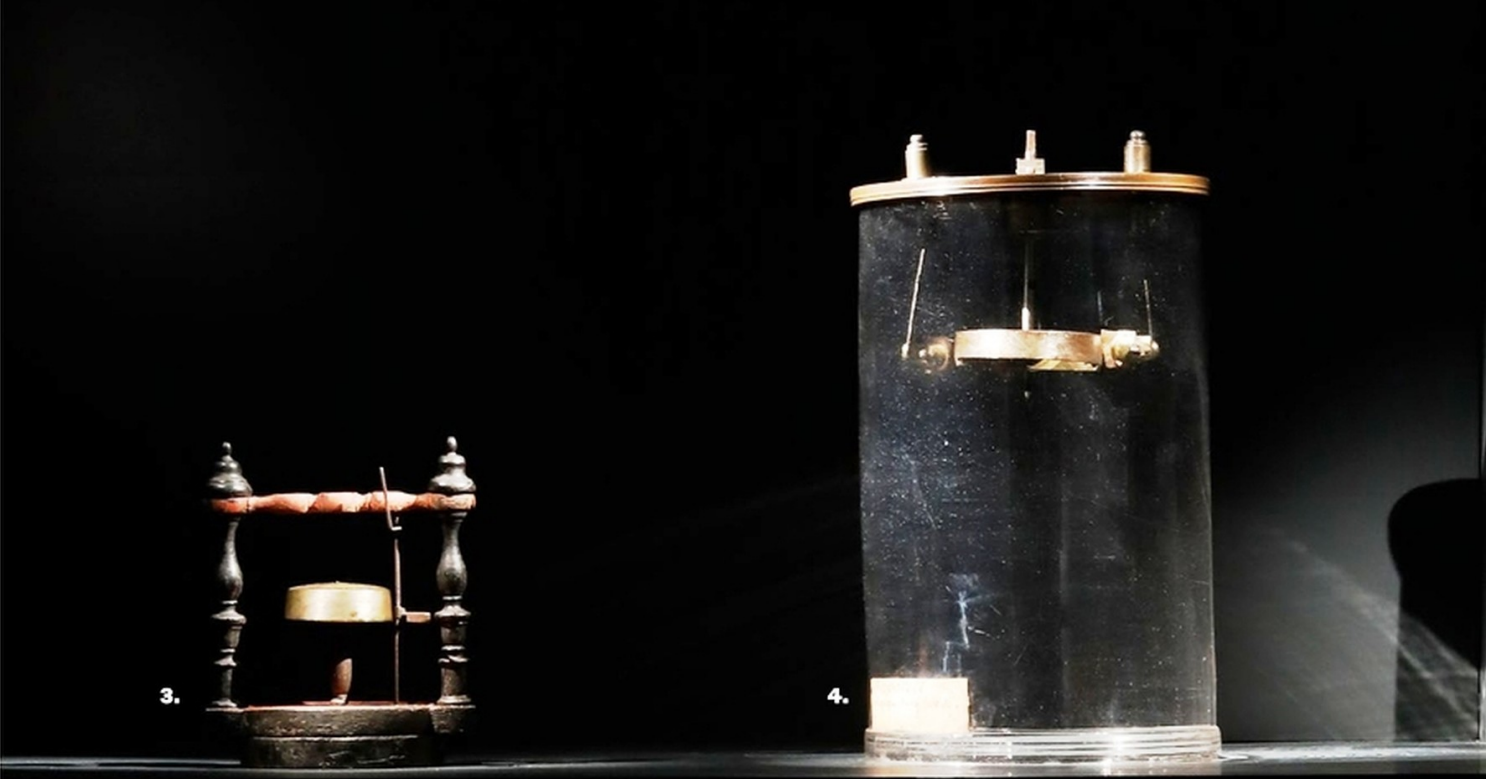
Tour de manivelle La vis d'Archimède ou vis sans fin, mise au point par le scientifique grec, permet d'élever le niveau d'eau pour arroser des terres ou transférer le grain dans des silos. Ce petit modèle en bois permettait d'en étudier le phénomène.

1.

2.



5.



3.

4.

Génie mécanique 1. Le train d'engrenages permet de soulever des charges selon le principe du cric. **2.** Cet objet rend compte du mouvement hélicoïdal lorsqu'on tourne la manivelle. **3.** La sonnette dans le vide démontre que le son ne peut pas être transmis en l'absence de matière. **4.** De la même façon, le briquet dans le vide indique l'échec de combustion par défaut d'oxygène. **5.** L'appareil du mouvement composé, plateau vertical divisé en 64 carrés, sert à modéliser la composition des mouvements. **6.** La gouttière de s'Gravesande, selon le nom de son inventeur néerlandais, révèle la trajectoire parabolique de la chute des corps.

6.

Portfolio

Tic-tac Cet appareil montre le mouvement continu et régulier exercé par l'action d'un ressort pour les montres mécaniques.

Question d'équilibre Les forces latérales doivent avoir la même valeur afin que l'équilibre du coin soit respecté. Un calcul indispensable dans les ouvrages de soutènement.

En pente douce Le plan incliné et réglable permet de monter une charge beaucoup plus facilement qu'à la verticale. Cet objet modélise un système bien connu depuis l'Antiquité.

HISTOIRE TV
STASI
ESPIONNAGE À L'ANGLAISE
LE DIMANCHE 23 FEVRIER À 20H50
INÉDIT
PENDANT PRÈS DE 40 ANS, JUSQU'À LA CHUTE DU MUR DE BERLIN, LA STASI D'ALLEMAGNE DE L'EST, L'UNE DES FORCES DE POLICE SECRÈTES LES PLUS REDOUTABLES AU MONDE, A RÉUNI UN VASTE RÉSEAU D'ESPIONS ET D'INFORMATEURS.
bouygues
canal 121
DISPONIBLE AVEC CANAL+
canal 118
free
canal 205
orange
canal 124
SFR
canal 177
Chips Time
.nordnet.
Vialis
WBox
REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS
© ITV STUDIOS LIMITED 2022

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Droit du sol, des racines médiévales

Nationalité. **Régulièrement, les opinions s'agitent sur l'utilité ou non de limiter, voire supprimer, le *jus soli* au bénéfice du *jus sanguinis* (« droit du sang »). Souvent considéré comme récent, le premier remonte en réalité au Moyen Âge et se combine au second.**

Français de quelle souche ? **Au Moyen Âge, on est aubain (étranger) ou régnicole (habitant naturel du royaume).** *Fête de village*, par Pieter Stevens II (1594). Fondation Custodia.

Depuis le 23 février 1515, tout enfant né d'un couple légitime étranger sur le sol de France n'est désormais plus considéré comme aubain [étranger], à condition d'y avoir toujours résidé. Le droit du sol est alors introduit dans le droit français. Tel est le contenu de l'arrêt rendu par le Parlement de Paris, cour qui exerce au nom du roi la justice souveraine, le plus souvent en appel. Il n'a pas été retrouvé dans les archives de cette institution à cette date, mais est connu grâce à Jean Papon, qui le cite dans un recueil d'arrêts. L'éminent juriste (1505-1590) a certainement vu la décision, mais a pu se tromper dans le report de sa date.

Il est fort difficile de dater l'apparition du mot «aubain». Il n'en existe aucune trace avant le dernier quart du Xe siècle. Étymologiquement lié au terme de «ban», le vocable intervient pour qualifier un individu étranger à l'espace sur lequel s'exerce la puissance de la seigneurie. Au début du XIIIe siècle, les juristes mettent en place un véritable «droit du sol». Leur réflexion est d'abord nourrie par le système romain de l'*origo*, règle en vertu de laquelle un enfant suit l'origine de son père – et non son domicile. Mais les juristes se détachent de ce principe en attachant une importance nouvelle à la notion de domicile et développent l'idée selon laquelle chaque personne possède une origine «propre», distincte de l'*origo* paternelle.

Le fruit d'un long mûrissement juridique

Comme on le voit, l'arrêt de ce début de XVIe siècle n'a pas surgi du néant. Il est le fruit d'un long mûrissement juridique, tandis que le Parlement de Paris est saisi régulièrement par des plaignants qui contestent leur qualité d'aubain. Effectivement, le droit d'aubaine permet au roi de s'approprier l'héritage de tout étranger qui meurt sans héritier français; un aubain ne peut donc pas succéder à ses parents. Mais ce droit est appliqué de manière de plus en plus modérée. C'est ainsi qu'un autre arrêt du 23 février 1518 permet à l'étranger qui meurt hors de France de laisser ses biens acquis dans le royaume en héritage à ses enfants nés en France. À tous ceux que la justice ne définit pas comme Français, le roi, depuis François Ier, a le pouvoir exclusif d'accorder des lettres de naturalité. Durant la seconde moitié du XVIe siècle,

FINEARTPHOTO/AGENCE PHOTO

le lien de filiation permet à son tour de transmettre la qualité de Français, sans considération du lieu de naissance.

Né en France ou de parents français

En effet, un arrêt daté du 7 septembre 1576, toujours du même Parlement de Paris, proclame Française une fille née en Angleterre de deux parents français et lui accorde donc le droit de leur succéder. Marie Mabile, née en Angleterre, a épousé un Anglais. Elle descendait de parents huguenots qui s'étaient réfugiés dans ce pays. À la mort de son époux, elle revient en France, et manifeste son désir de retour. Quelques mois auparavant, un édit royal du 14 mai 1576 reconnaissait comme natifs français les individus nés à l'étranger de parents ayant fui à cause des guerres de Religion.

En dépit de ces différents arrêts, il faut savoir que la jurisprudence du droit du sol ne s'impose que lentement et ne se généralise que tardivement. Le juriste Louis Le Caron, dit Charondas, le constate au début du XVII[e] siècle : l'arrêt de 1515 est peu connu des praticiens. À la veille de la Révolution, est considéré comme Français celui qui réside en France, à condition qu'il soit né en France ou bien à l'étranger de parents français, ou bien encore s'il a été naturalisé. ◘ SYLVIE DAUBRESSE

Le mot du mois de

Virginie Girod

Budget

Saviez-vous que budget, ce mot qui fait grincer des dents la France entière et son Parlement, vient de l'ancien français *bougette*, une poche en cuir dans laquelle on mettait son argent ? Passé par l'Angleterre, il prend sa forme actuelle en 1764 pour désigner les finances annuelles publiques puis nous revient sous sa forme anglicisée.

Le concept n'a pourtant pas attendu le mot pour exister. Sous l'Ancien Régime, le budget de l'État et le Trésor royal – les revenus de l'impôt – sont liés. Celui-ci couvre les dépenses de la cour et celles de l'armée, de la voirie, des bâtiments du roi… les comptes sont rarement à l'équilibre et les Français croulent sous les impôts, comme le fait remarquer la jeune Marie-Antoinette, encore dauphine, dans une lettre à sa mère. La Révolution française invente le consentement à l'impôt : chaque citoyen participe au fonctionnement de la nation en votant à travers ses députés le budget de l'État. Pendant plus d'un siècle, le pourcentage des prélèvements est débattu, jusqu'à ce que l'impôt progressif s'impose en 1914.

En 1919, les finances, ravagées par l'effort de guerre, débouchent sur la création de la « direction du Budget et du Contrôle financier ». Cette institution donne son avis et rédige le budget annuel avant son vote à la Chambre des députés. La crise financière mondiale des années 1930 engendre de nouvelles institutions budgétaires : l'État veut désormais contrôler l'économie pour lui assurer une finalité sociale. Dès lors, la logique de l'État-providence, qui se nourrit aussi de la dette depuis les années Mitterrand, n'a de cesse d'alourdir la bureaucratie au profit d'une redistribution certes salutaire mais à la gestion complexe. L'Histoire sait qu'il faudra un jour payer la facture. ◘

« Un grand film » selon Trump

Cinéma. ***Naissance d'une nation*, sorti en 1915, glorifie les valeurs du vieux Sud américain.**

IBERFOTO/BRIDGEMAN IMAGES

Racisme sur grand écran Le film célèbre les valeurs de la société sudiste et met en scène, dans des séquences caricaturales, des Noirs dépravés et violents. *Naissance d'une nation* (1915).

Ce film muet, œuvre majeure du cinéaste David W. Griffith, fils d'un ancien officier de l'armée confédérée, raconte l'histoire d'une famille sudiste victime de la guerre de Sécession et de ses conséquences. Tiré d'un roman de Thomas Dixon, *The Clansman*, il dépeint un Sud tombé aux mains des soldats du Nord, des ivrognes, des traîtres et des profiteurs en tout genre. Devenus libres, les Noirs prennent les traits de pillards et de violeurs assoiffés de sang, s'en prenant aux veuves et aux orphelines. Tels des héros romantiques, seuls les cavaliers du Ku Klux Klan parviennent à rétablir l'ordre, à châtier les coupables et à sauver les innocents de la dégénérescence générale.

Retour du Ku Klux Klan

Chef-d'œuvre du septième art et fleuron du cinéma raciste, le film évoque la grandeur perdue de la civilisation esclavagiste du Sud, et revisite un moment clé de l'histoire nationale du point de vue des vaincus. Au total, près de 50 millions d'Américains se déplacent dans les salles de cinéma pour voir et revoir le film: le premier blockbuster de l'histoire du cinéma américain! Dans le Sud, le triomphe est total et contribue à la renaissance de l'organisation suprémaciste blanche. Les spectateurs se lèvent durant la projection pour chanter *Dixie*, l'hymne officieux de la Confédération, les plus enthousiastes allant jusqu'à vider le contenu de leurs revolvers sur l'écran! Très attaché à ses racines virginiennes, le président Wilson en autorise la diffusion à la Maison-Blanche. Disciple du Ku Klux Klan, son successeur, Warren Harding, affiche un grand enthousiasme à la faveur du courant nationaliste, puritain et isolationniste qui traverse les États-Unis au début des années 1920. Il comble Griffith d'honneurs et l'invite souvent à déjeuner pour évoquer les périls qui menacent, selon eux, les valeurs de l'Amérique. Plus récemment, lors des fêtes de Pâques en 2017, Donald Trump a, lui aussi, rendu hommage au premier grand succès de Hollywood en le faisant projeter sur la pelouse de la Maison-Blanche. Par bravade ou par inclination, il a pris ainsi le contre-pied de Barack Obama, qui, lui, avait fait le choix de recevoir des artistes noirs engagés dans la cause des minorités. «C'est un grand film sur notre grand pays, s'est-il justifié en conférence de presse, et une belle manière de célébrer notre héritage chrétien…» De quoi ravir le noyau dur de son électorat. **FARID AMEUR**

Plusieurs affiches furent éditées pour promouvoir le film de Griffith, dont une évoquant l'assassinat du président Lincoln.

Les pépites de la
BnF-Gallica gallica.bnf.fr

Apocalypse dans la Ville Lumière

Dans son numéro du 15 novembre 1925, *Le Petit Journal illustré* annonce à son lectorat une série d'entretiens à venir avec le fakir Fhakya-Khan, homme extrêmement discret mais déjà bien connu des Parisiens pour ses capacités à prédire le futur. Cette proposition de la rédaction est issue du courrier des lecteurs, inquiets de l'avenir dans une période qu'ils qualifient de « troublée ». Le journal rend compte alors des prédictions du fakir. Le 22 novembre 1925, celui-ci présage la destruction de Paris pour mars 1926 : une crue inédite inonderait toute la capitale en février, avant que la Seine ne s'assèche complètement au cours du mois suivant.

S'ensuivrait une succession de tremblements de terre détruisant de nombreux monuments, à l'image de la tour Eiffel s'écrasant sur le Champ-de-Mars, et laissant vivre « au plus » dix mille Parisiens sur les presque trois millions que compte la ville au début des années 1920. Le fakir Fhakya-Khan pressent aussi la disparition de l'Angleterre et la découverte d'une mine d'or à Madagascar, avant d'être contraint par la Loge Blanche, centre initiatique de ses pratiques, de regagner l'Inde pour s'expliquer sur la parution de ses prédictions alarmantes dans la presse. Inutile donc, face aux catastrophes naturelles de plus en plus fréquentes que nous connaissons, d'espérer une nouvelle vague d'entretiens pour découvrir ce que nous réserve 2025… ◘

THOMAS LIÉNARD

LE PETIT JOURNAL
ILLUSTRÉ
HEBDOMADAIRE - 36e Année
61, rue Lafayette, Paris
22 Novembre 1925. - N° 1822
PRIX : 30 CENTIMES
ASSISTERONS-NOUS A LA DESTRUCTION DE PARIS EN 1926 ?
Lire dans ce numéro les prédictions sensationnelles du célèbre fakir FHAKYA-KHAN

BNF

Dystopie En 1925, un fakir indien prédisait pour l'année suivante une capitale ravagée par une série de catastrophes naturelles.

Bob Marley, icône du reggae, aurait eu 80 ans

Anniversaire. Né le 6 février 1945, Bob Marley incarne le reggae jamaïcain, genre musical qui puise son influence dans le rastafarisme. Ce mouvement religieux et social, apparu sur l'île dans les années 1930, considère l'Éthiopie comme patrie spirituelle – les couleurs du reggae reprennent celles du drapeau éthiopien – et l'empereur Hailé Sélassié Ier (1892-1975) comme un messie. Bob Marley a puisé dans un discours prononcé par l'empereur en 1963 à l'Onu, l'un de ses titres les plus fameux (*War*, sorti en 1976). Hailé Sélassié y appelait au désarmement et à la lutte contre les inégalités. Un vœu toujours d'actualité, alors que la France se rapproche géopolitiquement et culturellement d'Addis-Abeba, avec une visite du président Macron en décembre dernier et une aide à la transformation en musée de l'ancienne résidence impériale par l'Agence française de développement. Nul doute qu'une salle sera consacrée, dans le palais de l'empereur, au pape du reggae ! ◘ ROKIA CAMARA

DR

THE NATIONAL ARCHIVES, KEW/CCO WIKIMEDIA COMMONS

Yalta ou le mythe du partage du monde

Arrêt sur image. Il y a quatre-vingts ans, du 4 au 11 février 1945, Roosevelt, Churchill et Staline se rencontraient à Yalta, en Crimée (URSS). Le président américain et le Premier ministre britannique espéraient alors obtenir le soutien soviétique dans leur lutte commune contre le Japon, accélérer la fin du conflit et décider de l'avenir de l'Allemagne après sa défaite. Quant à Staline, il est en position de force : son armée est à moins de 100 km de Berlin et les Anglo-Saxons n'ont pas encore franchi le Rhin. Son objectif est d'obtenir la confirmation du projet de partage de l'Europe balkanique et danubienne, évoqué lors de sa rencontre avec Churchill à Moscou en octobre 1944. La conférence de Yalta n'aboutit pas au partage du monde entre les trois grandes puissances, comme cela est encore souvent affirmé. Le jugement porté par l'un des participants, Lord Ismay, futur secrétaire général de l'Otan, en résume la portée : « gastronomiquement agréable, socialement réussi, militairement inutile et politiquement déprimant… » VÉRONIQUE DUMAS

Trois questions à Éric Baratay

Entretien. **À l'occasion de la parution de son *Histoire animale du monde*, Éric Baratay, éminent spécialiste de l'histoire des animaux, qui en a supervisé la rédaction, nous livre le sens de cet ouvrage à l'ère du changement climatique et de ses conséquences…**

HISTORIA – Quel est l'objet de cette étude et pouvez-vous nous donner quelques exemples des sujets abordés?

Éric Baratay – C'est une histoire du monde du côté des animaux, le pendant d'un livre sorti chez Tallandier en 2023 – *Les Animaux dans l'Histoire* – qui évoquait la manière dont les humains traitaient les animaux. Ici, on inverse le propos : c'est l'histoire vécue par les animaux, comment ces derniers ont expérimenté les phénomènes humains (guerres, zoos…) mais aussi quel fut leur vécu à l'échelle géographique. On s'arrête sur l'itinéraire des oiseaux de compagnie au XVIIIe siècle, sur l'introduction de chevaux et de bovins par des missionnaires jésuites chez les indiens Guarani, sur le sort des chiens au Moyen Âge… Nous avons également travaillé sur les biographies d'animaux célèbres, comme Bucéphale, le cheval d'Alexandre le Grand, dont on raconte la jeunesse en Grèce antique, ou Meshie, une chimpanzé expatriée en Occident dans les années 1930.

Un livre qui trouve un écho particulier à l'heure du changement climatique…

En effet, c'est un facteur de bouleversement du comportement des animaux, qui doivent s'adapter à un environnement sujet à des perturbations très brutales. Par exemple, en Europe, chez les renards urbains qui investissent les villes depuis une trentaine d'années, on constate une modification du cerveau pour s'adapter à ce nouvel environnement, s'habituer à la ville et à la circulation, trouver de la nourriture…

Vous avez consacré une grande partie de votre carrière à l'histoire de la relation homme-animal. Comment est perçu ce sujet aujourd'hui?

J'ai commencé à travailler sur cette thématique dans les années 1980 et publié ma thèse en 1996. À l'époque, les milieux universitaires, souvent conservateurs, étaient narquois! Les choses ont commencé à changer dans les années 2000, avec le grand public de plus en plus présent lors des conférences sur ces sujets. Des découvertes très médiatisées dans ce domaine ont aussi contribué à ce changement de cap.

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS MÉRA

Histoire animale du monde. À la recherche du vécu des animaux, ouvrage dirigé par Éric Baratay (Tallandier, 20,90 €, à paraître le 20 février).

« SE DÉROULANT À LA FIN DE LA 2NDE GUERRE MONDIALE,
L'INTRIGUE RECRÉE MÉTICULEUSEMENT LE CADRE DE VIE DE L'ÉPOQUE. »
FRANCE INFO

Gebeka Films
présente
Une production JPL Films et MELUSINE Productions

SLOCUM et moi

un film de
Jean-François Laguionie

Producteurs délégués Stephan Roelants, Camille Kaufe, Jean-François Bigot - Scénario original Anik Le Ray et Jean-François Laguionie - Création graphique Jean-François Laguionie
Avec les voix de Elias Hauter, Grégory Gadebois, Coraly Zahonero, André Marcon, Mathilde Lamusse, Jérémy Prevost - Musique originale Pascal Le Pennec
Avec le soutien du Film Fund Luxembourg, de la Région Bretagne, de la Région des Pays de la Loire, de Rennes Métropole, de YVR, Tébéo, Tébésud, de France 3 Bretagne, du Centre National du Cinéma et de l'image Animée, de la PROCIREP et de l'ANGOA, de l'Orchestre National de Bretagne, de la SACEM - La réalisation avec Urban Sales

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024

AVEC LE SOUTIEN DE L'AFCAE - EN PARTENARIAT AVEC LE MUSÉE NATIONAL DE LA MARINE

SÉLECTION OFFICIELLE ANNECY COMPÉTITION

www.gebekafilms.com

LA SEPTIÈME OBSESSION

AU CINÉMA LE 29 JANVIER

Télérama

Auschwitz, continuer de recueillir la parole

SZYMON SZCZĘSNIAK

Mémoire. À l'occasion du 80e anniversaire de la libération du camp, *Historia* a rencontré Piotr M. A. Cywiński, directeur du musée d'Auschwitz, qui vient de publier *Auschwitz*, des témoignages essentiels pour les générations futures.

HISTORIA – Comment êtes-vous devenu le directeur du musée d'État d'Auschwitz-Birkenau?

Piotr Cywiński – En 2000, un survivant du camp, Władysław Bartoszewski, «Juste parmi les nations», m'a demandé de devenir membre du conseil international d'Auschwitz qu'il présidait. Puis directeur. Je ne pouvais pas dire non à ces personnes qui, à la fin de leur vie, entendaient me confier leur legs le plus important. Je poursuis cette mission vingt-cinq ans plus tard, sous la responsabilité directe du ministre de la Culture. Chaque matin, je sais pourquoi je me lève.

Le sous-titre de votre livre, «Une monographie de l'humain», n'a pas été choisi au hasard. Vous mettez en avant les déportés, leur vécu, leurs témoignages. Soit à partir d'enregistrements que vous avez réalisés, soit à partir des écrits qu'ils ont laissés.

Un travail énorme a été réalisé ces dernières décennies par des historiens pour retracer l'histoire du camp. Mais je n'ai pas trouvé un seul livre qui reprenne vraiment d'une manière globale le vécu humain. Car finalement, le camp, c'est cela. J'ai lu les archives et les témoignages publiés ou simplement dactylographiés avec ce regard, et j'ai réalisé mes entretiens en ce sens: soit dans le cadre des rencontres du conseil international d'Auschwitz, soit lors des visites de survivants au musée d'État d'Auschwitz-Birkenau. Ces échanges m'ont amené à concevoir l'architecture de ce livre.

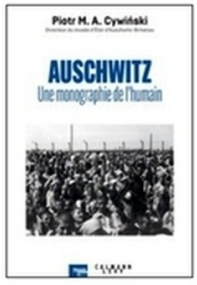
Avec quelle méthode?

J'écoutais surtout les survivants, parce que les questions ont toujours en elles l'amorce d'une réponse. Je n'essayais pas de les pousser à développer davantage: il est aussi important d'écouter ce que les témoins ne disent pas. Entendre ce silence. Ça veut dire beaucoup. C'est valable aussi pour les témoignages écrits: s'attacher à ce qu'ils ont livré, mais aussi à ce qu'ils ont sous-entendu.

Nombre de survivants d'Auschwitz n'ont laissé aucun témoignage écrit. Dans votre livre, vous publiez ces mots de l'un d'entre eux: «Auschwitz se vit, mais ne s'explique pas.» Beaucoup n'ont pas écrit de peur de ne pas être compris.

Le fond du problème, c'est qu'on parle tous un langage qui vient d'un monde normal. Mais Auschwitz était un monde inhumain. Transmettre avec un langage normal, à même d'être saisi par leurs contemporains, leur semblait appauvrir l'expérience. Et avec, toujours, ce risque de ne pas être compris. Alors, la plupart se sont tus. Avec ce livre, j'ai essayé de leur donner la parole.

Le musée, créé en 1947, a connu plusieurs périodes, notamment le régime communiste et la place impor-



Auschwitz. Une monographie de l'humain, de Piotr M. A. Cywiński, (Calmann-Lévy, 616 p., 28 €)

> «Il faut aussi écouter ce que les témoins ne disent pas. Entendre ce silence...»

Liberté. Le 27 janvier 1945, l'Armée rouge pénètre dans le camp d'Auschwitz-Birkenau et libère les survivants. Plus d'un million de personnes, dont une majorité de Juifs y sont morts.

OPA/ABACA

tante des Soviétiques, puis l'arrivée d'Israël, qui n'avait pas été associé au début…

La Shoah a été idéologiquement occultée dans tout le bloc de l'Est, tout d'abord sous Staline: la tragédie juive a été diluée dans la dizaine de pays où dominait une rhétorique centrée sur la tragédie de la guerre, mais pas spécifique à la Shoah. Puis, après 1968, un nouveau silence a été imposé par les autorités. Aujourd'hui, après trente-cinq ans de démocratie, et surtout après l'entrée de ce sujet dans les programmes scolaires, la situation a bien changé. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est satisfaisante. Les recherches sociologiques, menées à l'université Jagellonne de Cracovie, ont récemment démontré qu'une connaissance du déroulement et de l'ampleur de la Shoah reste encore à approfondir dans une partie de la société.

Comment vivez-vous l'héritage de cette structure, qui a accueilli, en 2024, près de deux millions de visiteurs, en majorité des scolaires?

L'adaptation est constante. Que ce soit du point de vue des possibilités de dialogue avec le monde entier, ou par l'évolution de la technologie. L'aspect générationnel est désormais incontournable, les derniers survivants ne seront plus longtemps avec nous. Ils nous ont guidés, nous ont transmis quelque chose, que ce soit intellectuel, émotionnel mais aussi par leurs non-dits. Quand je partirai, mon successeur n'aura plus ce rapport au passé, il n'aura pas vécu de rapports intimes, personnels avec des survivants.

Quid de l'avenir?

Il faut éveiller la mémoire des générations futures. Elle n'est pas seulement un regard sur le passé, mais une façon de comprendre les faits d'hier pour trouver des clés susceptibles d'inventer l'avenir. Cette mémoire se développera avec des notions, des mots, des codes culturels et des symboles différents pour montrer aux nouvelles générations que le passé, même tragique et inhumain, peut être un élément de réponse au temps présent.

Il faut que le visiteur vive une sorte de rite de passage; j'utilise souvent ce terme qui vient de la sociologie des religions. J'aimerais que les gens sortent du musée transformés, et qu'ils ressentent une légère angoisse morale. Qu'ils ne lancent pas des accusations aux monstres du passé, mais qu'ils se questionnent eux-mêmes. Je le répète, la mémoire ne se conjugue pas au passé mais au présent. **H PROPOS RECUEILLIS PAR DENIS LEFEBVRE.**

Les souvenirs de De Gaulle au plus offrant ! La mémoire aux enchères.

Legs. Préemption ou vente privée ? Que doit-il advenir des documents et objets personnels d'un personnage historique tel que le Général ?

Jusqu'à quel point les descendants de Charles de Gaulle sont-ils légitimes pour parler en son nom et gérer son image et ses droits à titre posthume ? De son vivant, de Gaulle avait pris soin de léguer ses manuscrits, ses brouillons à la Bibliothèque nationale, lorsqu'ils relevaient de la littérature, aux Archives nationales lorsqu'ils relevaient de l'Histoire. Après sa mort, son fils, l'amiral Philippe de Gaulle, avait continué à préserver les trésors intimes de son père qui étaient restés dans la famille pour qu'ils ne soient pas dispersés à l'encan, disséminés et soustraits au patrimoine national, et que leur cohérence, leur entièreté restent accessibles aux chercheurs. Yvonne de Gaulle avait détruit nombre d'objets personnels lors du décès de son époux, afin qu'ils ne soient pas récupérés par des fétichistes. Les descendants du Général et de son fils n'ont pas éprouvé ces scrupules.

Vendus à la découpe et dispersés dans le monde

Au moment de la vente Artcurial du 16 décembre dernier, qui avait pour titre « De Gaulle, une succession pour l'Histoire », les souvenirs, les archives les plus intimes du sauveur de la France ont été vendus à la découpe et donc dispersés, soumis à l'avidité des spéculateurs du monde entier. 372 lots, des manuscrits de jeunesse, des lettres autographes manuscrites intimes échangées entre le Général et ses parents, entre de Gaulle et son fils, des carnets de notes et de citations inédits, des documents privés et des objets très personnels tels que la montre et les soldats de plomb du Général. Un patrimoine inestimable. L'estimation initiale, dérisoire, a été multipliée par cinq, atteignant 5,6 millions d'euros dans une vente interminable qui rassemblait plus de 200 personnes, 1500 inscrits en ligne et 300 spectateurs sur YouTube. La montre LIP du Général a été adjugée 537 920 euros. Les 140 trésors préemptés sur 372 en vente ont été éparpillés entre les Archives nationales, les archives départementales du Nord et le ministère des Armées.

On regrettera que les Archives de France n'aient pas classé ces archives « trésor national » afin qu'elles ne puissent pas franchir nos frontières On regrettera aussi le choix des quatre fils de l'amiral, Charles, Yves, Pierre et Jean, qui ont scandalisé le restant de leur famille, et qui se sont réfugiés dans le silence devant les instances culturelles de l'État. Les héritiers de Marc Bloch se sont montrés plus vigilants que ceux du Général et de l'amiral de Gaulle. Ils ont manifesté leur opposition à la récupération politique de la panthéonisation de leur ancêtre par le Rassemblement national. S'il apparaît légitime que la mémoire des grands hommes est un trésor national à préserver, l'État doit se garder de vampiriser leur prestige. **JEAN-PIERRE GUÉNO**

JACK TRIBECA/BESTIMAGE

Salle des ventes Le 16 décembre dernier, le commissaire-priseur Stéphane Aubert s'apprêtait à proposer aux enchères 372 lots, documents privés rédigés ou signés de la main de De Gaulle ainsi que quelques objets personnels.

L'auteur Historien, écrivain, auteur de nombreux ouvrages dont *Les Plus Beaux Manuscrits du général de Gaulle* en 2019, *L'Outrage colonial*, ou encore *Paroles de l'ombre (1939-1945)* en 2024.

Vivre l'Histoire Avec Franck Ferrand

VOYAGES
À LA UNE
L'art de voyager

LES VILLAS PALLADIENNES, VERONE, VICENCE, LAC DE GARDE

Du 24 au 27 avril 2025

Au cœur de la Vénétie visiter les Villas Palladiennes édifiées par Andrea Palladio. La vraie fête de l'opéra à Vérone, la plus belle ville d'art de Vénétie. Padoue et la splendide Chapelle des Scrovegni, Vicence et son théâtre puis, sur le lac de Garde, la magnifique villa Borghèse Cavazza.

LES CAUSERIES DE CHATEAUNEUF-DU-PAPE

Du 22 au 25 mai

En Provence, deux jours de conférences, débats, rencontres. Visites spéciales en Avignon au Palais des Papes, à l'abbaye Notre-Dame de Sénanque, Gordes et Orange. Soirée au Château La Nerthe avec Marc-Olivier Poingt. Spectacle Courageuses. Histoire, patrimoine, culture et art de vivre au rendez-vous.

ESCAPADE À ANNECY

Du 29 au 31 mai

Promenade entre lacs et montagnes dans la Venise des Alpes. La vieille ville et son château, ancienne résidence des comtes de Genève. Réception au château de Menthon-Saint-Bernard. Déjeuner à l'auberge du Père Bize à Talloires. Croisière privée sur le lac du Bourget, l'occasion de découvrir les panoramas de la Savoie d'un point de vue inédit !

GRAND VOYAGE AU PEROU

Du 26 septembre au 7 octobre

Lima, Trujillo, le seigneur de Sipan, Paracas et les lignes de Nazca, le Machu Picchu, Cusco, le lac Titicaca et Puno. Évocation des cultures précolombiennes, de la civilisation inca qui a précédé la colonisation et du Pérou d'aujourd'hui. Plusieurs conférences suivies de discussions et rencontres. Notre art de voyager, les meilleurs hôtels et haltes gastronomiques.

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
01 40 54 99 20 / info@valu.paris
www.voyagesalaune.com

IM 075100173

PARIS, CENTRE POMPIDOU/SP

COLL. CENTRE POMPIDOU, MNAM-CCI/J. HYDE/RMN - GRAND PALAIS/SP

Femmes indépendantes Suzanne Valadon (ci-dessus avec l'un de ses chiens vers 1930) réinterprète les classiques comme l'*Olympia* de Manet, ici habillée et fumant une cigarette. *La Chambre bleue* (1923).

Suzanne Valadon, modèle de liberté

EXPO - Le Centre Pompidou, à Paris, consacre une monographie à la peintre autodidacte, confirmant l'attention renouvelée dont elle fait l'objet. Décryptage.

Il y a deux ans, avec «Suzanne Valadon, un monde à soi», le Centre Pompidou-Metz saluait l'audace d'une artiste de caractère (1865-1938). Après un séjour au musée des Beaux-Arts de Nantes en 2024, l'exposition s'installe à Beaubourg, qui se la réapproprie: un événement, car la capitale n'avait plus accueilli de monographie consacrée à l'artiste depuis 1967. Nathalie Ernoult, l'une de ses commissaires, estime cependant que cette Limousine, fille naturelle d'une blanchisseuse émigrée à Montmartre, n'appartient pas à la cohorte des invisibles de l'histoire de l'art. Adoubée par Degas, qui salue ses dessins d'un encourageant «Vous êtes des nôtres!» vers 1890, elle est assez tôt reconnue et exposée. «Elle est aussi l'une des artistes femmes les mieux représentées dans les musées nationaux. L'État acquiert ses œuvres dès 1916; il en achètera treize, un chiffre très important. C'est bien plus que Sonia Delaunay ou Marie Laurencin.» L'époque joue, néanmoins, en sa faveur et pas seulement en raison d'une volonté des musées de valoriser les talents féminins. «Dans les années 1960-1970, on s'est beaucoup attaché aux grands mouvements. Depuis une époque très récente, on s'intéresse à ceux qui n'en ont pas fait partie.»

Le classique revisité

Tel est le cas de Valadon. «Elle commence vraiment à peindre dès 1909, à un moment où le cubisme, l'abstraction émergent, mais elle ne s'y intéresse pas. Elle a pourtant rencontré Picasso au Bateau-Lavoir tandis qu'elle vivait sur la Butte.» Modèle dès l'adolescence pour gagner sa vie, la jeune femme pose pour Puvis de Chavannes, Renoir, Lautrec... C'est dans le style de ces maîtres qu'elle puise son inspiration, mais pour produire une œuvre éminemment personnelle. Sa volonté de «peindre le réel» se singularise, notamment, dans la représentation des nus. Avec elle, l'homme dévêtu devient un corps désirant, peint en grand format, quand ses contemporaines ne s'autorisent à le dessiner qu'à titre d'étude morphologique. Quant aux femmes, elle les affiche sans idéalisation, affranchies de ce que le XXIe siècle qualifie de *male gaze* [«regard masculin»], souvent bien en chair, dans d'inhabituelles positions. «Elle est l'une des premières à montrer les poils pubiens, transgression considérée comme un outrage à la pudeur.» La mère de Maurice Utrillo s'approprie les codes de la peinture classique et en détourne les thèmes. Sous son pinceau, l'*Olympia* est revisitée (*illustr.*). Dans *Adam et Ève*, l'affranchie se représente avec son amant André Utter dans le plus simple appareil, comme «un couple amoureux, sans culpabilité». Une hardiesse qui participe de sa modernité. «À Metz, beaucoup d'artistes contemporaines ont expliqué que son travail les avait inspirées et sa liberté dans le nu marquées.»

Suzanne Valadon, Centre Pompidou, jusqu'au 26 mai. Tél.: 01 44 78 12 33 centrepompidou.fr

STÉPHANIE GATIGNOL

maison habile. crédits photo : Nicolas Brodard

Khatia Buniatishvili, Verbier Festival 2013

*Les émotions du classique à la demande

Pavie, tombeau d'une certaine idée de la France

Le 24 février 1525, cette bataille voit la capture d'un François Ier, qui perd tout « fors l'honneur » – ce qui reste à prouver, tant il se révélera mauvais joueur –, mais aussi le crépuscule des valeurs chevaleresques, broyées par la realpolitik… PAR LAURENT VISSIÈRE

NATIONALMUSEUM, STOCKHOLM/CC0 WIKIMEDIA COMMONS

Par une funeste nuit de février 1525, Guillaume Crétin, aumônier ordinaire du roi et poète à ses heures, reçoit en songe un étrange visiteur. Sous une armure d'acier, son «corps était d'élégance moult grave, / Et bien semblait chevalier de haut prix». D'une étrange pâleur, couvert de sang, le personnage pousse de longs gémissements. Sans nul doute un spectre, comprend Guillaume en frémissant! Et il finit par reconnaître Jacques de Chabannes, maréchal de La Palice, l'un des plus anciens et des plus valeureux capitaines de François Ier. L'apparition se met alors à parler: elle commence par maudire Milan et les Italiens déloyaux, puis elle annonce que «la fleur de France a été déconfite» dans les plaines lombardes, qu'il ne reste rien de l'armée royale et que… «le roi est pris». C'est un coup de tonnerre, et l'effroi que dit ressentir notre poète est à l'image de celui qui saisit la France à l'annonce du désastre. À l'aube du 24 février, devant Pavie, François Ier faillit en effet tout perdre – sa vie et son royaume.

L'Italie, royaume des illusions

En 1525, il y a désormais vingt ans que les rois de France vont faire la guerre en Italie. S'ils n'ont pas réussi à conserver Naples, sans doute trop loin de la métropole, ils ont cru pouvoir • • •

Mirage L'aventure italienne des Français s'achève dans la plaine padane. *La Bataille de Pavie*, peinture (1529), Nationalmuseum, Stockholm.

• • • tenir Milan, conquise par Louis XII en 1500, évacuée une première fois en 1513, mais reconquise par le jeune François Ier en 1515. Auréolé par sa victoire de Marignan, celui-ci commence son règne sous les meilleurs auspices, mais les nuages s'accumulent bien vite au-dessus de sa tête. Il découvre en Charles de Habsbourg, déjà roi d'Espagne et bientôt élu à la tête de l'Empire (1519), un rival redoutable qui lui conteste son leadership sur l'Europe: dès 1521, Charles Quint monte, avec l'aide du pape, une première coalition qui force les Français à abandonner l'Italie du Nord. Alors que le royaume est menacé au sud par les Espagnols, sur la Manche par les Anglais, au nord et à l'est par les Impériaux, François Ier n'a qu'une idée quasi obsessionnelle: reprendre Milan.

En 1523, il s'apprête ainsi à repasser en Italie, lorsqu'il apprend la trahison du connétable de Bourbon. Il préfère alors confier son armée à Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, un de ses favoris. Mais ce piètre général n'arrive pas à reconquérir le Milanais, et son armée, décimée par le froid, la famine et la peste, finit par repasser les monts au printemps 1524 – et c'est en protégeant sa retraite que Bayard est mortellement blessé par un coup d'arquebuse. Dans la foulée, l'armée impériale, commandée par Bourbon, franchit à son tour les Alpes pour envahir la Provence. Au même moment, les Anglais auraient dû attaquer la Picardie, et l'empereur, le Languedoc. Heureusement, dans les faits, ils s'en montrent incapables. Bourbon, qui se retrouve seul, échoue à prendre Marseille et doit à son tour battre en retraite. Car François Ier, s'il a beaucoup tardé, descend désormais la vallée du Rhône à la tête de toute une armée. Nous sommes en automne, et le roi pourrait se contenter d'avoir su repousser les envahisseurs – le royaume est exsangue et ses hommes à bout de forces. Malheureusement, il préfère écouter Bonnivet, qui lui souffle de repasser en Italie pour achever les Impériaux en déroute.

Un nouveau Marignan rétablirait le prestige des armes françaises, bien écorné après des années d'échecs. Et c'est ainsi, qu'à la fin octobre, les Français déboulent une nouvelle fois dans la plaine lombarde: ils occupent Milan, qui ouvre ses portes (sauf l'énorme château urbain, où s'est retranchée une garnison impériale). Mais au lieu de poursuivre et d'exterminer les derniers contingents ennemis, le roi suit les conseils de Bonnivet et conduit toute son armée devant Pavie. C'est là que va se jouer le sort de la campagne.

© PEDICINI FOTOGRAFI / LA COLLECTION

Morne plaine La capture du roi de France (ci-dessus, désarçonné) signe la défaite des Français. Son adversaire Charles Quint compte alors bien doubler cette victoire militaire par un succès diplomatique. Tapisserie flamande de Bernard van Orley (v. 1530).

L'horreur d'un siège

Pourquoi Pavie? Située sur la rive droite du Tessin, cette cité dispose de puissantes fortifications adaptées à l'artillerie moderne, et d'une garnison abondante (au moins 5000 hommes). Son capitaine espagnol, Antonio de Leyva (1480-1536), est l'un des meilleurs qui servent Charles Quint, et il a juré de tenir coûte que coûte, mais il manque de vivres, de poudre et d'argent, et ses soldats semblent prêts à se mutiner. En prenant une cité jugée inexpugnable, les Français frapperaient de terreur leurs ennemis et contraindraient Charles Quint à négocier. Si le calcul n'est pas mauvais sur le papier, encore faut-il prendre la place.

À peine arrivés devant Pavie, les Français lancent plusieurs assauts furieux, mais qui sont repoussés (fin octobre). Ils installent ensuite leur artillerie – tenue pour la meilleure du monde – et pilonnent les fortifications. Après un mois de bombardements, le roi ordonne de nouveaux assauts (il y en a trois rien que le 21 novembre!). Toujours en vain. Il cherche alors à détourner le cours du Tessin, qui baigne les

> « En s'obstinant à maintenir le siège de Pavie, le Valois a accordé un répit inespéré à ses adversaires »

remparts – tâche surhumaine, à laquelle ses hommes s'épuisent. Devant une telle résistance, François Ier joue la carte de la terreur et promet de livrer la cité aux flammes. Le moral des Pavesans s'effondre, mais Leyva impose une discipline de fer ; il n'hésite pas à faire écarteler les traîtres potentiels et les espions du roi. La situation de l'armée française se dégrade, elle aussi, rapidement. Il faut en effet loger, nourrir et solder 20 à 30 000 hommes, ce qui n'est jamais facile, surtout en hiver. Le roi a établi ses camps de siège à l'intérieur du parc de Mirabello, une immense réserve de chasse, ceinturée de hauts murs, mais rien ne protège les soldats du vent, de la pluie et du froid. À ses capitaines qui le pressent d'abandonner le siège pour hiverner plus confortablement dans Milan, François Ier répond qu'aucun roi de France n'a établi le siège d'une ville sans la prendre…

La guerre de siège constitue, comme toujours, un « jeu de trois » : les assiégés ne résistent aux assiégeants que parce qu'ils espèrent l'arrivée d'une armée de secours. Or, en s'obstinant dans un siège trop long, le roi a accordé un répit inespéré aux Impériaux, qui peuvent ainsi se réorganiser. Le marquis de Pescara, Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, et le connétable de Bourbon réussissent l'exploit de rassembler 20 à 25 000 fantassins et 3 à 4 000 cavaliers (des effectifs comparables à ceux de l'armée royale). À la fin du mois de janvier 1525, cette armée vient camper à quelques centaines de mètres des Français, qui se trouvent donc, selon le vocabulaire du temps, « contre-assiégés ». Dans le camp royal, les vieux capitaines s'inquiètent : certains estiment qu'il faudrait attaquer préventivement les Impériaux, et d'autres, préoccupés par l'état de leurs hommes, qu'il vaudrait mieux se replier en bon ordre. Mais le roi s'entête à ne rien faire et, pendant trois semaines, on s'observe en chiens de faïence – ce qui n'empêche pas des escarmouches et des alarmes continuelles. Soldats et capitaines ne quittent plus leur armure, « sinon pour changer de chemise ». La situation semble totalement bloquée… Du côté impérial, néanmoins, le temps presse : non seulement Pavie risque de capituler faute de vivres, mais l'armée menace en plus de se débander faute de solde ! Après avoir beaucoup hésité, les capitaines impériaux ne peuvent plus tenir leurs hommes qu'en leur promettant le pillage du camp français. Les dés sont jetés.

L'aube sanglante

L'attaque doit avoir lieu dans la nuit du 23 au 24 février. Des sapeurs ont reçu mission de rompre le mur du parc, loin sur les arrières des Français, qu'il s'agit de surprendre dans leur sommeil. Mais pour ce qui est de la surprise, c'est raté ! La mise en branle de 20 000 hommes et la destruction d'une maçonnerie ont quelque peu troublé le silence nocturne, et lorsqu'à l'aube, enfin, l'avant-garde ennemie débouche dans le parc, le roi François et toute son armée les attendent de pied ferme, pas fâchés, •••

BRIDGEMAN IMAGES

Balles de match Munis de leur arquebuse (terme venu du fribourgeois *hakenbuchs* en 1452), les Espagnols stoppent net l'assaut victorieux des chevaliers français et font basculer le sort de la bataille.

••• somme toute, d'en découdre. Les troupes qui avancent en catimini se trouvent soudain sous le feu de l'artillerie royale, commandée par son grand maître, Galiot de Genouillac. Ses tirs bien ajustés creusent des sillons sanglants dans les bataillons impériaux, «de sorte, explique un chroniqueur, que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler». En voyant l'ennemi désemparé, François Ier ordonne à ses chevaliers de baisser les lances et de charger. La cavalerie lourde s'élance au galop dans un fracas de fin du monde et pulvérise l'avant-garde impériale. De sa lance, le roi abat le marquis de Civitâ-Sant'Angelo, capitaine des chevau-légers adverses, et s'exclame, triomphant: «C'est maintenant que je veux m'appeler duc de Milan!»

Le roi vient de remporter la première escarmouche, qu'il prend pour la bataille, alors que celle-ci, justement, ne fait que commencer. Tout à leur joie, les preux chevaliers se heurtent soudain à mille arquebusiers espagnols, qui se tenaient embusqués et les criblent de balles. Hommes et chevaux s'effondrent dans un effroyable désordre, et les fantassins ennemis se jettent sur eux pour les achever, car le mot d'ordre est de ne faire aucun prisonnier. La cavalerie lourde des Impériaux contre-attaque alors, suivie par les piquiers, tandis que la garnison espagnole de Pavie opère une sortie et prend le camp royal

> «En une heure, le désastre est consommé et on relève plus de 10 000 morts, dont nombre de grands noms»

à revers. Du côté des Français règne la plus grande confusion: le roi a chargé avec son état-major, et tous les grands officiers sont désormais morts ou prisonniers comme lui – il n'y a plus personne pour donner les ordres. L'artillerie est conquise d'assaut par les lansquenets allemands; l'infanterie, assaillie de tous côtés, renonce à combattre et s'enfuit – beaucoup d'hommes iront en fait se noyer dans la rivière. En une heure à peine, le désastre est consommé. L'armée compte peut-être 10 000 morts, dont les plus grands noms du royaume – Jacques de La Palice, Louis de La Trémoille, François de Lorraine, Bonnivet... «De toute chose, ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui m'est sauve», écrira plus tard de sa prison le roi à sa mère.

Comment expliquer un tel désastre? Les contemporains, catastrophés, mettent en avant la lâcheté des uns et des autres ou les mauvais conseils de Bonnivet. Peut-être. Mais la réalité est sans doute plus simple. Depuis un demi-siècle, les Français disposaient de la meilleure cavalerie du monde (les compagnies d'ordonnance, créées par Charles VII), de la meilleure artillerie et des meilleurs fantassins (les piquiers suisses). C'est la combinaison de ces trois armes qui faisait leur succès sur les champs de bataille. Mais à Pavie, le roi a été incapable d'élaborer une véritable tactique: en chargeant, il s'est coupé de son infanterie, mais aussi de son artillerie, qui a été livrée à elle-même. Par ailleurs, les Espagnols, en développant des corps d'arquebusiers, disposent désormais d'une force de feu très mobile. Ce ne sont pas les canons (toujours très lourds et très lents) qui mettent fin à la chevalerie, mais les arquebusiers, dont Pavie constitue le triomphe retentissant...

La France en péril

Louise de Savoie, qui assure la régence du royaume, reçoit l'annonce du désastre à Lyon, quatre jours plus tard (le 28 février). C'est la consternation, bientôt suivie de la peur. Car le roi est parti avec les meilleures troupes disponibles et les frontières du pays s'avèrent

Prendre des « s » pour des « f » !

« Hélas ! La Palice est mort, / Il est mort devant Pavie ! Hélas ! s'il n'était pas mort, / Il serait encor en vie ». Cette chanson, qui le ridiculise, est tout ce que la postérité a gardé de Jacques II de Chabannes, seigneur de La Palice (v. 1470-1525), l'un des plus estimés capitaines de son temps *(illustr.)*. Il existe plusieurs versions de cette chanson, où le maréchal de France passe son temps à dire des évidences. « Deux jours avant de mourir, / Écrivait au roi son maître. / Hélas ! s'il n'eût point écrit, / Le roi n'eût pas lu sa lettre ». Mais d'où vient cette chanson ? Les plus anciennes occurrences d'un air de La Palice ne remontent pas avant 1673, et les plus anciens couplets (tous parodiques) datent des années 1710. On a du mal à croire qu'on ait composé alors une chanson pour rire d'un personnage mort depuis si longtemps. En l'honneur d'un de leurs chefs, les soldats français avaient peut-être composé en fait une complainte, où ils disaient : « Hélas ! S'il n'était pas mort, / Il ferait encor envie » (dans les graphies anciennes, « s » et « f » se confondent, et des groupes de mots sont parfois collés ensemble). La déformation du premier vers aurait incité les chanteurs à recomposer entièrement le chant sur le thème de la... lapalissade ! L. V.

STEPHANE COMPOINT/BUREAU233

singulièrement dégarnies. Les Impériaux alliés aux Anglais (qui possèdent toujours le port de Calais) menacent d'attaquer au nord sur la Somme et en Picardie. En Normandie et en Bretagne, on redoute aussi un débarquement anglais. À l'est, en Champagne, en Bourgogne, dans le Dauphiné, on s'attend à une invasion allemande, et sur la frontière pyrénéenne, à une attaque espagnole. Jamais la France ne s'est sentie aussi vulnérable. En outre, les maigres garnisons des frontières, qui n'ont pas été soldées depuis longtemps, semblent prêtes à se débander et à piller le plat pays.

Heureusement pour le royaume, les alliés ne s'entendent pas entre eux: Henri VIII d'Angleterre, qui a accueilli les nouvelles avec jubilation, profiterait de la situation pour démembrer le royaume – il est en train de réunir une armée –, mais Charles Quint n'a aucune confiance en lui. Et ce dernier doit résoudre de surcroît des problèmes encore plus graves: la colère de son armée d'Italie, victorieuse mais toujours non payée; la guerre des Paysans qui ravage l'Allemagne; l'expansion ottomane qui menace toute l'Europe orientale… Aussi curieux qu'il y paraisse, l'empereur n'a pas réellement les moyens d'exploiter militairement sa victoire, et n'en éprouve pas non plus le besoin: il préférerait achever le conflit par quelque traité de paix avantageux. Que réclame-t-il? Avant toute chose, le duché de Bourgogne, dont il s'estime le légitime possesseur en tant qu'héritier du dernier duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Mais François Ier s'y refuse obstinément (les lois fondamentales du royaume l'empêchent d'aliéner une partie du territoire), et les négociations traînent tout au long de l'année 1525. Or, c'est de temps que la France a le plus besoin. Femme de tête, Louise de Savoie et son gouvernement de crise l'ont bien compris, et ils agissent avec une grande efficacité.

Ils parviennent d'abord à rétablir la situation intérieure, à lever des impôts et à consolider les frontières. Sur le plan diplomatique, ils convainquent Henri VIII de signer, contre une lourde indemnité, une paix séparée (30 août 1525); ils cherchent aussi à rallier les puissances italiennes (notamment Venise), que la victoire impériale inquiète, et n'hésitent pas à solliciter l'aide de Soliman le Magnifique… Tout est bon pour menacer Charles Quint! À la fin de l'année 1525, la situation française s'est donc améliorée, mais le roi reste prisonnier en Espagne, et l'empereur réclame toujours la Bourgogne. De guerre lasse, le gouvernement français finit par céder. À quoi bon sacrifier un royaume pour un duché? Par le traité de Madrid (14 janvier 1526), le roi accepte officiellement de céder au Habsbourg la Bourgogne (ainsi d'ailleurs que tous ses droits sur l'Italie); mais il demande à être d'abord libéré pour pouvoir convaincre ses sujets. C'est en réalité un marché de dupes, puisque, avant même de signer l'accord, il l'a déjà secrètement annulé! Et dès son retour en France, en mars, François Ier s'arrangera pour rendre le traité définitivement caduc – à la grande (et légitime) fureur de Charles Quint.

Que retenir de Pavie? Des canons tonitruants, un effroyable carnage de chevaliers, mais aussi des milliers de blessés et de prisonniers sauvagement étripés et, en fin de compte, un roi qui se parjure. Cette étrange défaite, avec ce mélange d'horreur sanglante et de realpolitik, bouleverse la société française, où l'on comprend que quelque chose a irrémédiablement changé. C'est sans doute pour cela que l'on célèbre alors les derniers chevaliers «sans peur» et «sans reproche», comme La Palice (avec un poème de Guillaume Crétin, en 1525), Bayard (avec les *Gestes*, de Symphorien Champier, la même année; avec *La Très Joyeuse, Plaisante et Récréative Histoire du gentil seigneur de Bayart*, de Jacques de Mailles, en 1527), et La Trémoille (*Panegyric du Chevallier sans reproche*, signé par Jean Bouchet, toujours en 1527). À l'aube des Temps modernes, la guerre chevaleresque n'est plus qu'un rêve héroïque, irrémédiablement dépassé…

Femme de tête Louise de Savoie (1476-1531), la mère de François Ier, assure la régence du royaume et efface – aidée par la division de ses ennemis anglais et espagnols – les conséquences de la bataille de Pavie.

MEMENTO IMAGES / AURIMAGES

Laurent Vissière. Membre du comité éditorial d'*Historia*, professeur d'histoire médiévale à l'université d'Angers, il s'intéresse à la culture militaire des élites et à l'impact de la guerre sur les populations.

D'une vie à l'autre Loin des années de guerre (ici en 1942, effectuant son fameux *V sign*, le signe de la victoire), c'est un Churchill sur le déclin qui aborde, dans les années 1950, l'ultime chapitre de sa carrière.

Ses derniers combats Churchill Ses dernières folies

Symbole de la victoire contre l'Allemagne, écarté en 1945, il revient au pouvoir en 1951 et n'entend rien changer à sa démesure et à sa volonté de maintenir Londres au centre du jeu mondial. Cependant, les crises politiques et les maladies vont vite rendre ses combats crépusculaires, malgré la peinture, les cigares et le champagne !

THE PRINT COLLECTOR /ALAMY STOCK PHOTO

EVERETT COLLECTION/AURIMAGES/AURIMAGES

Les ultimes joutes d'un come-back politique

Après une cure d'opposition entre 1945 et 1951, le héros du second conflit mondial redevient Premier ministre avec l'obsession de maintenir la grandeur de l'Empire britannique. Mais c'est dans un monde désormais marqué par la guerre froide qu'il va lutter durant quatre ans, avant de jeter l'éponge, en raison d'une santé de plus en plus déclinante. PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

Le 25 octobre 1951, le Parti conservateur remporte les élections législatives anticipées et, dès le lendemain, Churchill, son leader, est nommé Premier ministre. C'est pour lui une revanche sur sa défaite de juillet 1945, quand les travaillistes l'avaient alors largement battu. En 1950, ils avaient «sauvé les meubles». Cette fois, le score est sans appel. Pendant ces six années passées dans l'opposition, Churchill n'a guère été assidu sur les bancs de la Chambre des communes, où il a délégué son autorité à ses fidèles lieutenants, Anthony Eden,

POPPERFOTO/GETTY IMAGES

Toujours dans l'arène Avant de redevenir Premier ministre (1951), Churchill multiplie les adresses aux électeurs (ci-dessus à Leeds, en 1950). Sur le plan extérieur, il tente de maintenir le leadership de son pays dans un monde désormais partagé entre deux blocs rivaux, l'URSS et les États-Unis (à dr., avec Truman, en 1952).

Richard Butler ou Harold Macmillan. On l'a davantage vu, auréolé de son prestige, donner des conférences. En mars 1946, dans le Missouri, il dénonce le «rideau de fer» qui s'est «abattu au travers du continent» européen. À Zurich (septembre 1946) ou à La Haye (mai 1948), il encourage les nations européennes à s'unir – mais sans que la Grande-Bretagne y participe! Il séjourne fréquemment sur la Côte d'Azur ou en Italie: en 1949, Cannes en fait d'ailleurs un citoyen d'honneur. Il rédige les six volumes de ses *Mémoires sur la Seconde Guerre mondiale*, qui lui rapportent des droits d'auteur considérables. Churchill avait aussi accepté les principales réformes mises en œuvre par les travaillistes: les nationalisations, l'État-providence, la concertation avec les syndicats. Certes, lors de l'adoption de la loi sur l'indépendance de l'Inde (1947), le Parti conservateur s'arrange pour que Churchill, viscéralement opposé au projet, ne siège pas ce jour-là aux Communes. Ce retour aux affaires doit permettre au «Vieux Lion» d'écrire un nouveau chapitre de son histoire: non plus celle d'un chef de guerre, mais celle d'un dirigeant en temps de paix, quand le pays fait face à des difficultés: sa balance des paiements est fragile, la livre sterling a dû être dévaluée en 1949, la guerre de Corée (1950-1953) relance l'inflation, les Britanniques sont encore soumis aux derniers rationnements.

Comme à son habitude, il nourrit peu d'intérêt pour les affaires intérieures, à l'exception de la question du logement, prioritaire à ses yeux. Il la confie à Macmillan, conservateur à la fibre sociale, et son succès en la matière (300 000 logements neufs construits chaque année) lui vaut une promotion à la Défense en 1954. Son affaire, ce sont les relations internationales. L'ardent défenseur de l'idéal colonial doit d'abord se préoccuper de l'Empire. Même amputé de l'Inde, recentré sur l'Afrique, il reste le premier au monde et il compte de plus en plus économiquement: pour la première fois dans son histoire, il devient le premier fournisseur et le premier client de la Grande-Bretagne.

La théorie des « trois cercles »

Si, pour renforcer les liens entre métropole et colonies, le gouvernement engage des millions de livres sterling de programmes de développement économique et social, il réprime aussi les mouvements indépendantistes, comme en Malaisie ou au Kenya. Lorsque, en 1952, la monarchie égyptienne est renversée par un coup d'État, le gouvernement britannique ne peut faire autrement que de reconnaître le nouveau régime afin de garantir la sécurité du canal • • •

« ‘Je me sens comme un avion en fin de parcours, presque à court de carburant’, confie-t-il à un proche »

• • • de Suez, dont la compagnie exploitante est détenue par les Britanniques et les Français. En octobre 1954, Britanniques et Égyptiens s’entendent sur une évacuation progressive des troupes «assurant la sécurité» du canal (en fait, une armée d’occupation qui ne dit pas son nom). Ce règlement sera remis en cause avec la nationalisation de la compagnie en juillet 1956 – mais Churchill n’est alors plus Premier ministre et ne peut que suivre, impuissant et ulcéré, le déroulé d’opérations sur lesquelles il n’a pas son mot à dire. En 1948, Churchill avait théorisé les «trois cercles» à l’intersection desquels la Grande-Bretagne, selon lui, se trouvait: l’Europe, puis l’Empire, et enfin le monde anglophone avec, au premier chef, les États-Unis. Car, fidèle à sa double ascendance – anglaise par son père et américaine par sa mère –, il croit dur comme fer que les deux pays ont partie liée pour mener le monde.

La fameuse « relation spéciale »

Dès la Seconde Guerre mondiale, il parle d’une «relation spéciale» les unissant sur la base d’une communauté de langue et de valeurs, au premier rang desquelles la démocratie libérale. Lorsque, en 1949, la Grande-Bretagne devient membre fondateur de l’Otan, il applaudit, bien qu’étant dans l’opposition. En 1951, il va reprendre à son compte cette politique atlantiste. D’ailleurs, le président américain Truman (1945-1953) ne lui est pas inconnu: n’a-t-il pas été le vice-président de Roosevelt pendant la guerre? Churchill se rend à Washington dès janvier 1952, mais n’est pas d’accord avec Truman sur le projet de Communauté européenne de défense (CED), qui vise à construire une défense européenne intégrée – ce qui permettrait de réarmer l’Allemagne de l’Ouest en l’insérant dans un ensemble supranational, dont il doute de la pertinence. Ses rapports sont plus compliqués avec Eisenhower, le successeur de Truman. Le trouvant intellectuellement borné, Churchill se sent son supérieur, alors que l’Américain le considère comme un vestige du passé, qui plus est inférieur en rang: un Premier ministre face à un président. Enfin, il déteste son ministre des Affaires étrangères, John Foster Dulles – qu’il moque, à partir du terme *dull* («idiot»), par un jeu de mots perfide *Dull, Duller, Dulles* («idiot, plus idiot, très idiot»).

Le Britannique veut désormais se poser en messager de la paix entre les deux blocs. Sa formule clé est «rencontre au sommet» entre États-Unis, Grande-Bretagne et URSS, persuadé que son aura des années 1940 fonctionnera de nouveau. Si la fin du règne stalinien n’est guère propice à de grandes manœuvres diplomatiques, Churchill reprend espoir après la mort du maître du Kremlin en mars 1953. Mais son accident vasculaire cérébral du mois de juin rend toute opération diplomatique d’envergure impossible. En décembre, la conférence tripartite des Bermudes (États-Unis, Grande-Bretagne, France) ne permet aucune avancée, les États-Unis restant sur leurs positions négatives quant à une négociation avec la Russie soviétique, et ne parvenant pas à convaincre Churchill des avantages de la CED. «Je me sens comme un avion en fin de parcours, presque à court de carburant», confie-t-il à un proche.

De nouvelles élections devant avoir lieu au plus tard en octobre 1956, Anthony Eden, ministre des Affaires étrangères et éternel dauphin, presse Churchill de démissionner assez tôt

ASSOCIATED PRESS PHOTO/SYDNEY MORNING HERALD

Rayonnement Churchill entend consolider les relations avec le Commonwealth et Washington. Autour d’Élisabeth II, Churchill et des ministres du Commonwealth (février 1955).

pour que lui-même puisse exercer la fonction suffisamment longtemps avant le scrutin, afin de s'imposer. Mais l'«avion en fin de parcours» cherche toujours le meilleur endroit pour se poser, pour alimenter sa légende.

Passé à l'arrière

Dans un premier temps, il prend comme date butoir le couronnement de la jeune reine Élisabeth II, le 2 juin 1953. Le 23, il subit un terrible AVC. Mais, tel le Phénix renaissant de ses cendres, il récupère et se maintient en poste. En octobre 1953, il reçoit le prix Nobel de littérature et, malgré les mots polis que son épouse lit à sa place à Stockholm (il n'a pu faire le déplacement), il en est assez mortifié: pour lui, seul le Nobel de la paix lui aurait rendu justice. En juin 1954, lors d'un nouveau voyage à Washington, il éprouve la satisfaction de voir qu'Eisenhower consent à un sommet, et qu'il verrait bien Churchill comme émissaire auprès des Soviets. Mais la rencontre tant espérée par Churchill n'aura lieu qu'en juillet 1955, à Genève: il ne sera plus aux affaires. C'est finalement le 5 avril 1955 que le Britannique quitte ses fonctions. Il est désormais un député des «bancs de l'arrière», un *backbencher*, loin des fonctions gouvernementales. Bien que réélu en 1955 et 1959, il est de moins en moins assidu aux Communes, même s'il est honoré cette même année du titre de *Father of the House*, décerné au député ayant siégé le plus longtemps sans interruption: dans son cas, trente-cinq ans (1924-1959). Il passe alors beaucoup de temps à séjourner sur la Côte d'Azur et se lie d'amitié avec Aristote Onassis, tout en se battant contre une santé de plus en plus déclinante.

En 1963, Kennedy le fait citoyen honoraire des États-Unis, ultime reconnaissance de son engagement en faveur de la «relation spéciale» entre les deux pays, mais, trop faible, il ne peut se rendre à Washington pour assister à la cérémonie. Ayant annoncé ne pas se représenter pour les législatives de 1964, il reçoit, le 27 juillet, un ultime honneur de la part de la Chambre des communes *(lire p. 53)*. Frappé par un énième AVC le 10 janvier 1965, il décède le 24. Avec ses funérailles d'État, il finit d'entrer dans la légende.

OPALE.PHOTO

Vieux couple Le 11 novembre 1944, lors de la célébration de l'Armistice de 1918, Churchill et de Gaulle assistent au défilé sur les Champs-Élysées.

Churchill et de Gaulle, un légendaire « Je t'aime, moi non plus » !

Dans la préparation de ses funérailles *(lire p. 54-55)*, Churchill avait initialement prévu de ne pas inviter Charles de Gaulle, président de la République française depuis janvier 1959, le pensant hostile à la Grande-Bretagne. Il n'en fut rien, et le Général se retrouva au nombre des invités dans la cathédrale Saint-Paul. L'anecdote est cependant révélatrice des sentiments que le « Vieux Lion » nourrissait envers l'ancien chef de la France libre.

Les deux hommes s'étaient pourtant rencontrés dès juin 1940, et Churchill apporta à de Gaulle l'aide sans laquelle il n'aurait pu réussir. Tout au long de la guerre, les deux hommes sont liés par une alliance que l'on peut qualifier d'asymétrique : le Français ne peut pas grand-chose sans Churchill, tandis que celui-ci doit d'abord tenir compte de son allié américain – lequel tient de Gaulle en profonde suspicion. On connaît la célèbre apostrophe de Churchill : « Chaque fois qu'il me faudra choisir entre Roosevelt et vous, je choisirai Roosevelt. » Mais Churchill va aussi servir d'intermédiaire pour que le président américain reconnaisse le gouvernement de la France libre de De Gaulle, ou que la France reçoive une place au Conseil de sécurité de l'ONU et une zone d'occupation en Allemagne.

Au-delà des motifs, nombreux, d'énervements réciproques, chacun apprécie en l'autre le défenseur de l'indépendance de son pays, et l'indomptable détermination face à l'adversité. Revenu au pouvoir en 1958, Charles de Gaulle décernera à son homologue britannique la croix de la Libération. Ils se revoient encore en avril 1960, lorsque de Gaulle prononce un discours devant les deux Chambres du Parlement réunies et fait l'éloge de Churchill, « l'inspirateur ». En 1965, de Gaulle se rend donc aux funérailles de Winston, dans sa tenue de général, pour s'incliner devant celui aux côtés duquel il avait combattu cinq années durant. P. C.

L'hédonisme, une arme fatale

La table tient dans la vie du Britannique une place de choix, mais pour une bonne raison : pétri d'un aristocratisme tout victorien, il décide que c'est autour d'un bon plat ou d'un bon flacon que l'on fait la meilleure diplomatie. Un « sport » qu'il pratiquera jusqu'à sa mort.

PAR CATHERINE HEYRENDT-SHERMAN

Dans l'imaginaire collectif, une représentation de Churchill qui perdure est celle du fumeur de cigares qui, d'un flegme imperturbable, déambule sous les bombes ennemies. Assortie de son légendaire « V » de la victoire, cette image a contribué à entretenir le moral de la nation en temps de guerre. Elle est fondée sur une indéniable réalité. Invétéré fumeur de cigares depuis une visite à Cuba à l'âge de 20 ans, Churchill en conserve une réserve conséquente (entre 3000 et 4000) dans sa résidence de Chartwell. Même s'il ne les finit pas toujours, il continue d'en fumer environ neuf par jour, au grand dam de ses proches, dont Lord Beaverbrook, qui fait mettre à l'abri ses précieux tapis blancs à l'occasion des visites de son ami.

Churchill, qui a vu son père mourir jeune, est persuadé – à tort – d'être prédisposé à une fin précoce. Peut-être, pour cette raison, n'a-t-il pas hésité à s'exposer au feu ennemi et cultive-t-il son hédonisme même à un âge avancé. Il ne songe pas à changer son hygiène de vie, pas plus qu'il ne l'avait fait en 1931 lorsque, renversé par une voiture à New York, il avait, en pleine prohibition, fait établir un certificat médical attestant de la nécessité pour lui de consommer de l'alcool pendant sa convalescence. S'il consulte un gastro-entérologue, il est consterné quand, en 1954, après une discussion sur son poids, on lui suggère de suivre un régime à base de tomates. Il se plaint à son épouse: « Je n'ai pas de doléances contre la tomate, mais il me semble que je devrais manger d'autres choses également. »

Le choix de relations directes

Churchill est le digne héritier de l'ère victorienne, puisque, né en 1874, il est devenu député sous le règne de Victoria. Il a grandi à une époque où les repas se déclinent en dizaines de plats, avec plusieurs entrées, un plat de poisson et un plat de viande, suivis de glaces, gâteaux, entremets et fruits secs. Comme ses contemporains, il est aussi habitué à consommer de généreuses quantités d'alcool. À la conférence de Yalta en 1945, il fait honneur aux dizaines de toasts portés, contrairement à Roosevelt (qui ne finissait pas son verre) ou à Staline (qui coupait en cachette sa vodka avec de l'eau). Pour Churchill, l'amour de la bonne chère se double d'enjeux stratégiques.

Il a toujours pratiqué une véritable diplomatie de table, afin d'avancer ses objectifs politiques et même militaires. Lors des dîners d'État, il planifie soigneusement les menus, le plan de table, la vaisselle et même le mobilier. La conversation est essentielle à la convivialité. Il y excelle, lui à qui il arrive de raconter l'histoire de batailles célèbres à grand renfort de salières, saucières et fumée de cigare. Les dîners sont des événements qui forgent les amitiés et ne sauraient être remplacés par des télégrammes. Churchill a ainsi consolidé ses relations avec Roosevelt, et brisé la glace avec Staline lorsque, après des premières rencontres peu fructueuses à la mi-1942, un banquet •••

Le mythe du ripailleur utilisé par ses adversaires

La consommation d'alcool de Churchill était une obsession pour Hitler, qui n'en buvait jamais. Le chancelier allemand décrivait régulièrement le Britannique comme un ivrogne fou, bavard et décrépit. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la propagande nazie entreprit de le faire passer pour un dangereux alcoolique. Churchill les y aida involontairement, car il plaisantait souvent sur sa consommation de liquoreux, sans ressentir le moindre besoin de s'en excuser ou de s'en expliquer. Mais loin de miner le moral des Britanniques en temps de guerre, cette image d'imperturbable bon vivant ne fit qu'accroître davantage la popularité de leur Premier ministre. Si des historiens révisionnistes cultivent encore cette réputation, le consensus est que Churchill faisait preuve de plus de modération que la rumeur ne le laissait penser, en tout cas suffisamment pour toujours prendre des décisions avisées. Churchill entretenait le mythe : il aurait demandé au majordome de la Maison-Blanche, Alonzo Fields, de prendre sa défense si on le soupçonnait de s'abstenir de boire. Le serviable majordome promit alors de le défendre « jusqu'à la dernière goutte ». C. H.-S.

DR

Toast ! Churchill considère (comme Napoléon) le champagne « nécessaire en temps de défaite et obligatoire en temps de victoire ». À sa mort, la maison Pol Roger (son favori) fera border de noir les étiquettes de ses bouteilles exportées vers la Grande-Bretagne.

••• de six heures en comité restreint a permis des avancées diplomatiques et amicales.

Cette diplomatie de table, Churchill l'applique à son nouveau mandat en 1951. Deux objectifs lui tiennent à cœur : restaurer une relation privilégiée avec les États-Unis, et trouver des solutions diplomatiques à la guerre froide. C'est un défi car sa relation avec Truman est moins amicale qu'avec Roosevelt. Le 4 janvier 1952, Churchill est accueilli par Truman pour un dîner sur le yacht présidentiel. En plaisantant, il pose la question suivante : si tous les vins et liqueurs qu'il a consommés depuis ses 16 ans, à raison d'un litre par jour, étaient déversés dans le salon du yacht, quelle en serait la profondeur ? Truman fournit les dimensions de la pièce. Lord Cherwell, conseiller scientifique et ami de longue date de Churchill, sort sa règle à calcul. Il annonce : « Un peu moins de deux pieds et demi » (75 cm). Churchill est déçu, lui qui imaginait les convives nageant dans de vastes quantités d'alcool imaginaire…

> « 'Cet être surprenant n'obéit à aucune loi et ne reconnaît aucune règle', conclut son médecin »

Chocolat et bonbons à volonté

La diplomatie de table et l'amour des bons repas manquent parfois de coûter cher à Churchill : après un banquet avec le gouvernement canadien en 1952, c'est dans son lit qu'il travaille à un discours pour le Capitole des États-Unis, et il arrive presque en retard, s'étant levé quarante minutes avant son intervention. De même, s'il donne un dîner pour la future Élisabeth II la veille de son couronnement, il semble presque réticent à se rendre à la cérémonie le lendemain, alors qu'il apprécie la nouvelle souveraine.

L'hédonisme de Churchill ressort dans tous les contextes. Au début de 1953, bien qu'on lui objecte des risques de pénurie, il abolit le rationnement du chocolat et des bonbons, décision concluante car la production s'en trouve relancée. Lorsqu'il s'attelle au sixième volume de ses *Mémoires sur la Deuxième Guerre mondiale* en août 1953, le travail commence à la table du repas de midi, cigare allumé après la deuxième bouteille de champagne. Il affectionne particulièrement les maisons Pol Roger et Krug. S'il boit son whisky dilué dans de copieuses quantités d'eau, le brandy reste à l'état pur. Les membres de son club londonien, The Other Club, s'émerveillent de son énergie. Le 4 mars 1954, après un conseil des ministres long de cinq heures, il annonce à son médecin ne pas être fatigué et va dîner avec l'ambassadeur des États-Unis. Et le docteur de conclure : « Cet être surprenant n'obéit à aucune loi et ne reconnaît aucune règle. »

Churchill tarde à prendre sa retraite car il estime que son devoir lui dicte d'utiliser son aptitude à convaincre autour d'une table, dans l'intérêt de tous. S'il se résout à partir sans avoir pu organiser un sommet tripartite avec les Américains et les Russes, il reprend du service. En avril 1956, son successeur, Eden, l'invite à déjeuner à Downing Street avec Boulganine et Khrouchtchev, ravis de le rencontrer. En mai 1959, Churchill est de retour à la Maison-Blanche pour un dîner avec Eisenhower, au cours duquel il soulève des points indiqués par le Foreign Office. Il dort ensuite onze heures, et passe la matinée au lit… avant de déjeuner avec le secrétaire d'État. Lors de son discours du 21 juin 1955, à l'occasion de l'inauguration de sa statue au Parlement, Churchill réaffirme sa conviction que les dirigeants des grandes nations devraient se parler en privé.

Vers la fin de sa vie, Churchill passe le plus de temps possible dans le sud de la France. Il aime sortir dîner, peindre et lire des romans. Il s'entend dire par un ami que, s'il publiait un livre, *La Santé sans règles*, ce serait un best-seller. Même lorsqu'il ne peut plus peindre, il apprécie toujours la bonne chère : « Nous continuons régulièrement d'effacer les vieilles dettes d'amitiés par des déjeuners et des dîners », écrit-il à sa femme en 1961. Il continue à fréquenter le Parlement mais aussi les bonnes tables, fêtant ses 87 ans par un dîner avec Lord Beaverbrook à Hyde Park Gate. Il dîne à son club le 10 décembre 1964, peu après son quatre-vingt-dixième anniversaire. Lorsqu'il s'éteint le 24 janvier 1965, un événement – et un seul – est prévu pour le mois suivant : dîner à son club le 10 février.

Catherine Heyrendt-Sherman est l'auteur de *Winston Churchill : biographie gourmande* (Payot, 2016, 144 p., 15 €).

TOPFOTO / ROGER-VIOLLET

Bague au doigt Le jeune Winston découvre le cigare à 20 ans, lors d'un voyage à Cuba et, dans sa résidence de Chartwell, en conserve plusieurs milliers. Churchill, le 12 avril 1963.

Le « Vieux Lion » en proie à la maladie

Depuis 1941, la santé fragile de Churchill est traitée comme un secret d'État. Moins par le gouvernement d'ailleurs que par une presse qui cultive alors la discrétion et cache les AVC, pneumonies et autres infarctus qui le frappent. PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

Churchill subit un ultime accident vasculaire cérébral (AVC) dans la nuit du 9 janvier 1965, et qui l'emportera le 24. Ce n'était que le dernier de nombreux problèmes de santé qui avaient été tenus secrets d'une façon que l'on pourrait juger miraculeuse au vu des pratiques des médias de notre époque.

La première alerte survient dès décembre 1941 à Washington. Un accident vasculaire – déjà ! – que le docteur Moran, son médecin personnel depuis 1940, parvient à dissimuler à l'entourage du Premier ministre – y compris au président Roosevelt. En février 1943, une pneumonie le cloue au lit et l'oblige à annuler deux audiences avec le roi George VI. Il rechute en décembre, à Carthage. Cette fois-ci, les Américains, présents eux aussi, l'apprennent, puisque Churchill tient conseil de guerre depuis sa chambre et en tenue d'intérieur ! Il préside néanmoins un dîner de Noël gargantuesque avant de passer quelques jours en convalescence à Marrakech. La presse britannique souligne alors davantage la rapidité de la guérison que le sérieux de sa maladie…

Malgré ces mises en garde, Churchill ne change rien à sa mauvaise hygiène de vie : alcool, tabac et, comme il aimait à le répéter, « *No sport !* » D'où des alertes à répétition. Une artère bouchée en août 1949, alors qu'il séjourne près de Monaco, à Cap-d'Ail, puis, au début de l'année 1952, des accidents ischémiques transitoires entraînant des brèves pertes de conscience. L'AVC de juin 1953, beaucoup plus grave, engage le pronostic vital du patient. Mais Moran le remet d'aplomb à coups d'amphétamines : Churchill est pleinement rétabli pour prononcer un discours triomphal au congrès du Parti conservateur, le 10 octobre. Entre-temps, les grands patrons de presse – comme Lord Beaverbrook, ami de Churchill et propriétaire du *Daily Express*, alors le quotidien le plus vendu au monde avec près de quatre millions d'exemplaires chaque jour – intiment l'ordre à leurs journalistes de ne rien publier à propos de la santé de Churchill.

HULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES

Tenir malgré tout En juin 1962, Churchill se fracture la hanche lors d'une chute à Monte-Carlo. Il est aussitôt transféré à Londres sur ordre du Premier ministre dans un avion à réaction de la RAF.

1958 : l'étonnante efficacité d'un traitement maison

Juin 1955 : un infarctus frappe le Britannique. En octobre 1956, c'est un spasme cérébral qui le prive temporairement de sa mobilité, alors qu'il séjourne à Roquebrune-Cap-Martin. La presse anglaise évoque alors un « refroidissement ». Nouvelle alerte en mars 1958, toujours sur la Côte d'Azur : pneumonie et arythmie cardiaque. Il se rétablit de nouveau grâce aux antibiotiques et… à une caisse de douze bouteilles de Pol Roger, obligeamment envoyée par la maison champenoise. Au printemps 1959, il subit des embolies se traduisant par des difficultés d'élocution ainsi qu'un début de gangrène d'un doigt de la main droite, heureusement soignée en trois mois. À l'automne, il se représente aux législatives et est réélu.

D'autres épreuves l'attendent : fracture d'une vertèbre à la suite d'une chute en novembre 1960, de la hanche en juin 1962, des crises de bronchite chronique et encore de nouveaux infarctus qui diminuent ses capacités cognitives et le plongent dans de longues périodes d'apathie. Il n'est désormais plus question de cacher les problèmes de santé de celui qui ne joue plus de rôle politique autre que symbolique : ainsi la photo qui le montre faisant le *V sign*, le signe de la victoire, sur la civière qui l'amène à l'hôpital pour son opération de la hanche fait la une de tous les journaux. À la fin du mois de décembre 1964, un spasme artériel cérébral l'affaiblit encore. Ses dernières paroles cohérentes seront pour son gendre, Christopher Soames : « J'en ai tellement assez de tout cela… ».

Un *black dog* difficilement muselé

Tout au long de sa vie, Churchill est victime de dépressions intenses, en particulier lors de ses périodes de désœuvrement politique, un mal qu'il tentera de combattre par la peinture et l'écriture de ses Mémoires. PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

En 1911, Churchill, dans une lettre à Clementine, son épouse, évoque une parente qu'un médecin allemand a guérie de sa dépression: «Je pense que cet homme pourrait m'être utile – si mon "chien noir" [*black dog*] revient. Il semble être loin de moi pour l'instant – quel soulagement». C'est la seule allusion, dans tous ses écrits, à sa propension à des accès de dépression qui, pourtant, a fait couler beaucoup d'encre. Churchill n'est pas l'inventeur de l'expression *black dog*, on la rencontre dès le XVIII[e] siècle pour désigner, chez les enfants, des accès de mauvaise humeur. On peut comprendre que, dès sa jeunesse, Winston ait connu des moments difficiles… Son père, Randolph Churchill, ne faisait pas grand cas de lui et le tenait pour un être faible et à l'intelligence limitée. Winston passa donc le plus clair de son existence à se hisser à la hauteur de ce qu'il pensait être les attentes de ce père décédé prématurément en 1895. Sa mère, Jenny Jerome, fille d'un milliardaire américain, était mondaine et distante. Dans plus d'une lettre, Churchill mendie quelque tendresse. Cette fragilité interne ne pouvait que se manifester au grand jour dans des moments de crise, c'est-à-dire, pour quelqu'un d'aussi porté vers l'action, lors de revers ou de périodes d'inactivité.

Il semble que la première manifestation de cette tendance dépressive survint lorsqu'il était ministre de l'Intérieur (1910-1911), en comprenant qu'il disposait du droit de grâce sur les condamnés à mort: la grâce est accordée par le souverain, mais il ne fait que suivre l'avis du *Home Secretary*. Le poids de cette responsabilité le plongea dans un abattement profond, auquel la lettre évoquée ci-dessus fait allusion.

L'hypothèse de la bipolarité remise en question

Son renvoi de l'Amirauté en mai 1915, à la suite de l'échec de l'opération de Gallipoli, constitue une épreuve bien plus grande. Recasé au poste de chancelier du duché de Lancastre, il pense – comme bien d'autres autour de lui – que sa carrière est terminée. Comme le dira plus tard Clementine à Martin Gilbert, un de ses biographes, «j'ai cru qu'il allait mourir de chagrin». Il part alors combattre sur le front français, et vaillamment: il a toujours aimé l'odeur de la poudre. Mais il trouve une autre consolation, plus méditative, dans la peinture qui, dit-il, lui «absorbe l'esprit». Il reprend néanmoins rapidement du service politique, en exerçant tour à tour les fonctions de ministre des Munitions (1917-1919), puis de la Guerre et de l'Aviation (1919-1921) et, enfin, des Colonies (1921-1922) avant d'être battu aux législatives d'octobre.

De nouveau déprimé car désœuvré, il trouve du réconfort sur la Côte d'Azur, où il peint et rédige ses Mémoires de jeunesse. Sa carrière politique va cependant rapidement redémarrer.

L'autre grand moment de dépression dans sa vie est bien évidemment la période qui suit sa défaite électorale de juillet 1945, qu'il prend comme un désaveu personnel. Son médecin, Lord Moran, décrit dans ses Mémoires ses conversations d'alors avec un Churchill abattu, que son nouveau rôle de chef de l'opposition ne satisfait pas. D'ailleurs, il fréquente moins la Chambre des communes. Il est insupportable avec son épouse et va trouver, de nouveau, une porte de sortie dans des séjours au soleil, Pays basque, Côte d'Azur, Italie. Il peint et rédige ses *Mémoires sur la Seconde Guerre mondiale*, qui lui rapportent une fortune en droits d'auteur. Et puis, l'ancien Premier ministre est un conférencier écouté pour analyser les problèmes d'un monde où la guerre froide se met en place: on lui doit l'expression «rideau de fer», employée lors d'un discours en 1946. Son retour au pouvoir en 1951 lui rend son énergie, qu'il déploie essentiellement sur la scène internationale. Il finit néanmoins par comprendre que ses «amis» du parti conservateur n'attendent que son départ. Il cesse alors de lire les journaux, reste de longs moments perdu dans ses pensées; n'oublions pas non plus la détérioration de sa santé physique. Mais il s'en tire en organisant le grand dîner au 10, Downing Street en l'honneur du couple royal au soir du 4 avril 1955, veille de sa démission.

Dans une étude publiée en 1969, le psychiatre Anthony Storr a catalogué Churchill comme souffrant de tendances dépressives voire, dirions-nous aujourd'hui, de troubles bipolaires. Il leur trouve une origine atavique – ce serait une pathologie récurrente dans sa famille depuis des générations – et y voit le contrepoint à l'ambition de Churchill et à son hyperactivité, celui-ci oscillant tel un pendule entre ces deux extrêmes. Néanmoins, le diagnostic a maintenant été remis en question, en relativisant la profondeur des périodes de dépression et en les expliquant par la gravité des revers de fortune subis, bref, en faisant de Churchill un «grand homme» presque normal.

Un homme d'État aux enfants ingouvernables

De la fratrie Churchill, quatre filles et un garçon, seule la benjamine, Mary, semble avoir eu une existence paisible. Après le décès en bas âge de la petite Marigold, Diana, Randolph et Sarah vécurent des destinées romanesques et chaotiques. PAR BÉATRIX DE L'AULNOIT

Les seules disputes du couple Winston-Clementine viennent de leurs cinq enfants. Winston les adore mais ne s'en occupe pas. Clementine non plus. Sa priorité est la carrière du «monstre sacré» qui requiert toute son énergie. En 1921, leur troisième fille, Marigold, meurt à deux ans et demi d'un rhume mal soigné alors que les enfants sont au bord de la mer, seuls avec leur nurse. Les parents, effondrés, vont prêter plus d'attention à la dernière, Mary, née l'année suivante.

«Ne donnez pas d'argent à vos enfants, offrez-leur un cheval», écrit un jour Winston. Cela résume assez bien ses principes d'éducation. Comme son père, Mary adore la campagne et les animaux, deviendra Lady Christopher Soames et sera la seule à mener une vie très convenable aux côtés de son mari, plusieurs fois ministre et ambassadeur en France en 1968.

Plus d'amis que d'électeurs

Avec les trois autres, c'est une tout autre affaire! Winston, si heureux d'avoir un fils, tente de nouer avec lui la relation qu'il n'a jamais pu avoir avec son père. Enfant, Randolph l'accompagne partout, aux Communes, en voyage, aux courses, à la chasse… Très doué, l'écolier, élevé comme un fils de duc, ne rapporte, hélas, que des carnets de notes déplorables. À 18 ans, l'impossible Randolph ne songe qu'à séduire les sœurs de ses amis, quitte Oxford pour

BENTLEY ARCHIVE/POPPERFOTO/GETTY IMAGES

devenir journaliste et se sert surtout de son glorieux patronyme pour obtenir des interviews. Après avoir trop bu de champagne, il a quand même déclaré un soir qu'il serait le plus jeune Premier ministre de Grande-Bretagne. Winston rêve de le voir au moins prendre sa suite au Parlement. Mais l'héritier Churchill, bon orateur, s'emporte dans des grands discours qui provoquent la colère de son père. En 1934, candidat «conservateur indépendant» à Liverpool, il a réussi le tour de force de diviser les votes de la droite et de faire élire un travailliste: «La seule chose dont je me souvienne de Randolph à Chartwell, ce sont des éclats de voix et des portes qui claquent», écrit sa sœur Mary. Jamais élu, sauf une fois pendant la guerre où, pour faire plaisir à Winston, on a donné à son fils une circonscription imperdable, Randolph, à l'évidence, a plus d'amis que d'électeurs! Il passe ses nuits au White's, son club, où il boit et perd beaucoup au jeu.

> «Clementine craint que les frasques de ses enfants ne ruinent la carrière de Winston»

Avec l'aînée, ce n'est guère mieux. Jolie mais loin d'être un boute-en-train, Diana rêve pourtant de faire du théâtre. Finalement, elle décide d'épouser un playboy. Le 12 décembre 1932, elle se marie avec John Bailey dont le père, ami de sir Cecil Rhodes, possède des mines de diamants en Afrique du Sud. Grand, cheveux noirs et raie impeccable, John serait le gendre idéal s'il n'avait pas, comme Randolph et tant de riches enfants gâtés de la gentry, un penchant déplorable pour la fête.

À peine rentrée de leur voyage de noces à Madère, la jeune femme ne supporte plus d'attendre des nuits entières son nouveau mari et de le mettre au lit parce qu'il est trop soûl pour se déshabiller tout seul. Elle le quitte après quelques semaines. Mais le pire reste à venir. Deux ans plus tard, Diana épouse le député conservateur Duncan Sandys qui fait une brillante carrière de ministre. Après la naissance de leurs trois enfants, c'est lui qui s'en va. La fragile Diana ne s'en remettra jamais. Winston, lui-même en proie à son «chien noir» *(lire p. 42-43)*, tente de la distraire. En vain! Le 20 octobre 1963, quand elle apprend que la nouvelle femme de Duncan est enceinte, Diana avale un tube de barbituriques.

Sarah, la deuxième fille du couple, a hérité de la gaieté et du talent d'acteur de son père. Elle veut être comédienne. À Chartwell, elle passe ses journées à danser avec le phonographe à fond, ce qui a le don d'exaspérer Winston qui ne supporte pas d'entendre le moindre bruit quand il dicte ses Mémoires.

Des « grenades dégoupillées »

À Noël 1936, Sarah est engagée par le célèbre imprésario Charles B. Cochran comme danseuse dans la comédie musicale *Follow the Sun*, ce qui ne plaît guère à son père, fidèle au principe victorien: une danseuse peut devenir une lady mais une lady ne devient pas une danseuse. Comble de malchance, Sarah a la mauvaise idée de tomber amoureuse du meneur de la revue, Vic Oliver, un Autrichien! Alors que Hitler s'apprête à entrer dans Vienne! Winston lui demande d'attendre un an. C'est trop. Sarah s'enfuit et rejoint Vic à New York. Randolph doit couvrir aux États-Unis l'élection du président Hoover. Il s'embarque avec pour mission d'éviter l'irréparable mariage qui aura lieu malgré tout. La presse se délecte. Qui, de Sarah sur le *Bremen* allemand, ou de son frère sur le *Queen Mary* anglais arrivera le premier à New-York? Clementine éclate en sanglots. Elle craint toujours que les frasques de ses enfants ne ruinent la carrière de Winston. Sarah s'installera à Hollywood où, hélas, comme beaucoup de célébrités, elle deviendra alcoolique. Ses parents n'assisteront à aucun de ses trois mariages.

En Grande-Bretagne, tous les jeunes gens de l'entre-deux-guerres semblent être pris de folie. Le roi Édouard VIII qui a passé sa jeunesse à s'opposer à son père, rend sa couronne le 10 décembre 1936, dix mois après son sacre. Aux Communes, le Premier ministre répète à Winston une réflexion de son épouse: «Nos enfants sont comme des grenades dégoupillées. On ne sait jamais quand, ni où elles vont éclater!»

Trio infernal Winston Churchill est entouré de ses trois aînés. 1. Randolph, son unique fils, journaliste et député sans aura, succombe à 57 ans d'une crise cardiaque liée à ses excès. 2. Sarah, danseuse et actrice, sombre dans l'alcoolisme et s'éteint à 67 ans. 3. Diana, meurt à 54 ans, probablement d'un suicide. Liverpool, 5 février 1935.

Retraité, mais hyperactif !

En 1955, contraint et forcé, Churchill lâche le 10, Downing Street mais ne se condamne pas à l'inaction. Confortablement installé sur la Côte d'Azur, il profite du beau temps, de rencontres et d'une ultime élection aux Communes, qui lui permet, encore quelque temps, de se maintenir dans le jeu politique. PAR FRANÇOIS KERSAUDY

Ce n'est pas de gaieté de cœur que Churchill remet sa démission à la reine, le 5 avril 1955. D'une part, il considère que sa tâche est loin d'être accomplie – qu'il s'agisse de promouvoir la fraternité anglo-américaine ou d'endiguer la menace soviétique ; d'autre part, il craint que son successeur, Anthony Eden, soit hors d'état de mener à bien ces projets qui lui sont si chers ; enfin, il va se trouver confronté à ce qu'il redoute le plus au monde : l'inaction. En décembre 1954, il disait déjà : « Je pense que je mourrai rapidement après ma retraite. À quoi bon vivre quand il n'y a rien à faire ? » Quatre mois plus tard, l'échéance est venue, mais la mort peut attendre : notre retraité, malgré lui, rentre à Chartwell pour s'occuper de ses chers animaux, répondre à quelques-unes des 30 000 lettres venues du monde entier, revoir ses petits-enfants, retrouver son chevalet, assister au derby d'Epsom, écrire, renouer avec ses vieux amis et reprendre ses interminables parties de cartes.

Contre le vide du pouvoir, l'ivresse des mondanités

Malgré tout, la réadaptation se fait difficilement : quoi de plus démoralisant pour un homme d'État que la soudaine interruption des télégrammes urgents, des appels téléphoniques prioritaires, des grandes affaires d'État à régler sans délai, des conseils de cabinet, des voyages officiels et des conférences au sommet – bref, de tout ce qui constitue, accompagne et symbolise le pouvoir ? Dès lors, le *black dog*, sa dépression familière *(lire p. 42-43)*, commence à montrer le bout du museau… À cela, un seul remède : dès le mois de septembre 1955, Churchill débarque sur la Côte d'Azur, accompagné de son épouse, de sa fille Mary, de son gendre, de son détective, de son secrétaire particulier, de deux assistants littéraires, d'une dactylo, d'un valet, d'une femme de chambre, d'une infirmière, d'une perruche, de 48 valises et de huit cartons à chapeau ! Tout ce monde sera logé à La Capponcina, somptueuse villa de son ami Lord Beaverbrook, à Cap d'Ail, puis à La Pausa, l'ancienne demeure de Coco Chanel sur les hauteurs de Roquebrune, propriété d'Emery Reves, l'un de ses agents littéraires.

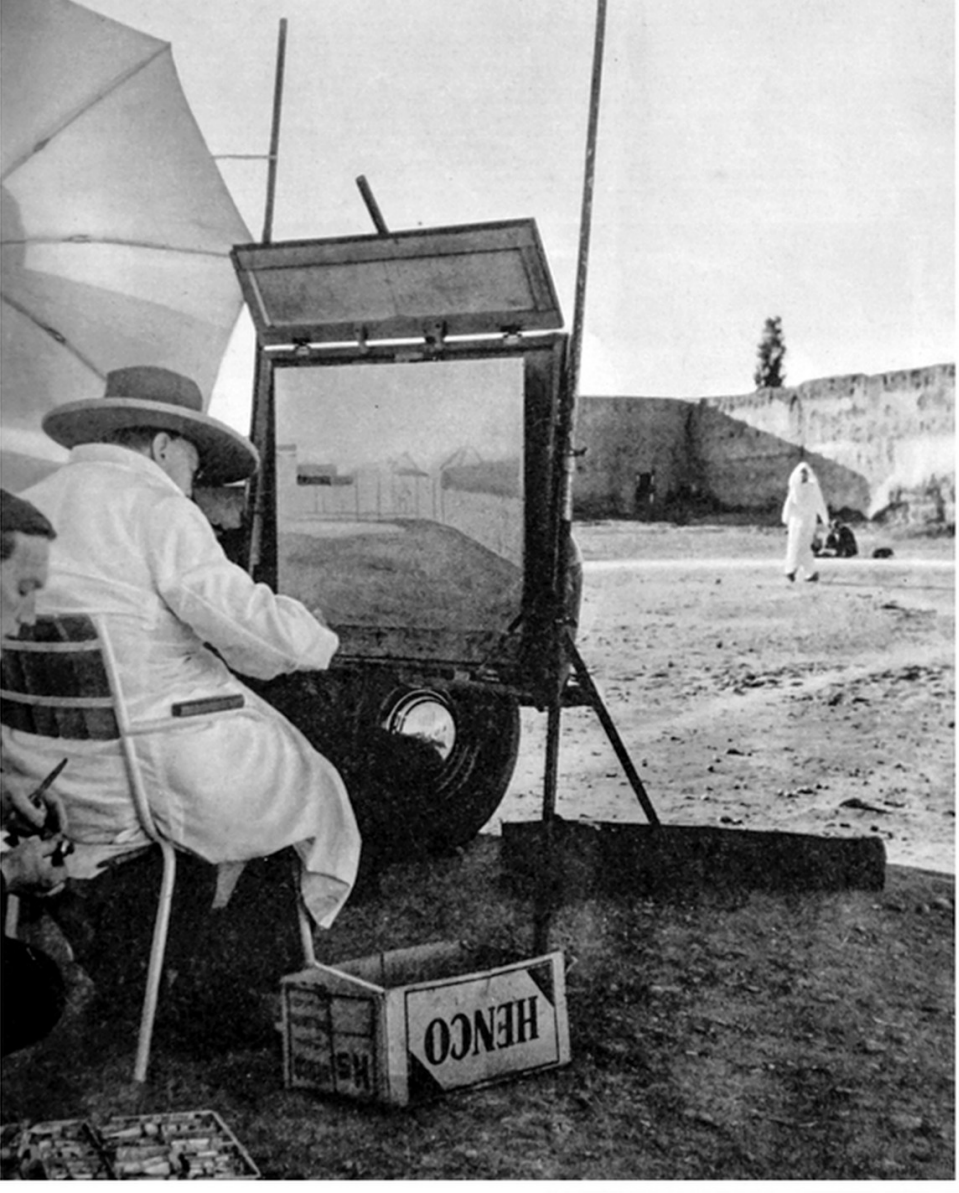
Dans ces décors idylliques, qui le reverront douze fois durant les huit années suivantes, Churchill peut à loisir paresser au soleil, faire des repas interminables et copieusement arrosés, mettre la dernière main aux deux derniers volumes de son *Histoire des peuples de langue anglaise*, parcourir les Mémoires de guerre de ses anciens généraux, jouer aux cartes sans discontinuer et peindre les jardins, les champs de lavande, les oliveraies, la baie de Menton et la principauté de Monaco. Tout cela avant ses excursions d'après-dîner au casino de Monte-Carlo, où il perd plus souvent qu'il ne gagne – sans grand dommage, car le directeur a pris l'habitude d'encadrer ses chèques…

De Coco Chanel à Monty

On voit que ce n'est pas exactement une vie d'ermite… D'autant qu'à chacun de ses séjours, l'illustre retraité reçoit la visite de toutes ses anciennes

Deux places au soleil

C'est au nouvel an de 1933 que Churchill découvre l'Hôtel de Paris à Monaco. Outre son confort, cet établissement a l'avantage de se situer à proximité immédiate du casino, que notre ex-ministre-député-biographe-journaliste-estivant-artiste peintre et bon vivant fréquente assidûment. L'Hôtel de Paris le revoit à plusieurs reprises jusqu'en 1939, après quoi les événements l'en tiennent éloigné pendant six longues années. Quand il y revient en septembre 1945, sous l'acclamation des Monégasques, lui et ses deux aides de camp sont accueillis à l'hôtel « à des conditions très acceptables ». Elles sont plus acceptables encore en janvier 1949, puisque l'ensemble du séjour est réglé par son éditeur américain, Time-Life. Elles le sont suprêmement entre 1958 et 1963, puisqu'il y est logé à chaque fois aux frais de l'armateur Onassis – toujours dans le duplex du dernier étage, avec son immense balcon donnant sur la Méditerranée. Au Maroc, c'est en décembre 1935, sur invitation de Lloyd George, que Churchill descend pour la première fois à l'hôtel La Mamounia de Marrakech. L'endroit est somptueux, le climat idéal, la vue sur l'Atlas unique, et Churchill s'y installe pour peindre et rédiger sa biographie de Marlborough. Après-guerre, il y séjournera longuement entre décembre 1947 et janvier 1948 – toujours aux frais de son éditeur –, et il y viendra pour la dernière fois avec son épouse en janvier 1959, dans un avion gracieusement mis à sa disposition par Onassis. F. K.



WORLD HISTORY ARCHIVE/ALAMY STOCK PHOTO

Spleen et yéyé À Marrakech, devant son chevalet, à Chartwell ou dans un palace monégasque, l'ancien Premier ministre combat l'ennui par la peinture, l'écriture et le jeu dans les casinos. Mais, surtout, se déploie autour de lui, sur les lacets des routes provençales, une vie mondaine riche, rythmée par les visites d'Onassis (au volant de la décapotable, en juillet 1959) ou de Grace Kelly.

connaissances, comme le couple Windsor, le maréchal Montgomery, Paul Reynaud, l'amiral Mountbatten, le prince Rainier et la princesse Grace, Somerset Maugham, Konrad Adenauer et Coco Chanel. Mais il y en aura aussi bien de nouvelles, comme le préfet des Alpes-Maritimes, Pierre Moatti, Greta Garbo, le couturier Molyneux, Stavros Niarchos, Noël Coward et le président René Coty. Une autre visite qui aura bien des conséquences: celle d'Aristote Onassis; le grand armateur, qui admire Churchill comme l'homme qui a sauvé l'Angleterre en 1940 – et la Grèce en 1944 –, tient à l'inviter à bord de son yacht *Christina*. C'est ainsi que commence en 1958 une période de grandes croisières en Méditerranée, dans l'Adriatique, en mer Égée et aux Antilles, qui va illuminer ses dernières années. Mais on ne se libère pas si • • •

ROLLS PRESS/POPPERFOTO VIA GETTY IMAGES/GETTY IMAGES

TOPFOTO/ROGER-VIOLLET

AURIMAGES

« Un bel exemple d'art moderne ! »

Pour son 80e anniversaire, les parlementaires ont offert à Churchill son portrait peint par Graham Sutherland (ci-dessus). Le tableau, dévoilé lors d'une cérémonie à Westminster Hall, montre le visage d'un vieil homme bouffi et las, avec un veston déboutonné, ouvert sur un ventre proéminent. Au milieu d'un grand silence, Churchill déclare : « Nous avons là un remarquable exemple d'art moderne ! », ce qui déclenche une tempête de rires. Par la suite, constatant que le tableau avait toujours sur son époux un effet déprimant, Clementine Churchill le fera détruire. F. K.

••• facilement des démons de la politique. Réélu pour la douzième fois en mai 1955, notre député octogénaire continue à prendre son rôle très au sérieux. Chaque matin, il reçoit les journaux de Londres par le premier avion arrivé à Nice, et les nouvelles du pays peuvent lui donner l'idée d'un discours, d'un courrier diplomatique ou d'un communiqué de presse. C'est justement pour limiter les dégâts à cet égard que le Foreign Office lui a délégué un de ses membres, Anthony Montague Browne, comme secrétaire particulier chargé de lui expliquer la politique du gouvernement d'Anthony Eden. Du reste, il arrive que le bureau de Premier ministre, le ministère des Affaires étrangères ou la fraction parlementaire conservatrice lui demandent des conseils, des interventions discrètes, des messages ou des discours de soutien – ce qui sera notamment le cas lors de l'affaire de Suez à l'été de 1956. Il tient à retourner à Londres pour participer aux votes importants à la Chambre, présider des inaugurations, assister aux grandes cérémonies commémoratives et aux courses d'Ascot, dîner au palais et s'entretenir avec Nixon, Macmillan ou Ben Gourion. Et, en novembre 1958, avant de revenir sur la Côte d'Azur, il fait aussi un détour par Paris, pour y recevoir la croix de la Libération des mains de son vieil ami et insupportable allié Charles de Gaulle…

Hélas ! Ce lutteur infatigable commence à ressentir le poids des ans ; sa surdité s'aggrave, sa concentration faiblit et il s'endort souvent au milieu des repas ; une pneumonie compliquée d'une pleurésie a fait redouter le pire, et depuis un accident vasculaire cérébral en avril 1959, il contrôle mal sa main droite ; la démarche se fait plus hésitante, et il y a de nombreuses chutes ; l'expression orale elle-même lui est devenue pénible, et les discours électoraux qu'il prononce dans sa circonscription de Woodford sont à peine audibles – ce qui ne l'empêchera pas d'être réélu cette année-là. Sa prodigieuse mémoire connaît des défaillances, et à partir de 1960, il ne prendra plus la parole en public ; c'est cette même année qu'il abandonne à la fois l'écriture et la peinture, l'inspiration ayant faibli en même temps que les mains.

« Winston est mort ! »

À Monte-Carlo, les allées et venues de ses médecins attirent des nuées de journalistes, qui se font l'écho de bien des récits fantaisistes ; on peut même lire en gros titre : « Winston est mort ! » – mais il s'agissait d'un cheval de l'écurie royale. En fait, notre homme a des capacités de récupération surprenantes, qui ne doivent rien à ses repas pantagruéliques, à sa vertigineuse consommation d'alcool et aux huit gros cigares qu'il fume tous les jours – même lors de sa pneumonie… Ainsi s'explique l'une des rares confidences faites à la presse par son médecin, Lord Moran : « Vous savez, ce n'est pas un patient ordinaire ! » Rien n'est plus vrai : en octobre 1960, le général de Gaulle est à Nice en compagnie de Madame de Gaulle, et une réunion à quatre est organisée dans les locaux de la préfecture ; c'est l'occasion pour les deux hommes d'évoquer des souvenirs de guerre, mais aussi d'échanger leurs vues sur le conflit algérien. À l'ébahissement de tous, Churchill retrouve à cette occasion toute sa mémoire, sa surdité disparaît et son français devient presque intelligible !

La Côte d'Azur reverra Churchill jusqu'à l'été de 1963, et il siège encore jusqu'au 27 juillet 1964 à la Chambre des communes, où il écoute beaucoup et parle peu – après une vie entière passée à faire exactement l'inverse. C'est le lendemain 28 juillet que la Chambre lui rend un vibrant hommage qui, pour la première fois de sa carrière, sera voté à l'unanimité.

À Chartwell, le règne animal

C'est un refuge. Celui de Winston et de ses amis à poils ou à plumes… Son chat, Jock, l'y a veillé jusqu'à son dernier soupir en 1965. Depuis, un matou, toujours roux, veille sur le manoir en mémoire de Churchill. PAR FRANÇOIS KERSAUDY

FREMANTLE/ALAMY STOCK PHOTO

Inséparables Churchill eut deux caniches nains, Rufus I, renversé par une voiture en 1947 et Rufus II (ci-dessus) qui lui tiendra compagnie jusqu'en 1962. Chartwell (1950).

Ayant acheté en 1922 le manoir de Chartwell, dans le Kent, Churchill entreprend d'en remplir le parc d'animaux: poissons rouges, canards, cygnes, oies, poneys, chèvres, agneaux, renard, blaireaux, béliers, perruches, sans compter les nombreux chiens et chats qui circulent dans la maison. Il s'essaie même à l'élevage des moutons et des volailles, mais les résultats de ses efforts seront à la mesure de son amateurisme. Dix ans plus tard, devenu député conservateur d'opposition, Churchill reste un gentleman-farmer aussi enchanté qu'inefficace: les chiens s'attaquent aux tapis, le bélier aux domestiques, les chats aux poissons rouges, le renard aux oies, les chèvres aux cerisiers et la vermine aux poulets. Pendant la guerre, le Premier ministre réside au 10, Downing Street, où il y a toujours un chat de service officiel (*Chief Mouser to the Cabinet Office*): «Souricier de Munich» hérité de l'administration Chamberlain, «Bon du Trésor», «Nelson» (il n'a qu'un œil), «Pépère», puis «Margate», sauvée d'une poubelle de Westminster.

Après la guerre, la gestion du domaine sera transformée radicalement par un événement aussi heureux que fortuit: le capitaine Soames, époux de sa fille Mary, et grand amoureux de la terre, fera un superbe régisseur. Churchill peut dès lors ajouter à sa collection des chevaux de course, un troupeau de vaches laitières et une douzaine de cochons. On lui a même offert une jeune lionne, Rota, qu'il juge prudent de confier au zoo de Londres – où il n'oublie jamais de lui rendre visite. À Chartwell, il faut voir le grand homme corriger les épreuves de ses livres au lit, une perruche sur l'épaule, un caniche sur les genoux et un chat sur les pieds…

Malgré tout, dire qu'une harmonie parfaite règne dans ce manoir serait excessif: les chats ne s'entendent pas entre eux, les chevaux mangent les nénuphars de l'étang et les bébés cygnes disparaissent mystérieusement. Winston, soupçonnant les renards, fait installer un système de protection perfectionné, avec grillages, projecteurs tournants et signaux d'alarme, mais rien n'y fait; dès lors, il fait ouvrir une enquête par la police, qui finit par trouver les coupables: ce sont des corbeaux charognards!

Défi hippique et royal

Entre-temps, tous les lapins de Chartwell sont morts de maladie, et les renards ont dû se rabattre sur les faisans et les porcelets du domaine. Le gendre Soames ayant pris des mesures pour les en empêcher, Churchill craint que les renards ne choisissent de s'exiler, laissant le domaine à la merci d'une prolifération de campagnols… «Le règne animal n'offre guère de consolations ces temps-ci», conclut notre éleveur désabusé. C'est tout de même une époque où ses chevaux de course remportent si régulièrement les derbys devant ceux de l'écurie royale que Churchill finit par présenter ses excuses à la reine!

Le 10 janvier 1965, frappé d'une congestion cérébrale, Churchill perd connaissance, et pendant quatorze jours, il survit dans un coma profond, avec «Jock», le gros chat roux, couché à ses pieds. Au matin du 24 janvier, sa respiration cesse; c'est seulement alors que le matou consent à s'éloigner, ayant accompagné jusqu'au bout ce grand homme si clairvoyant, qui considérait le chat comme le chef-d'œuvre le plus accompli de la création.

L'improbable dîner des adieux à la reine

À la veille de son départ du 10, Downing Street, Winston Churchill marque le coup en recevant, chez lui, en guise d'au revoir, des invités de marque parmi lesquels la jeune souveraine Élisabeth II et son époux, Philip. Une première ! PAR ANTOINE CAPET

Après maintes tergiversations, Churchill fixe la date de son départ du 10, Downing Street au 5 avril 1955. Il y organise la veille au soir un grand dîner d'adieu, auquel il convie la reine Élisabeth II et le prince Philip. Ils acceptent, insigne honneur. Pour l'occasion, son épouse Clementine porte diadème, et Churchill, en culotte de satin et bas de soie noire, arbore le ruban de la Jarretière sur le mollet. Sur le seuil du «*number 10*», tous deux saluent la foule en attendant la Rolls-Royce royale. Tous les médias immortalisent la scène du Premier ministre s'inclinant devant Élisabeth, et de son épouse faisant une profonde révérence.

Parmi les cinquante convives, tous avec leur épouse, on trouve Anthony Eden, le successeur de Churchill (1955-1957), mais aussi Clement Attlee, son prédécesseur (1945-1951). Le Premier ministre a également tenu à inviter la veuve de Chamberlain, décédé en novembre 1940. Il y a aussi les futurs Premiers ministres Harold Macmillan (1957-1963) et Alec Douglas-Home (1963-1964). Deux grands maréchaux du temps de guerre sont également là: Alexander et Montgomery. Plus que les adieux à Churchill Premier ministre, ce sont les adieux à ceux qui ont connu «leur plus belle heure» entre 1940 et 1945. Au menu: soupe de tortue, saumon frais, selle d'agneau, pêches à la crème, café et liqueurs.

Dans son discours, Churchill, visiblement ému, joue sur le recul que lui donne son âge de 81 ans: «J'ai l'honneur de lever mon verre en reprenant les paroles que j'avais plaisir à prononcer pendant les années où j'étais sous-lieutenant de cavalerie au cours du règne de l'arrière-arrière grand-mère de Votre Majesté, la reine Victoria.» Il complète son effet en rappelant qu'il a été député ou ministre sous les quatre souverains qui ont régné depuis et entame son compliment: «Madame, j'aimerais exprimer le vif et profond sens de gratitude que, parmi tous vos peuples, nous ressentons ici pour toute l'aide et toute l'inspiration que nous recevons à travers Elle dans notre vie quotidienne et qui s'étend avec une vigueur croissante dans tout le royaume, dans l'Empire et dans le Commonwealth. Jamais nous n'en avons davantage eu besoin qu'en cette époque d'inquiétudes que nous traversons sous un ciel qui se noircit. Jamais les augustes devoirs qui échoient à la monarchie britannique n'ont été accomplis avec un tel dévouement qu'au cours du brillant début du règne de Votre Majesté. Nous rendons grâce à Dieu des bienfaits qu'il nous a accordés en vouant une fois de plus tous nos efforts aux causes sacrées et à la conduite sage et bienveillante dont Votre Majesté est la jeune et radieuse Championne. À la Reine!» En retour, celle-ci prononce aussi un toast à la santé de son futur ex-Premier ministre. Le couple royal reste quarante-cinq minutes de plus que prévu et s'en va à minuit et quart. Churchill ouvre lui-même la porte de la Rolls.

Le lendemain, il préside son dernier Conseil restreint le midi, puis se rend au palais pour présenter officiellement sa démission. Un dernier imbroglio entoure cette audience: l'affaire du titre de noblesse. Les admirateurs de Churchill jugeaient qu'il méritait bien d'être fait duc. Mais la reine avait fait savoir qu'elle réserverait désormais ce rang à des membres de la famille royale. On croyait savoir à la fois que Churchill serait flatté qu'elle le lui propose mais qu'il le refuserait, notamment pour ne pas briser la carrière politique potentielle de son fils Randolph. Son secrétaire, Jock Colville, suggère donc à celui de la reine qu'une offre serait hautement appréciée, et poliment déclinée par le grand homme. Churchill mourra chevalier (admis dans l'ordre de la Jarretière en avril 1953), mais roturier.

> «Churchill est heureux comme un débutant lorsque la reine lui demande conseil à Buckingham à la suite de la démission de son ancien dauphin»

TOPFOTO/ROGER-VIOLLET

Tenue de soirée En culotte de satin et bas de soie noire, le Premier ministre escorte la reine Élisabeth à sa Rolls-Royce, à l'issue du dîner d'adieu auquel il l'a conviée avec son époux au 10, Downing Street, le 4 avril 1955.

Par la suite, Clementine et lui seront régulièrement invités à dîner au palais. C'est de pure forme qu'il a été consulté sur le nom de son successeur, puisqu'il avait déjà désigné Anthony Eden à George VI en 1942, mais l'entourage de Churchill insiste pour que la reine le fasse venir à Buckingham à la suite de la démission de son ancien dauphin, en 1957. L'affaire est déjà entendue, ce sera Macmillan, mais Churchill est heureux comme un débutant qu'elle lui demande conseil – et surtout que cela se sache, car les photographes sont devant le palais. Avant la mort de Churchill, la reine avait fait part de son intention de proclamer des funérailles nationales le jour venu, et elle innove aussi en assistant en personne aux obsèques d'un roturier. Plus tard, Élisabeth aura deux occasions marquantes de rendre hommage à l'homme d'État: la première en dévoilant, le 1er novembre 1973, la statue du Premier ministre qui fait face au Parlement, la seconde, le 11 novembre 1998, en découvrant conjointement avec le président Chirac la statue qui jouxte le Petit Palais à Paris.

Mourir oui, mais quand il le voudra

Les derniers mois de l'année 1964 voient la santé de Churchill décliner dangereusement. Mais, par la force de sa volonté, l'inflexible homme d'État choisira la date de sa sortie de scène… PAR FRANÇOIS KERSAUDY

À l'âge de 89 ans, Winston Churchill est un survivant à plus d'un titre ; depuis vingt-deux ans, il a connu une crise cardiaque, trois pneumonies majeures, une fracture du col du fémur, une pleurésie, une jaunisse et une bonne douzaine de thromboses et accidents vasculaires cérébraux *(lire p. 41)*. À la fin de juillet 1964, alors que la Chambre des communes vient de lui rendre un hommage unanime *(lire l'encadré p. 53)*, il a du mal à parler, il n'entend presque plus et ne peut marcher sans assistance ; il n'est que partiellement conscient de son environnement, même s'il a des fulgurances épisodiques. En vérité, c'est son moral qui est le plus atteint : depuis sa retraite, il se sent inutile, il a perdu ses meilleurs amis – Lord Cherwell, Brendan Bracken et Max Beaverbrook – et ne cesse de demander à son secrétaire particulier, Montague Browne : « Combien de temps pensez-vous qu'il me faudra encore attendre ? »

Au début d'août 1964, il est retourné à Chartwell avec son épouse, et ce cadre familier lui a beaucoup remonté le moral, d'autant qu'il y a reçu la visite de ses fidèles : le maréchal Montgomery, le secrétaire John Colville, Edward Heath, Harold Macmillan, sa vieille amie Violet Bonham Carter, ainsi que ses quatre enfants et tous ses petits-enfants.

Livres d'images et sérénade

À la mi-octobre, il quitte Chartwell pour de bon et s'installe dans sa demeure londonienne du 27, Hyde Park Gate. Ce mois-là, avec les élections législatives, il cesse officiellement d'être député, et comme l'écrira sa secrétaire, Doreen Pugh : « Je sais que cela l'a déprimé. […] Durant ces derniers mois, alors qu'il ne pouvait plus se concentrer correctement sur la lecture, il regardait beaucoup de livres d'images. » Le soir du 29 novembre, veille de son quatre-vingt-dixième anniversaire, une foule se rassemble devant sa maison, avec un petit groupe de musiciens venus lui donner la sérénade. Sa fille Sarah racontera la suite : « Lorsque [mon père] s'est levé, sans aide, […] pour saluer depuis une fenêtre du premier étage, on a entendu un tonnerre d'applaudissements venu de l'extérieur. Puis Randolph est venu pour l'aider, mais il l'a repoussé gentiment et à l'ébahissement de tous, il a descendu l'escalier en colimaçon sans aucune assistance. » Durant les jours qui suivent, il recevra plus de 70 000 lettres, présents et messages de félicitations… Le 10 décembre, il peut encore se rendre à l'Other Club, qu'il

GETTY IMAGES

HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS/GETTY IMAGES

Debout C'est un vieillard désormais en fauteuil roulant qui contemple la Côte d'Azur, le 22 avril 1963. Mais quelques semaines avant sa mort, le 29 novembre 1964, à Londres, la veille de son anniversaire, il trouve encore la force de saluer ses admirateurs venus le fêter.

avait fondé un demi-siècle plus tôt. Un des membres présents rapporte: «Tout ce que l'on pouvait dire, c'est qu'il savait où il était et qu'il était content d'y être.»

Au début de janvier 1965, son médecin le trouve «somnolent et désorienté», mais le 6 janvier, il peut encore remettre un cadeau de Noël à son secrétaire Montague Browne: quatre volumes de ses discours, magnifiquement reliés, qu'il parvient même à lui dédicacer – les derniers documents qu'il signera de sa main… Dans la nuit du 10 janvier, Winston Churchill est frappé d'une congestion cérébrale massive et perd connaissance. Lord Mountbatten, membre du comité «Hope Not», chargé de longue date d'organiser les funérailles du grand homme, demande au secrétaire John Colville s'il convient déjà de prendre les dispositions nécessaires.

«Ne t'en fais pas, Dickie, lui répond le secrétaire, il ne va pas mourir maintenant. Pas avant le 24 janvier.

– Comment diable peux-tu savoir cela? demande Mountbatten.

– C'est qu'il a toujours dit qu'il mourrait le jour du décès de son père, et je suis sûr que c'est exactement ce qu'il va faire.»

De fait, ce symbole de la résistance refuse de se rendre; il respire faiblement, la tête inclinée. «Pendant quelque dix jours, écrira sa fille Sarah, mon père sembla ne rien manger. Nous faisions en sorte d'humecter sa bouche avec de l'eau et de la glycérine […]. À certains moments, il n'y avait plus le moindre signe de vie, et puis à d'autres, sa main commençait à bouger comme pour peindre, et nous savions qu'il était heureux […]. Il arrivait aussi qu'il fasse le geste de fumer un cigare invisible, et là encore, nous savions qu'il était heureux. Sylvia Henley a essayé une fois de mettre un cigare éteint dans sa main, mais il l'a repoussé […]. Curieusement, il semblait s'animer beaucoup plus entre minuit et deux heures du matin […]. C'était comme si les habitudes d'une vie avaient autant de mal à mourir que l'homme lui-même.»

Mais, le 24 janvier à huit heures du matin, la respiration ralentit, puis cesse complètement. Soixante-dix ans plus tôt, mois pour mois, jour pour jour, heure pour heure mourait Lord Randolph Spencer Churchill…

Diminué, mais honoré

Après plus de soixante-trois ans passés au Parlement, Churchill, âgé de 89 ans et très diminué, cède aux instances de son épouse en décidant de ne pas se représenter aux élections de 1964; pourtant, l'idée de n'être plus député dans quelque mois l'a profondément déprimé. Le 28 juillet 1964, sur proposition du nouveau Premier ministre, Sir Douglas-Home, la Chambre des communes vote à l'unanimité une résolution «exprimant au très honorable gentleman et représentant de Woodford son admiration et sa gratitude sans limites pour les services qu'il a rendus au Parlement, à la Nation et au monde», et rendant hommage à «la façon dont il a conduit le peuple britannique jusqu'à la victoire». Churchill est absent de la Chambre ce jour-là, au grand soulagement de tous les députés qui craignaient que l'émotion du moment ait des effets délétères sur sa santé. C'est le Premier ministre, à la tête d'une délégation du Parlement, qui viendra le lendemain remettre la résolution à Winston Churchill dans sa maison de Hyde Park Gate. F. K.

Des funérailles ? Non, un triomphe !

C'est par ces mots que, au soir d'une cérémonie grandiose, s'exprime la veuve du défunt. Et, de fait, ce n'est pas seulement le Royaume-Uni mais le monde entier qui s'est incliné au passage de la dépouille du « Vieux Lion ». PAR PHILIPPE CHASSAIGNE

SUPERSTOCK /BRIDGEMAN IMAGES

Churchill décède le matin du dimanche 24 janvier 1965, à son domicile londonien de Hyde Park Gate. Exactement soixante-dix ans après Randolph, son père, comme prophétisé par son secrétaire particulier, John Colville *(lire p. 52-53)*. Son médecin personnel, Lord Moran, prévient Élisabeth II et le Premier ministre, Harold Wilson, avant de rendre la nouvelle publique.

Le lendemain, dans un message à la Chambre des communes, la reine stipule qu'une chapelle ardente sera être exposée au public du 27 au 30 janvier, 23 heures sur 24. La file d'attente est longue de plus d'un kilomètre et demi ; on estime à près de 325 000 le nombre de personnes venues rendre un dernier hommage au « Vieux Lion ».

Le matin des funérailles, à 9 h 45, le carillon de Big Ben retentit avant d'être mis en sourdine pour le reste de la journée. Depuis Hyde Park, on tire une salve de 90 coups de canon pour les quatre-vingt-dix ans de la vie de Churchill. Placé sur le même affût de canon qui avait porté celui de la reine Victoria en 1901, le cercueil, recouvert

LEE TUBB /ALAMY STOCK PHOTO

Le dernier *good bye* d'un peuple
Minutieusement préparée, l'opération « Hope Not » organisait les moindres détails de la cérémonie des obsèques, sur laquelle les médias du monde entier avaient les yeux braqués (à dr.). Le carillon de Big Ben donne le signal du départ à 9 h 45, le samedi 30 janvier 1965. L'affût de canon sur lequel est déposé le cercueil s'ébranle alors, tiré par 98 marins.

organisée à Westminster Hall et que des funérailles nationales auront lieu, le 30 janvier, en la cathédrale Saint-Paul – un honneur décerné à un Premier ministre britannique pour la troisième fois, après le duc de Wellington (1852) et William Gladstone (1898). Toute la procédure avait été organisée à l'avance sous le nom de code « Hope Not », dès son premier accident vasculaire en 1953. La dépouille de Churchill, embaumée par les thanatopracteurs de la famille royale, est placée dans Westminster Hall sur un catafalque recouvert d'un drapeau britannique, pour y de l'Union Jack, sur lequel est placé un coussin noir avec l'insigne de l'ordre de la Jarretière, est transporté hors du Hall par un cortège militaire. Le fils, Randolph, et le petit-fils, Winston, puis les membres masculins de la famille Churchill cheminent derrière le cercueil. Clementine, son épouse, et ses deux filles suivent dans le carrosse de la reine. Au total, 2500 soldats et civils participent à la procession. Le cortège passe par Whitehall, Trafalgar Square, le Strand, puis remonte vers la cathédrale Saint-Paul, où il arrive à 10 h 45 précises. Les 3000 personnalités invitées y ont pris place. Il y a six souverains, quinze chefs d'État, dont le général de Gaulle en grand uniforme, trente Premiers ministres. La famille royale est au complet, sauf le duc de Windsor – son épouse Wallis n'étant pas conviée, il a décliné l'invitation. Contrairement au protocole, la reine est arrivée bien avant le début de la cérémonie ; d'ailleurs, assister aux funérailles d'un défunt n'appartenant pas à la famille royale est également une entorse à l'étiquette. La seule autre personnalité politique aux obsèques de laquelle la reine assistera sera Margaret Thatcher, en 2013. Parmi les « porteurs du poêle » honoraires [ceux qui tiennent les cordons reliés au drap funéraire (du vieux français *palis*) qui recouvre le cercueil Ndlr], les anciens Premiers ministres Attlee, Eden, Macmillan, l'Australien Menzies, ou Lord Mountbatten. On joue, au cours de la cérémonie, les hymnes préférés de Churchill et elle se conclut par la sonnerie *Aux morts*.

Un direct suivi par 350 millions de téléspectateurs

Le cercueil est ensuite acheminé jusqu'à la Tamise, où il est placé à bord du navire *Havengore*, pour rallier la gare de Waterloo. Alors qu'une escadre de la Royal Air Force survole le parcours, une quarantaine de dockers abaisse les flèches de leurs grues en signe d'hommage sur le côté sud du fleuve. Le tout devant 350 millions de spectateurs, car la cérémonie est retransmise en direct dans le monde entier. À Waterloo, le cercueil est placé dans un train spécialement préparé, dont la locomotive s'appelle *Winston-Churchill* et qui le transporte jusqu'à sa destination finale, la gare de Hanborough, dans le comté d'Oxford. Dans les champs, le long de l'itinéraire, et dans les gares par lesquelles le train passe, des milliers de personnes se présentent en silence pour rendre un dernier hommage. Churchill est enterré dans le cimetière de Saint-Martin, à Bladon, lors d'une cérémonie familiale privée, près de ses parents et de son frère. Le soir des funérailles, Clementine Churchill se laissa aller à ce commentaire auprès de sa fille Mary : « Tu sais, ce ne fut pas un enterrement, mais un triomphe ».

Aux grands maux, les bons mots

Tout au long de sa vie, Churchill a décerné, avec grande générosité et beaucoup d'esprit, petites vacheries et grandes rosseries, qui témoignent toutes d'un sens de l'humour *so british*. En voici un petit florilège…

PAR FRANÇOIS KERSAUDY

« Sur le chemin du retour, nous sommes passés près de l'asile d'aliénés, réduit en poussière par les gens normaux du dehors. »

Depuis le front du saillant d'Ypres, lettre à son épouse, 25 février 1918.

« J'ai l'habitude d'être accusé de tout et de n'importe quoi. Tenez, lorsque j'étais premier lord de l'Amirauté, dès qu'un navire était coulé, c'était moi qui l'avais coulé – sauf naturellement si c'était un navire ennemi ! »

Mars 1921, aux députés qui l'accusent d'être responsable de l'intervention britannique dans la guerre civile en Russie.

Avril 1931, à la Chambre des communes :

« Nous connaissons tous l'histoire du docteur Guillotin, qui a été exécuté par l'instrument qu'il avait lui-même inventé…

Interruption :

– Il ne l'a pas été !

– Eh bien, il aurait dû l'être ! »

« Ayant déjà contracté d'autres engagements, je regrette de ne pouvoir assister à la première de votre pièce. Merci de m'envoyer deux billets pour la représentation suivante…

– s'il y en a une… »

À l'auteur dramatique George Bernard Shaw, qui lui avait envoyé deux billets pour la première de sa pièce, accompagnés de ces simples mots : « Voici un billet pour vous et un autre pour un ami – si vous en avez un… »

« Ne pensez-vous pas qu'il serait grand temps que le lion britannique montre les dents ?

– Il faudrait d'abord qu'il aille chez le dentiste ! »

Novembre 1935, réponse à la question d'un reporter, peu après l'attaque de l'Éthiopie par l'Italie de Mussolini, alors que Churchill fait campagne en faveur du réarmement.

« L'Angleterre n'a rien à cacher ! »

1er janvier 1942. Hôte de la Maison-Blanche, Churchill sort de sa salle de bains et se trouve face à Roosevelt. Ouvrant largement son peignoir, il proclame cette phrase.

« L'honorable député voudrait-il beugler cela une nouvelle fois ? »

À un député travailliste qui l'apostrophe rudement à la Chambre des communes.

« Je n'ai pas de déclaration particulière à faire sur la situation militaire en Europe, sinon pour dire qu'elle est nettement plus satisfaisante qu'il y a cinq ans à la même époque. »

1er mai 1945, Churchill aux Communes.

« Le meilleur argument contre la démocratie, c'est une conversation de cinq minutes avec l'électeur moyen… »

Venant de l'homme qui déclarait :

« La démocratie est le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres. »

SHAWSHOTS ALAMY STOCK PHOTO

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?

BULLETIN D'ABONNEMENT

1 **Je choisis la formule d'abonnement de mon choix**
(Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE **PREMIUM** **-23%**
1 an (10 numéros) + 4 HORS-SÉRIES
pour 84 € au lieu de ~~109,60 €~~*

☐ OFFRE **ESSENTIELLE** **-16%**
1 an (10 numéros)
pour 59 € au lieu de ~~70 €~~*

2 **J'indique mes coordonnées**

☐ Mme ☐ M. Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

CP [ ][ ][ ][ ][ ] Ville .....

Tél. [ ][ ] [ ][ ] [ ][ ] [ ][ ] [ ][ ]

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 **Je choisis mon mode de règlement**

☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante : **Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694 60647 Chantilly Cedex**

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.

*par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. Offre valable jusqu'au 30/04/2025. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv. Historia**, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus. Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐ Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales par téléphone et/ou courrier postal Historia, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB12025

La lingerie sens dessus dessous à travers les âges

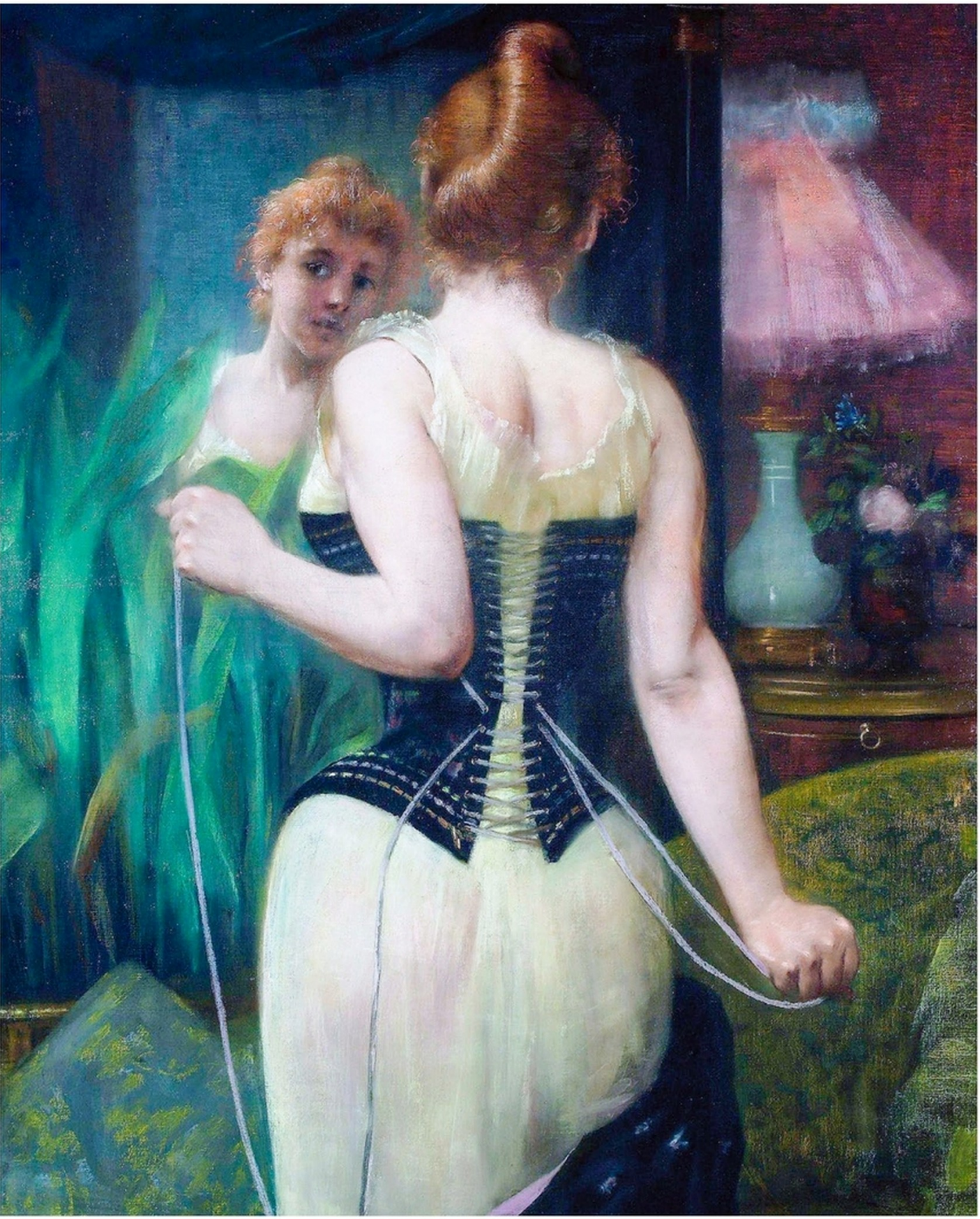
Faut-il couvrir son sexe ou le laisser libre ? Les sous-vêtements cachent-ils ou mettent-ils en valeur ce qu'on ne saurait voir ? Au fil des siècles, ils ont évolué bien différemment pour l'homme et la femme, fonctionnels pour l'un, soumis aux canons de beauté pour l'autre. Retour sur 3000 ans de pratiques. PAR SÉVERINE FARGETTE

Rappelez-vous cette fameuse scène du film *Le Journal de Bridget Jones* (2001) : pour son rendez-vous galant, Bridget hésite entre une culotte de grand-mère à effet gainant (idéale sous sa petite robe noire) et un string sexy (parfait une fois déshabillée). D'où la question : à quoi sert un sous-vêtement ? A priori, ce linge porté sous un habit ne se voit pas (les « dessous »), mais il peut être dévoilé à quelque observateur privilégié. Les dessous dépassent aussi parfois volontairement des vêtements, non sans provocation. Ils contribuent ainsi, tout comme les habits, à dessiner une apparence trompeuse qui améliore la réalité : le spectateur se fait du corps vêtu une idée du corps nu conforme aux canons de la société. On parle de « dessous menteurs » ! En fait, leurs fonctions hygiénistes, esthétiques et érotiques s'entremêlent différemment selon les époques, plus ou moins prudes ou libertines. Les dessous ont une histoire !

Longtemps, les hommes et les femmes sont restés nus sous leur tunique. Un bas-relief sumérien de 3000 ans av. J.-C. montre deux femmes vêtues, l'une d'un pagne court, l'autre d'un slip. Le slip n'est alors qu'une transformation du pagne, dont les pans sont pliés et remontés entre les cuisses. Autour de la Méditerranée coexistent ces deux systèmes : ouvert (rien sous la tunique) ou fermé (un pagne plié). Dans l'Égypte antique, les esclaves n'ont en général qu'un léger cache-sexe ; mais les femmes libres peuvent porter une superposition de vêtements faite d'une tunique, d'un pagne et de châles, le tout drapé au-dessus, et cousu en dessous.

Un sexe sans entraves

Le corps, mis en valeur par des plis, des drapés ou des ouvertures reste toujours nu en dessous. S'il fait froid, deux manchons sont enfilés sur les jambes, attachés aux cuisses par des lanières : c'est l'ancêtre de la jarretière. En Crète et dans des îles de l'Égée, les femmes, comme les déesses ou prêtresses aux serpents, ont une taille galbée : le bas est composé d'une ou plusieurs jupes avec superposition de volants. En haut, un corset lacé dégage et fait jaillir la poitrine. La femme athénienne de l'époque classique (Ve s. av. J.-C.) reste couverte par un vaste rectangle de tissu (le chiton ou le *peplos*) plié sans couture, sous • • •



FINEART/OPALE.PHOTO

Carcan Aujourd'hui libéré du corset, le tour de taille moyen a pris 10 cm. *Jeune Femme ajustant son corset*, de Pierre Carrier-Belleuse (1893).

Itsi bitsi, petit bikini Ces jeunes Romaines, pratiquant les haltères et le lancer de disque, portent un pagne autour des reins et un *mamillare*, l'ancêtre du soutien-gorge. Mosaïque (détail) de la villa romaine du Casale (315-350 apr. J.-C.), Piazza Armerina (Sicile).

NPL/JOPALE-PHOTO

••• lequel elle est nue. Les femmes de Sparte exposent davantage leurs corps, notamment lors de jeux sportifs, mais cachent leurs attributs sexuels; le pubis et les seins sont recouverts des premiers «sous-vêtements modernes» composés d'un slip et d'une simple bande de tissu qui compresse la poitrine.

À Rome, les premiers linges de corps clairement évoqués sont aussi des bandelettes d'étoffe assez minces enroulées sur les seins ou dessous, ou des bandes plus larges, prenant le ventre et le bassin (la *zona*). Ainsi, l'ancêtre du soutien-gorge, le *mamillare*, est une écharpe de tissu passée directement sur les seins pour les aplatir. Le *strophium* est une bande enroulée sur la poitrine, mais au-dessus de la tunique. Quant au sexe, il reste libre. Des rubans, parfois ornés de bijoux et passés autour des cuisses, forment des jarretières qui, d'après des poètes romains, excitent les hommes. Bref, de l'Orient à Rome, le sexe tend à rester nu et sans entraves.

En Perse, autour de la mer Noire et dans l'Europe barbare, les hommes ont adopté un «système fermé», avec les pantalons ou les culottes courtes, les braies, sans doute plus commodes pour monter à cheval. Les armées romaines adopteront d'ailleurs ce caleçon barbare. Durant le haut Moyen Âge, les tendances oscillent entre structure ouverte ou fermée. Finalement, les Latins enfilent un pantalon sous leur robe et les barbares une robe sur leur pantalon! Les hommes tendent à abandonner le système vestimentaire flottant pour un système tuyautant: le pantalon, qui était un dessous, devient un vêtement externe, tandis que la tunique raccourcit pour former une chemise. Les femmes, toujours nues sous leur robe, enfilent des bas attachés aux cuisses par une jarretière. Celles de l'aristocratie peuvent porter des pan-

“Entre les XIe et XIVe siècles, l'habit masculin raccourcit et donne à voir les jambes, couvertes par des chausses, au grand dam des gens d'Église”

CC0 THE MET, NEW YORK

INSTITUT D'ARCHÉOLOGIE, UNIVERSITÉ D'INNSBRUCK, AUTRICHE

Intemporel **Plus de deux mille ans séparent le « caleçon » de ce Chypriote (ci-contre) et ce slip tyrolien (en bas).** Statuette en calcaire du VIe s. av. J.-C. provenant du sanctuaire de Golgoi-Ayios (MET). Dessous du XVe s. (Innsbruck).

talons sous des robes très longues et fendues. Mais l'habitude reste la nudité sous deux robes: une fine et fermée (la *chainse*), l'autre plus épaisse (le bliaud). Une ceinture peut soutenir les seins.

Ventre bombé puis aplati

Entre les XIe et XIVe siècles, l'habit masculin raccourcit et donne à voir les jambes, au grand scandale des gens d'Église: les hommes portent des chausses qui couvrent pieds et jambes. Ces chausses s'allongent au fur et à mesure que la tunique masculine raccourcit, pour finir par se rejoindre en un caleçon fermé au XIVe siècle. La structure du vêtement masculin occidental se met en place.

Du XIIe au XVe siècle, les sous-vêtements féminins prennent le dessus: le «doublet», un court corsage, se porte sur la chemise et sous la robe. Le pelisson, orné de fourrures, s'affiche sur la robe. Les corsets aplatissent les seins et bombent le ventre, signe de fertilité. Un bandeau enserre la taille et la chemise peut avoir des poches rembourrées de ouate pour gonfler les hanches. Les dessous se multiplient: on porte, sous la robe, des bas attachés aux genoux, un corset qui tend à s'allonger, une gaine (*tassel*) et, parfois, des collerettes, gorgerettes ou gazes sur la gorge. Au XVe siècle, on dégage le cou, les épaules et la poitrine. La chemise s'affine, devient transparente, parfois teinte avec du safran. L'érotisme s'accroît. Au XVIe siècle, le ventre doit être aplati, caché, les hanches élargies et la poitrine dégagée. Catherine de Médicis porte, sous une robe fendue, une sorte de pantalon, ou «bride à fesses», qui moule les cuisses et la croupe, voire les gonfle à l'aide de rembourrages bien placés. En satin, il doit donner l'illusion de caresser une douce paire de fesses! Pieds et mollets sont couverts par des bas lissés attachés par une jarre- •••

••• tière. L'intérêt est de retrousser les robes et montrer ses jambes. L'écrivain Brantôme (v. 1540-1614) loue ce système qui permet aux femmes de rester propres, les empêche, en cas de chute, d'exposer leur intimité et les protège des mains baladeuses!

Non aux « bricoles infernales »

L'arrivée du caleçon s'accompagne du port contraignant du vertugadin. D'origine espagnole, ce jupon raide, en cloche, est tendu sur des baguettes de bois ou une armature de fer; il est destiné à évaser la jupe montée à la taille sans fronces. En France, au XVII[e] siècle, cette structure s'arrondit pour y étaler une robe recouverte de volants froncés. Au caleçon et vertugadin se rajoute la «basquine», un corset qui dégage les seins et creuse les reins. Le caleçon féminin, jugé trop masculin et libertin, ainsi que ces lingeries excentriques, dites «bricoles infernales», disparaissent avec les réformes religieuses. Au XVIII[e] siècle, les femmes portent trois jupes superposées aux noms évocateurs: «modeste», «friponne» et «secrète». Les fesses acquièrent un pouvoir érotique: on les gonfle, parfois à l'aide d'un pouf ou d'un coussinet: le «cul». La femme ne porte rien des genoux à la taille, ce qui, en cas de «chute heureuse», constitue un spectacle réjouissant. En haut, le «corps baleiné» est tantôt rigide, tantôt souple, lacé devant ou derrière; il affine la taille et valorise les seins: il «contient les forts, soutient les faibles, ramène les égarés». La mode se démocratise: le panier, cage suspendue autour de la taille et constituée de cercles d'osier, de cordes et de baleines, est porté par toutes les femmes. La silhouette s'allège, mais le corset demeure. À la Révolution, il se simplifie ou disparaît pour être remplacé par un fichu noué sous les seins (la «gorge trompeuse»). Sous le Directoire, les merveilleuses, influencées par la mode antique, portent sous leurs longues robes fluides et transparentes une sorte de maillot couleur chair et des jarretières. Mais, durant l'Empire, le corset revient, dissimulé sous la robe. Rembourré à la taille, et renforcé par des baleines, il doit donner une silhouette plus rebondie. Il gagne en rigidité afin de donner une taille de guêpe, mais la croupe est toujours augmentée, soit par un «cul», soit par un ensemble de jupons et crinolines. Le caleçon féminin, dit «pantalon» ou «culotte», revient alors. Il est d'abord porté court par des danseuses ou comédiennes pour des raisons pratiques, dès le XVIII[e] siècle, et se généralise dans les pays anglo-saxons. En France, il s'allonge (c'est le pantalon) et s'orne de frous-frous,

PH. JOFFRE ET CL. PIGNOL/PARIS MUSÉES, PALAIS GALLIERA

En accordéon Cette tournure « queue d'écrevisse » (v. 1885) accentue de manière extravagante le fessier. Articulée par des cerceaux, elle peut se relever sur le dos des chaises, quand les dames s'assoient. Palais Galliera (Paris).

Superman Plus souple que l'étui pénien, plus couvrant que la feuille de vigne, le slip kangourou est inventé par André Gillier en 1927 et permet à ces messieurs de soulager un besoin pressant sans baisser le pantalon ! Publicité de la marque Erby (1948).

CC0 PARIS MUSÉES/PALAIS GALLIERA, MUSÉE DE LA MODE DE LA VILLE DE PARIS

Jeux de jambes Le Directoire, le Consulat et le Premier Empire ont vu défiler des gambettes sublimées par des bas de soie aux ornements sophistiquées. (1795-1810). Palais Galliera (Paris).

LÉONARD DE SELVA/ ROGER-VIOLLET IMAGES

dentelles et rubans. La bourgeoisie le condamne, car jugé trop sensuel. Même les écuyères ne peuvent le porter. Et les prescriptions médicales contre les courants d'air et les rhumatismes n'y changent rien…

Des engins de torture

La pudeur victorienne du XIXe siècle impose cependant une couverture totale du corps: sous la sous-jupe ou cage baleinée (des cercles d'acier léger, reliés par des sangles, attachés au corset par des agrafes), les femmes portent le pantalon, fendu ou fermé, dit «tuyaux de modestie». La combinaison apparaît, qui réunit pantalon et chemise ou jupon et chemise. Dans *La Femme et le Pantin* (1898), Pierre Louÿs décrit ces dessous qui enveloppent la femme. Finalement, même si les crinolines disparaissent, le corset entrave les corps jusqu'en 1914, et ce, malgré l'indignation des ligues féminines et des médecins. Lacés derrière ou devant, à crochets métalliques, ils restent des engins de torture. À la veille de 1914, des couturiers, comme Paul Poiret, lancent la mode d'une silhouette droite, fine, et remplacent le corset par des gaines. La guerre enterre le corset, qui reviendra sous forme de guêpière dans les années 1950. Les hommes, de retour du front, ne reconnaissent plus les silhouettes féminines. L'ère du soutien-gorge commence. D'abord porté sur la chemise, puis dessous, il s'accompagne d'une ceinture porte-jarretelles, où sont fixés les bas.

Au XXe siècle, avec l'évolution des mœurs et les deux guerres mondiales, les sous-vêtements deviennent plus pratiques et hygiéniques. La disparition du jupon et le rétrécissement des pantalons annoncent la naissance de la culotte et du slip. Les femmes exposent leurs jambes dans des bas de soie fine, couleur chair ou rose, parfois ornés de dessins, d'aigrettes, de bracelets de pierres, de perles. La mode étant à une silhouette fine et allongée, le recours à des soutiens-gorge longs, «aplatisseurs», se généralise; parfois même, la poitrine n'est couverte que d'une chemise en soie et dentelle. Quant aux bas, on les fixe avec une jarretière au-dessus du genou ou avec des porte-jarretelles. Dans les années 1930-1940, le haut (soutien-gorge) et le bas (culotte) se séparent définitivement. Les culottes Petit Bateau en coton côtelé clair apparaissent dans ce contexte. D'abord réservées aux enfants, elles séduisent aussi les adultes.

Légères et transparentes…

Tous les anciens dessous, noirs, victoriens, deviennent l'apanage du fétichisme et de la prostitution. Les dessous honnêtes se doivent d'être clairs, roses, chair, ivoire… Les créations de sous-vêtements souples et élastiqués, comme la gaine Scandale en latex, se multiplient. Dans les années 1950, la femme a encore le choix: slip, gaine, bloomer, guêpière, et même combinaison ou jupon. C'est le nylon, mis au point par DuPont de Nemours, qui révolutionne les bas et les collants et permet le port de la minijupe! Dim se lance avec les collants Tels Quels à un prix abordable. À la fin des années 1960, la lingerie se démocratise encore. Les panties sont en vogue, Playtex sort le Cœur Croisé, Aubade les premiers coordonnés. Les formes se font légères, transparentes… avant que Mai 68 ne balaie les traditions: dans un mouvement d'émancipation et de libération du corps, les femmes brûlent leur soutien-gorge. D'ailleurs, depuis qu'il n'est plus contraint, le corps féminin a repris des mensurations plus naturelles – depuis 1950, le tour de taille moyen a ainsi pris plus de 10 cm!

Malgré ces révolutions, on n'est pas revenu à l'Antiquité où hommes et femmes gardaient le sexe nu sous leurs vêtements. Aujourd'hui, une femme sans dessous serait taxée au mieux de… provocante. À l'instar de Sharon Stone dans *Basic Instinct*, ou, plus récemment, de l'héroïne de *La Syndicaliste*, qui, nue sous ses collants, est accusée d'incitation au viol. Aujourd'hui, les marques de lingerie vendent tout autant des dessous coquins que de grosses culottes confortables, et l'on en revient toujours aux hésitations de Bridget Jones, entre praticité et érotisme exacerbé.

Séverine Fargette est enseignante en lycée et médiéviste de formation. Son sujet d'étude porte tout particulièrement sur l'histoire et la sociologie du quotidien.

Les anges gardiens du Vatican

La Fabrique de Saint-Pierre

Cette institution vieille de plus de cinq siècles est indispensable à l'entretien et à la préservation de la célèbre basilique. Elle rassemble une centaine d'artisans chevronnés, réunis notamment au sein de l'Atelier de Mosaïque vaticane, dont le talent est mondialement reconnu. PAR OLIVIER TOSSERI

Au sommet Une artisane de la *Fabbrica* s'affaire à restaurer les fresques de la salle des Anges, située sous les combles de la basilique.

ERIC VANDEVILLE/FIGAROPHOTO

« C'est une fabrique de Saint-Pierre (*È una fabbrica di San Pietro*)! » Les Romains désignent ainsi des travaux dont ils ne voient pas la fin. Une référence à la célèbre basilique qui se dresse au cœur de leur ville. Le monument, dont la construction débuta en 1503 sous le pontificat de Jules II – qui désirait remplacer l'église construite sous l'empereur Constantin sur l'emplacement du martyre de saint Pierre –, ne fut consacré qu'en 1626. Pendant plus d'un siècle, les architectes les plus illustres vont se succéder pour bâtir la plus grande église catholique du monde sur le lieu de la sépulture du « prince des apôtres ». Mais si les noms de Bramante, de Michel-Ange, de Maderno ou de Bernin sont entrés dans la lumière, des centaines d'ouvriers sont demeurés dans l'ombre. C'est pourtant grâce à leur travail que la chrétienté peut s'enorgueillir de ce chef-d'œuvre architectural.

Un chantier matériel et spirituel

Ce monument unique, d'une superficie de 2,3 hectares, est capable d'accueillir plus de 60 000 fidèles. Pour l'édifier puis entretenir les œuvres artistiques qui l'embellissent, la papauté mobilise, dès le XVI^e^ siècle, une véritable armée d'artisans spécialisés et talentueux au sein d'une institution toujours aussi discrète et active cinq siècles plus tard. On la connaît sous le nom de « Fabrique de Saint-Pierre », dont le rôle a été résumé en 1988 par Jean-Paul II : s'occuper de « tout ce qui concerne la basilique du prince des apôtres, soit pour la conservation et la beauté de l'édifice, soit pour la discipline interne des gardiens et des pèlerins qui entrent pour la visiter, selon ses lois propres ».

Une mission qui puise son origine lorsque la première pierre de la basilique vaticane fut posée. « On peut la considérer de trois manières : selon sa construction •••

Il est l'or de nettoyer
Le baldaquin en bronze, chef-d'œuvre du baroque conçu par Bernin en 1624, surplombe le maître-autel. Pesant plus de 100 tonnes, il est orné de feuilles d'or.

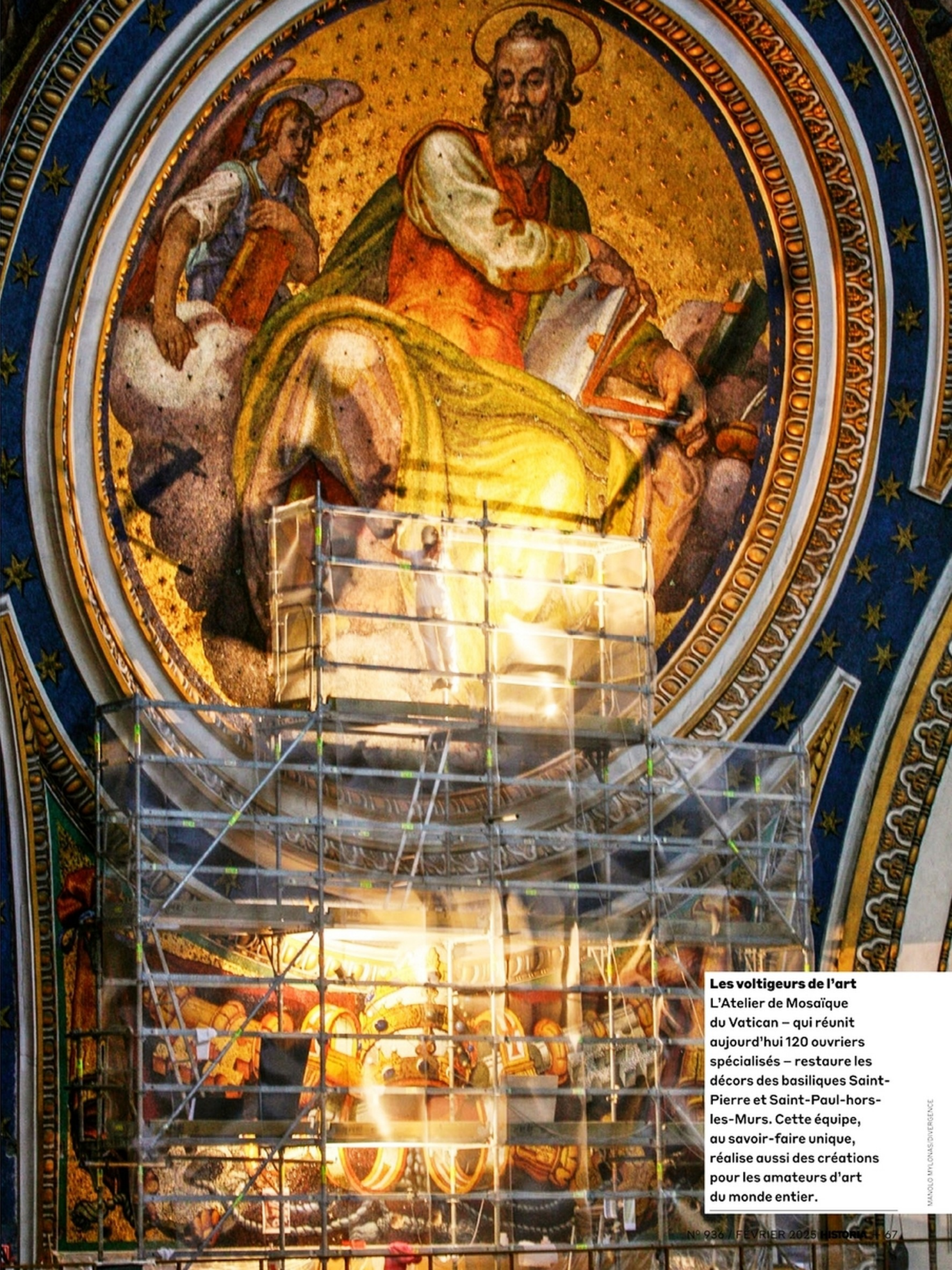
PAUL HARING

••• matérielle, selon sa dignité temporelle ou selon sa sainteté spirituelle», ainsi était-elle présentée au milieu du XVII[e] siècle. La première nécessita un chantier d'une durée inhabituelle pour l'époque, qui a requis d'immenses efforts financiers et, surtout, de l'organisation et de la persévérance. La bureaucratie étant l'un des péchés mignons des États pontificaux, en 1523, le pape Clément VII nomme une commission chargée de la construction et de l'administration de la basilique. Elle sera ensuite remplacée par la «Congrégation de la Révérende Fabrique de Saint-Pierre», dont l'appellation plus brève est toujours synonyme d'excellence. Le Vatican la dote de nombreux privilèges et lui octroie des ressources provenant notamment de la vente d'indulgences et de dons pieux. Cela avait le double avantage de soulager les comptes de l'Église, qui devait affronter des dépenses colossales tout en garantissant l'autonomie financière de cette entreprise. À l'architecte responsable du projet étaient adjoints un contrôleur des travaux garant également de la qualité des fournitures ainsi qu'un commissionnaire qui avait la haute main sur la gestion des matériaux et le travail des ouvriers. On ne leur doit pas seulement le déplacement et l'érection spectaculaire de l'obélisque sur la place Saint-Pierre en 1586 ou la construction de la coupole de la basilique (1588-1590), qui deviendra son symbole. La Rome baroque est un chantier à ciel ouvert et la Fabrique peut vanter l'exclusivité des filières d'approvisionnement en matériaux de construction ainsi que la maîtrise des techniques d'ingénieries les plus avancées. Pour enrichir et transmettre ce savoir-faire, plusieurs écoles spécialisées virent le jour au cours du XVIII[e] siècle, parmi lesquelles celle des mosaïques, de mécanique pratique ou encore l'école de dessin de San Salvatore in Lauro.

Un travail quotidien et invisible

Aujourd'hui, la Fabrique de Saint-Pierre compte 120 ouvriers spécialisés – appelés *Sanpietrini*, comme les pierres qui pavent les rues du centre historique de la Ville Éternelle. Nettoyer quotidiennement les sols en marbre; dépoussiérer le gigantesque baldaquin de Bernin ou restaurer les confessionnaux; installer les armoiries pontificales sur la loggia ou les estrades lors des messes, rien n'échappe aux soins de cette armée de menuisiers, maçons, forgerons, marbriers, plombiers ou peintres. La Fabrique est également en charge des visites des fouilles archéologiques de Saint-Pierre. Sous les Grottes vaticanes – un système de voûtes construites entre 1590 et 1591 pour soutenir le sol de l'édifice de la Renaissance – à une profondeur comprise entre trois et onze mètres au-dessous du sol de la nef centrale, de rares témoignages des premiers temps de la chrétienté sont offerts à la curiosité des visiteurs ou à la piété des pèlerins.

Pour pénétrer dans les bureaux de la Fabrique il faut remonter à la surface et se diriger au sud du Vatican, dans le complexe rassemblant la sacristie, le palais du chapitre des chanoines et le palais de l'archiprêtre, sous la •••



Les voltigeurs de l'art
L'Atelier de Mosaïque du Vatican – qui réunit aujourd'hui 120 ouvriers spécialisés – restaure les décors des basiliques Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-Murs. Cette équipe, au savoir-faire unique, réalise aussi des créations pour les amateurs d'art du monde entier.

MANOLO MYLONAS/DIVERGENCE

MANOLO MYLONAS/DIVERGENCE

MANOLO MYLONAS/DIVERGENCE

JAMES L. STANFIELD/GEO IMAGE COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

De toutes les couleurs Officiellement né en 1727, mais actif bien avant, l'Atelier de Mosaïque fut chargé de fournir les décors du Vatican, toujours en rénovation (photos). Son savoir-faire exceptionnel repose sur son expertise séculaire et des trésors uniques dont il est le dépositaire, comme cette armoire (en haut à g.) renfermant près de 27 000 tesselles, dont certaines remontent à la Renaissance.

••• responsabilité duquel elle est toujours placée. Mais le cœur battant de cette vénérable institution reste l'Atelier de Mosaïque vaticane, qui occupe l'ancien hospice Sainte-Marthe, derrière l'église de Saint-Étienne-des-Abyssins.

L'héritage vivant de la mosaïque

On doit la création de l'Atelier à Grégoire XIII (1572-1585), bien qu'il ne fût officialisé qu'en 1727. En 1578, le pape charge l'institution de réaliser toutes les mosaïques de la basilique et des palais du Vatican tout en veillant à sa première tâche: la décoration de la chapelle Grégorienne. Le pape renouait ainsi avec une tradition plongeant ses racines dans l'art paléochrétien et byzantin. Vingt ans après son ouverture, l'Atelier, qui fait venir des maîtres vénitiens pour ressusciter cette pratique dont ils avaient jalousement conservé les secrets, s'attellera à la décoration de la coupole de Michel-Ange puis à toutes les autres qui coiffent l'édifice. La quasi-totalité des peintures de la basilique, endommagées par les flammes des bougies ou par l'humidité, sont peu à peu reproduites en mosaïques, qui résistent mieux aux outrages du temps. Pour répondre à cette exigence, la Fabrique élabore, au XVII[e] siècle, dans des fours spécialisés, des composés vitreux capables de reproduire les nuances et les teintes de la peinture à l'huile. Un atout qui permet à Rome de devenir une référence en la matière, supplantant sa rivale vénitienne.

La Sérénissime devra même recourir aux mosaïstes romains après la peste de 1630 qui l'avait privée de ses plus talentueux artisans! Au siècle suivant, la Fabrique donne naissance à une nouvelle technique élaborée vers 1770, par les «peintres» Cesare Aguatti et Giacomo Raffaelli: la micromosaïque. Elle permet de réaliser des œuvres d'une finesse inouïe pour orner des boîtes, des bijoux, des vases… Elles représentent aussi bien la place Saint-Pierre que des ruines de la Rome antique. Les voyageurs du Grand Tour assurent le succès de ces souvenirs réalisés par ces mosaïstes virtuoses.

Leurs lointains épigones sont toujours à l'œuvre et s'affairent dans un silence… religieux. Une dizaine de blouses blanches puisent délicatement dans le magasin des couleurs. Dans un long couloir se trouve une imposante commode à tiroirs. Elle abrite près de 27 000 couleurs différentes de tesselles, dont certaines remontent à la Renaissance. Elles sont indispensables pour préserver les 10 000 mètres carrés de mosaïques de la basilique. L'Atelier est en outre chargé des médaillons des portraits de tous les papes ornant Saint-Paul-hors-les-Murs. Elle exécute également des commandes extérieures, sacrées comme profanes. Des reproductions de chefs-d'œuvre de Monet ou de Chagall côtoient des vues du Colisée. Des collectionneurs raffinés se les arracheront plusieurs milliers d'euros. L'Atelier du Vatican est aussi un outil de la diplomatie papale. Le souverain pontife a, en effet, très souvent coutume d'offrir des mosaïques aux chefs d'État et aux souverains étrangers qui lui rendent visite. Les membres de la Fabrique travaillent dans les hauteurs ou dans l'ombre, dans le gigantisme ou la minutie pour protéger et préserver la plus grande et la plus belle basilique de la chrétienté. Ce sont les véritables et discrets gardiens «du temple». H

Hors-série

Cinq ans après, Notre-Dame de Paris brille à nouveau de mille feux

100 pages • 6,90 €

En vente actuellement chez votre marchand de journaux
et sur **abonnement.leparisien.fr/hors-serie**

Le Parisien

De haute voltige ! Avec Rosa Bonheur, la scène de genre atteint la grandeur de la peinture d'Histoire. Mesurant deux mètres cinquante sur cinq, cette toile rejoue la frise du Parthénon d'Athènes en plein Paris du XIXe siècle. Un hymne au cheval, une célébration de la peinture, le chef-d'œuvre d'une artiste.

Le Marché aux chevaux de Rosa Bonheur

Voici l'un des tableaux les plus célèbres du XIXe siècle, œuvre monumentale et réaliste signée par la spécialiste de la représentation animalière, pionnière en son temps et fervente avocate de la cause animale. PAR CLÉMENT DIRIÉ

CC0 NEW YORK, THE METROPOLITAN MUSEUM

Après dix-huit mois d'esquisses et de travail intense, Rosa Bonheur dévoile son *Marché aux chevaux* au Salon de 1853. Habituée de cette institution majeure du système des Beaux-Arts, elle y expose depuis douze ans avec un certain succès. Mais cette année-là, tout change. Son tableau connaît un tel retentissement qu'elle devient l'un des artistes les plus célébrés de son époque, non seulement en France mais aussi au Royaume-Uni et aux États-Unis. Le jury du Salon décide même que ses futurs envois seront désormais acceptés d'office! Quant à sa toile, elle fut l'une des plus vues et reproduites du XIXe siècle. Il est évident qu'elle dut faire, immédiatement, forte impression. Sa monumentalité hisse une scène de genre à la hauteur de ces «grandes machines» qui réjouissent alors l'Académie et le public. La peintre ose transformer une situation vulgaire en un défilé dramatique dont les chevaux, saisis avec une minutie anatomique et un sens rare de l'expressivité, sont les protagonistes. «J'ai toujours aimé les chevaux. J'ai étudié leurs mouvements depuis ma tendre enfance; je sais particulièrement combien est remarquable la race du Perche, superbe par la hauteur de son encolure et l'attache de son garrot», pré- • • •

En quatre dates

16 mars 1822
Naissance à Bordeaux.

1841
Première participation au Salon à 19 ans. Médaillée d'or en 1848.

1865
Elle est faite chevalier de la Légion d'honneur, une première pour une artiste femme.

25 mai 1899
Décès en son château de By à Thomery (77).

Une œuvre, un artiste

Le dôme de la Salpêtrière

Pour ses dessins préparatoires au tableau, Rosa Bonheur s'est rendue à maintes reprises au marché aux chevaux de Paris, sis entre le boulevard de l'Hôpital et la rue Poliveau, à l'emplacement de l'actuel boulevard Saint-Marcel percé dans les années 1860. La perspective diagonale de sa composition mène tout droit au dôme de la chapelle

Saint-Louis de la Salpêtrière qui surplombe le quartier. Seul l'ancien pavillon de surveillance du marché, érigé au XVIIIe siècle au 5, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, témoigne aujourd'hui encore du passé équin de cet arrondissement parisien.

L'œil de l'étalon

Au centre de la composition, un étalon blanc se cabre, menaçant. Sa courte longe ne semble pas en mesure de rassurer l'homme qui le mène, dont les joues rougies disent bien la situation critique. Son œil impétueux est le point nodal d'un tableau tout entier fondé sur le mouvement circulaire des chevaux tournant sur l'esplanade, devant les maquignons. À ses côtés, vêtu d'une casquette noire et d'une blouse bleue, un cavalier nous regarde également. Certains critiques ont cru déceler ici un « autoportrait » de l'artiste, en selle et au travail.

La race percheronne

Les répercussions du *Marché aux chevaux* ne concernent pas que l'histoire de l'art. La dextérité énergique avec laquelle Rosa Bonheur a peint ces deux magnifiques chevaux de trait a fait connaître la race percheronne aux États-Unis. L'artiste fut sollicitée par la Société hippique percheronne pour dessiner ses plus beaux spécimens qui, une fois gravés sur bois, ont été reproduits dans les revues hippiques du monde entier. Voici une preuve indéniable de la virtuosité de celle qui sut si bien rendre la morphologie, les robes et la vigueur de ces animaux essentiels à la société et l'économie du XIXe siècle.

••• cise l'artiste dans ses Mémoires publiées à titre posthume par Anna Klumpke, sa dernière compagne. De plus, cette toile est signée par celle qui a réussi à se rendre dans un lieu alors interdit aux femmes, après avoir obtenu du préfet de police le droit de porter le pantalon pour travailler sans gêne dans un tel milieu masculin. Rappelons que l'École des beaux-arts ne sera elle-même ouverte aux femmes qu'en 1897, grâce à l'action de l'Union des femmes peintres et sculpteurs dont Rosa Bonheur est présidente d'honneur à la fin de sa vie. Même lorsque l'on est la fille de Raymond Bonheur, peintre connu, saint-simonien et partisan de l'égalité femme-homme, un peu de scandale ne nuit jamais au succès. En 1854, *Le Marché aux chevaux* est montré à Gand puis à Bordeaux, ville natale de l'artiste, où la commission municipale estime son prix trop élevé et ne l'achète pas. Le marchand Ernest Gambart, lui, ne s'y trompe pas et l'acquiert à la barbe du duc de Morny pour 40 000 francs, avec l'idée d'organiser une tournée promotionnelle internationale. En 1855, Rosa Bonheur se rend donc pour la première fois à Londres pour le vernissage de l'exposition de sa toile. En 1856, elle parcourt l'Angleterre et

l'Écosse pour accompagner la circulation du tableau. La reine Victoria le fait même venir à Windsor pour l'admirer. «Le succès obtenu par mon *Marché aux chevaux* eut en France un écho surprenant. Je me trouvais tout d'un coup à l'apogée de ma carrière: les Anglais s'arrachaient les gravures que l'on faisait de mes œuvres; les Américains se disputaient mes toiles», se rappelle-t-elle avec plaisir. En effet, excellent imprésario, Ernest Gambart commande une gravure à l'Anglais Thomas Landseer, diffusée à des milliers d'exemplaires. À l'issue de son exposition triomphale aux États-Unis en 1858, le tableau passe successivement entre les mains de William P. Wright, M. Stuart et Cornelius Vanderbilt II. Ce dernier l'achète aux enchères pour 268000 francs avant de l'offrir, en 1887, au Metropolitan Museum of Art de New York.

Contre la maltraitance animale

Rosa Bonheur fait ainsi son entrée, de son vivant, dans l'une des plus prestigieuses collections mondiales. Des années 1850 à son décès en 1899, la reconnaissance dont elle bénéficie s'exprime également par le développement de produits commerciaux à son effigie (comme une poupée en porcelaine et tissu) ou reprenant ses œuvres (un papier peint inspiré du *Marché aux chevaux*). Sa renommée est telle qu'elle figure sur une affiche de 1889 entre Napoléon et Buffalo Bill! Mais si l'art, la vie et le succès de Rosa Bonheur furent étroitement liés aux animaux, cela ne fut jamais à sens unique. Dès son emménagement en 1860 au château de By, en lisière de la forêt de Fontainebleau, l'artiste y installe une ménagerie où elle recueille chevaux, lions, bœufs, isards, cerfs et moutons, les modèles de ses fameux portraits animaliers, qu'elle peut ainsi observer et dessiner à loisir. Mieux, elle adhère à la Société protectrice des animaux dès sa création en 1845. Exercice de bravoure picturale, le chef-d'œuvre de celle qui illustre en 1888 un ouvrage dénonçant la maltraitance animale peut également se lire comme un manifeste contre l'exploitation des animaux. Il est significatif que *La Foulaison du blé en Camargue*, son ultime tableau, représente des chevaux fiers et magnifiques, saisis cette fois-ci dans un paysage naturel, presque à l'état sauvage.

Le cheval, meilleur ami des artistes

L'histoire de l'art a commencé par un cheval. Ou plutôt avec les 350 spécimens répertoriés trottant et galopant sur les parois de la grotte de Lascaux. Ce fameux « cheval chinois » (1) est l'une des plus anciennes représentations picturales connues et témoigne des liens ô combien millénaires entre l'homme, la peinture et cet animal d'abord sauvage puis domestiqué. De la sculpture antique aux miniatures chinoises, des tableaux de la Renaissance aux portraits animaliers du XIXe siècle, son omniprésence dans l'art reflète son importance capitale pour toutes les civilisations du globe. Avec Rosa Bonheur, Théodore Géricault est l'un de ceux qui surent le mieux saisir leur fougue. Dans *Le Derby de 1821 à Epsom* (1821) (2), il immortalise la cavalcade effrénée de la plus fameuse course hippique britannique. Ventre à terre, les quatre pur-sang sont littéralement en apesanteur, semblant filer plus vite que les nuages. En 1969, l'artiste grec Jannis Kounellis concrétise ce pas de deux entre créateurs et chevaux d'une façon provocatrice. Pendant une journée, il installe douze d'entre eux dans une galerie romaine réputée (3). Passant de la représentation à la présence, il crée ainsi une image extraordinaire qui abolit la frontière entre l'art et la réalité. Le cheval s'est échappé du mur et des innombrables tableaux qui le figurent pour habiter l'espace artistique de la manière la plus vivante possible.

1.

BRIDGEMAN IMAGES

DR

3.

2.

PHILIPPE FUZEAU/GRAND PALAIS-RMN

© maison habile, créditée : Eugénie, compagnie paris

Soudain, l'art vous emporte.

Ouvrez Connaissance des Arts, plongez dans les meilleures expos, immergez-vous dans l'univers des artistes, découvrez les nouvelles tendances, le marché de l'art...

Voilà, vous êtes exactement là où vous adorez être.

Cahier

Écrans
Jeux vidéo
Expos
Livres

ANGEL STUDIO/SP

Contre le Mal Reconnu par l'Église anglicane comme l'un des principaux martyrs du xx[e] siècle, Bonhoeffer (à dr., lunettes), après avoir tenté de lutter par les idées, se rapproche, en 1943, de l'amiral Canaris pour comploter contre la vie du führer.

Le bon pasteur

Théologien opposé au nazisme, Dietrich Bonhoeffer est mis à mort quelques semaines avant la chute du Reich. Un film retrace les combats de l'Allemand qui, en tentant d'assassiner Hitler, voulut sauver le monde.

Méconnu du grand public, Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) est un théologien allemand, militant contre le nazisme et au cœur d'un complot visant à assassiner Hitler. Un pasteur courageux et visionnaire dont le cinéaste américain Todd Komarnicki évoque la profonde spiritualité.

Charismatique, guidé par une foi profonde, Dietrich Bonhoeffer est un personnage complexe et captivant, dont le réalisateur s'emploie à cerner les contours. Sur l'affiche du film, le pasteur est représenté devant la photo de Hitler, mais l'épisode du complot contre le Führer n'occupe qu'une petite partie des 132 minutes de l'intrigue. Dietrich est le sixième des huit enfants d'une famille de l'élite prussienne dont le père est neurologue et psychiatre, et la mère, institutrice. En 1912, ils s'installent tous à Berlin, le père enseigne à l'université et Dietrich, tout juste adolescent, décrète qu'il sera théologien. Il entreprend des études à Tübingen, à Rome et à Berlin. Au début des années 1930, il intègre le séminaire théologique de l'Union à New York, fréquente l'église baptiste abyssinienne de Harlem, découvre la musique et les injustices raciales. •••

••• De retour en Europe, il enseigne la christologie et l'ecclésiologie à l'université de Berlin. En 1933, l'Allemagne totalise environ 60 millions d'habitants. Presque tous sont chrétiens, un tiers d'obédience catholique romaine, deux tiers d'obédience protestante. L'Église évangélique est considérée comme l'un des piliers de la culture et de la société allemandes, avec une tradition de loyauté à l'égard de l'État.

Lorsque Hitler arrive au pouvoir en 1933, il s'empare rapidement de l'Église allemande et rallie de force certains dirigeants luthériens et catholiques. Les bibles et les croix disparaissent, la croix gammée devient omniprésente. Très tôt, Bonhoeffer perçoit la dimension dangereuse et mortifère du régime. Il entrevoit dans la persécution des Juifs l'enjeu crucial du combat de la foi contre l'État nazi. C'est l'un des points culminants du film où l'on observe avec effroi comment, et avec quelle rapidité, la maison de Dieu épouse celle du IIIe Reich. Bonhoeffer rejette cette Église collaborationniste. Frustré par la réticence des dirigeants de l'Église à s'opposer à l'antisémitisme de Hitler, il crée l'Église confessante, aux côtés de Martin Niemöller et de Karl Barth, qui regroupe jusqu'à 2000 pasteurs. De 1935 à 1937, il dirige le séminaire de Finkenwalde, en Poméranie. Interdit d'enseigner, il mène ce projet clandestinement. Menacé, il accepte un poste d'enseignant aux États-Unis en 1939 mais rentre en Allemagne à la veille de la guerre. Sa foi est inébranlable. Il entre en contact avec l'amiral Canaris, chef du contre-espionnage et devient à son tour un militant actif prêt à s'investir pour arrêter l'ascension fulgurante de Hitler.

L'éthique au prix de la vie

La narration met en exergue les contraintes morales qui habitent l'homme d'Église, insiste sur l'importance de son investissement théologique et détaille les semaines qui suivent son arrestation en avril 1943, période au cours de laquelle sa vie spirituelle, ses interrogations sur la foi, sur Dieu et sur l'évolution du monde s'intensifient. Transféré de captivité en captivité, interné en 1945 dans le camp de Flossenbürg, en Bavière, Dietrich Bonhoeffer est pendu à l'aube du 9 avril 1945, à l'issue de deux ans de détention et à quelques semaines seulement de la fin de la guerre. Son dernier message aura été: «Pour moi, c'est la fin, mais aussi le commencement.» Le film opte pour une approche profondément théologique, d'un intérêt certain, mais au détriment du rythme sans oublier quelques anachronismes. Il a cependant le mérite d'honorer la mémoire du pasteur assassiné par les nazis et de rendre hommage à son courage et son éthique. ✚ YETTY HAGENDORF

L'Espion de Dieu, film (Irl., Belg.) de Todd Komarnicki, avec Jonas Dassler (132 min). Sortie le 22 janvier.

STUDIOCANAL/SP

La dictature sous les tropiques

Pour rappeler la violence qu'a connu le Brésil sous la dictature militaire (1964-1985), Walter Salles livre un film puissant, poignant, nécessaire. Il retrace l'histoire de Rubens Paiva, ancien député de l'opposition, arrêté par la police militaire en 1971. Le talentueux réalisateur de *Central do Brasil* (1998), *La Cité de Dieu* (2002) ou *Carnets de voyage* (2004) filme, de façon intimiste mais efficace, la vie quotidienne sous la répression. Le scénario décortique le combat acharné de l'épouse de Rubens, Eunice Paiva, elle aussi arrêtée mais relâchée au bout de cinq jours. Eunice remue ciel et terre pour retrouver la trace de son époux, tout en assurant son rôle de mère auprès de ses enfants (photo) dans une jolie villa du quartier d'Ipanema, surveillée par les militaires. Désespérée mais battante, incarnant le courage individuel face à la machine dictatoriale, Eunice est contrainte de changer de vie, de ville et de reprendre des études d'avocat pour rendre publique l'arrestation de son mari et mettre en lumière le sort des familles des *desaparecidos*, un sujet peu traité par le cinéma brésilien. L'actrice Fernanda Torres livre une performance remarquable dans le rôle d'Eunice, une prestation qui pourrait lui valoir un Oscar. C'est sur elle que repose la réussite du film, une œuvre de mémoire inspirée du livre de Marcelo Paiva, fils du couple. Avec *Je suis toujours là*, prix du meilleur scénario à la Mostra, Walter Salles parvient à une proximité touchante entre les personnages et les spectateurs et rappelle combien l'engagement individuel reste essentiel pour la défense des droits humains. ✚ Y. H.

Je suis toujours là, film de Walter Salles, avec Fernanda Torres, Fernanda Montenegro, Selton Mello (137 min). Sortie le 15 janvier.

RADIO CLASSIQUE

FRANCK FERRAND INVITE PHILIPPE JAROUSSKY

Radio Classique vous donne rendez-vous salle Gaveau, le 20 février, en compagnie de Franck Ferrand et du contre-ténor Philippe Jaroussky pour rendre un hommage à l'univers fascinant des castrats.

« LA VOIX DES ANGES »

Partons pour Naples, la ville de tous les excès, de tous les plaisirs, de tous les contrastes… Napoli que nous saisissons à la plus grande époque, au XVIIIe siècle, lorsque s'édifient ses palais et ses églises baroques, parmi les plus fantasques jamais construits, et que son fabuleux théâtre, le San Carlo, accueille les rock stars de l'époque : ces castrats napolitains qui mettaient les foules en transe. Des enfants parfois pauvres y acquièrent une gloire incomparable, et les noms de l'insupportable Cafarelli ou du charmant Farinelli font tourner bien des têtes.
Nous essaierons de nous faire une idée de leurs prouesses, grâce au contre-ténor favori du public français, Philippe Jaroussky, dont les succès remettent à l'honneur le grand répertoire baroque.

Jeudi 20 février 2025, à 20h30, salle Gaveau à Paris.

Jeu vidéo

Le monde à portée de clics

Mener une civilisation de l'âge du fer à l'ère spatiale, le concept est connu des fans de *Civilization*. C'est aussi l'objectif d'*Ara : History Untold*. Rien d'étonnant… Ses créateurs sont des anciens de *Civilization* ! Mais Matt Turnbull, producteur, a souhaité se démarquer de l'illustre référence en proposant d'importants changements dans la manière de jouer et dans l'approche historique. *Ara : History Untold* découpe ses parties en trois actes, divisés en douze périodes, pour une approche plus authentique du jeu en tenant compte « des progrès techniques qui ont réduit les temps de trajet à travers le monde ». Conseillère historique, Grace Rojas insiste sur les « leaders » et les « parangons ». Les premiers dessinent le départ d'un peuple quand les seconds conseillent le joueur. Dans les deux cas, il s'agit de mettre en avant des personnalités, Jeanne d'Arc, Hailé Sélassié ou Hemingway. Enfin, Grace Rojas précise que pour « donner aux joueurs envie de mieux comprendre le contexte » une encyclopédie – baptisée Encarta comme celle, sur CD, des années 1990 – est intégrée au jeu. H GUILLAUME TUTUNDJIAN

Ara : History Untold, de Xbox Game Studios, disponible sur Xbox.

Télévision

Sinatra, la mauvaise conscience des Kennedy…

2024 RALF LIEBHOLD/SHUTTERSTOCK/SP

1962 : Sinatra, furibond, défonce à coups de masse l'héliport qu'il a fait construire dans la villa où il se réjouissait de recevoir son ami JFK. Il n'a rien vu venir, mais Robert Kennedy – alors procureur général des États-Unis en lutte contre le crime organisé – a conseillé à son frère aîné de prendre ses distances avec le crooner, devenu encombrant… Fasciné par le pouvoir, le fils d'immigrants italiens a rencontré le futur président dans les années 1950. Partageant son goût immodéré pour les parties fines, il lui permet d'accéder à toutes celles qu'il désire. Mais lorsque Joe Kennedy, prêt à tout pour faire élire son fils à la Maison-Blanche – y compris à s'appuyer sur la mafia – entre en action, ce sont d'autres types de « services » que Franck est amené à rendre. Ce proche du parrain Sam Giancana sert d'intermédiaire entre la pègre et le clan, contribuant à favoriser l'élection du démocrate… Après la défection de JFK, le crooner gardera sa disgrâce en travers de la gorge et il ne sera pas le seul… Si ce documentaire n'a pas pour objet de déterminer qui a assassiné JFK, il débouche sur un constat : la mafia avait un mobile pour le faire. H STÉPHANIE GATIGNOL

Kennedy et Sinatra : la mafia en héritage de David Harvey. (75 min). Le 26 janvier à 20 h 50 sur Histoire TV.

Pour changer de regard sur les migrations

Le musée de l'Homme déconstruit les idées reçues sur le phénomène complexe des mouvements de population contemporains, grâce aux faits et à leur analyse scientifique.

D'un côté, les mots – «submersion», «flot», «marée humaine» –, une sémantique aquatique couplée à un effet de masse pour qualifier le danger présumé que constitue l'arrivée de l'étranger. De l'autre, les chiffres: le nombre de migrants dans le monde a quadruplé en soixante-dix ans, mais leur part dans la population reste faible. Seuls 4 % des habitants vivent en dehors de leur pays d'origine. Dès sa réouverture en 2015, avec l'exposition «Nous et les autres, des préjugés au racisme», le musée de l'Homme s'engageait dans les débats contemporains. Face à la montée des nationalismes et des peurs identitaires, il récidive avec un sujet omniprésent dans le débat public, qu'il extirpe du brouhaha de l'actualité pour le ramener à des données fiables et mieux contrer les fantasmes et tentatives d'instrumentalisation. Dans un décor de caisses de transport, le premier volet de l'expo-triptyque s'attache au vocabulaire utilisé pour désigner ceux qui migrent: «réfugié», «sans-papiers», «apatride»... À quel statut ces termes correspondent-ils? Quels droits garantissent-ils et quelles connotations colportent-ils? «Migrant» et «expat'» ne véhiculent pas la même image...; nous voilà incités à réfléchir à la façon dont les mots conditionnent notre regard. Quant au discours suggérant que les arrivants d'hier étaient «moins problématiques», il se lézarde face à une réalité: depuis le XIXe siècle, ceux qui viennent d'ailleurs ont essuyé des phases de rejet au nom des mêmes crispations. Italiens, Polonais ont aussi pâti d'une peur de la concurrence économique, d'un changement culturel, d'une trop grande altérité.

Renverser les a priori

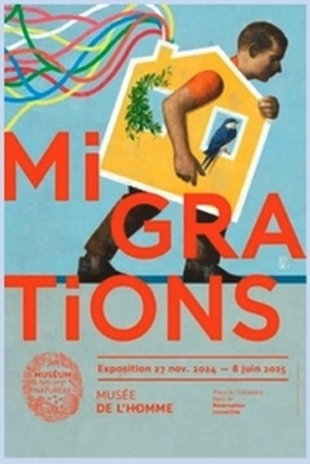
Afin d'incarner la notion de migration, le parcours s'appuie sur des témoignages vidéo et des objets au fort pouvoir narratif: les certificats délivrés par l'Ofpra à Manouchian, Noureïev ou Christo soulignent qu'ils furent des réfugiés avant de tutoyer la gloire.

ARCHIVE OFPRA /MNHN-JC DOMENECH/SP

Ces réfugiés qui ont fait la France Paul Ruiz (Chili), Mélinée Manouchian (Arménie), Paco Rabanne et Maria Casarès (Espagne), Christo (Bulgarie) et Noureïev (Russie). Ofprah.

La deuxième section s'attelle à l'état des lieux de la mobilité humaine, et confronte les faits établis par les démographes ou sociologues à nos a priori. Les migrations s'effectueraient uniquement du sud vers le nord? L'analyse des trajectoires montre que l'Inde, les Émirats, l'Afrique du Sud sont devenus attractifs. Elles seraient surtout le fait d'hommes, pauvres, et non diplômés? Les personnes qui migrent bénéficient aussi de moyens économiques, d'un niveau d'études plutôt élevé et de plus en plus de femmes jeunes, célibataires ou chargées de famille en font partie, bien qu'invisibilisées. Le visiteur prend alors conscience de la représentation complexe des flux migratoires en cartographie et de la manière dont certains choix graphiques (couleur, épaisseur des flèches...) peuvent biaiser la perception des données.

STEVEN FRUITSMAAK/SP



CHAPPATTE/SP

Tsunami humain De tout temps, des fortifications (ci-dessus, le mur d'Hadrien bâti au IIe s. par les Romains contre les Pictes) ont été érigées pour se prémunir des invasions, réelles ou fantasmées. En 2015, le dessinateur suisse Chappatte caricature en vagues l'arrivée de migrants pour moquer la phobie des sociétés contemporaines à leur égard.

Pertinent aussi ce dispositif installé dans un guichet qui le place, tantôt dans la peau d'un candidat à l'immigration, tantôt dans celle du pays qui doit définir ses critères de sélection.

Brassages ancestraux

Au terme de l'exposé, un constat: de 2000 à 2020, le nombre de migrants internationaux a augmenté de 62 %. Cette progression est une tendance lourde, mais son caractère inédit tient moins à son ampleur qu'à la diversité sociale, géographique, d'âge et de genre des personnes concernées. En dix ans, le nombre de celles qui fuient leur pays pour des causes économiques ou de conflits a presque triplé. Faiblesse ou apport? Pour échapper définitivement aux vues à court terme, le dernier volet nous rappelle que l'homme migre depuis qu'il existe; il s'agit d'une réalité durable et régulière de son histoire. Il y a 200 000 ans, des groupes d'*Homo sapiens* quittaient l'Afrique et se dispersaient sur la planète, rencontrant d'autres espèces humaines, aujourd'hui disparues. Chacun peut (re) découvrir les méthodes utilisées pour exploiter squelettes, outils, ADN, bactéries et interpréter les indices des lointains brassages et déplacements. Les migrations, plus souvent présentées comme des facteurs de dilution que comme des mouvements positifs, apparaissent sous un autre jour: on voit qu'elles augmentent notre diversité biologique et culturelle, contribuant à notre pérennité. Ainsi, certaines combinaisons de mutations ont-elles fourni une plus grande résistance aux pathogènes, un meilleur métabolisme aux individus qui les portent. Sans compter la diffusion d'innovations techniques, savoir-faire, animaux ou végétaux essentiels dans notre vie moderne. Aucun des piliers de notre petit-déj'occidental, thé-café-cacao, ne pousse, à l'origine, en Europe. Et ce piment, dont s'enorgueillit Espelette? Il vient d'Amérique du Sud…

Sans angélisme ni leçon de morale, l'exposé s'illustre par la qualité de ses œuvres contemporaines. Toutes les clés de compréhension sont là. À chacun de savoir comment s'en emparer. Et écrire la fin ouverte à laquelle l'invite le musée: qu'est-ce, pour vous, que l'hospitalité?

STÉPHANIE GATIGNOL

Migrations, une odyssée humaine, musée de l'Homme (Paris 16e). Jusqu'au 8 juin. www.museedelhomme.fr

Nadia Léger, un art en perpétuelle réinvention

L'exposition nous immerge d'abord dans le «panthéon intime» de Nadia Léger (1904-1982): ses portraits colorés de Chagall et Marx, Brejnev, Prokofiev ou Thorez. Réalisés entre 1944 et 1971 pour être agrandis, certains ont orné les congrès du PCF ou ont été offerts à l'URSS pour ses lieux publics. En effet, l'inébranlable communiste (tendance stalinienne) s'est vouée avec zèle à l'art et à… la politique.

Née dans l'actuelle Biélorussie, Nadia Khodossievitch intègre, à l'âge de 15 ans, les Beaux-Arts de Smolensk. Son premier tableau, un petit format cubiste, témoigne déjà d'une certaine maîtrise. La plasticienne se baigne dans toutes sortes de courants: suprématisme, constructivisme, nouveau réalisme français… une absence d'unité qui explique, en partie, pourquoi son œuvre s'est effacée des mémoires.

Incubateur de génies

Lorsqu'elle arrive à Paris en 1925, l'immigrée biélorusse a déjà découvert son futur éclaireur: il s'appelle Fernand Léger. Il a ouvert un atelier-école qui restera jusqu'en 1955 l'une des académies modernes les plus importantes de la capitale. En 1928, Nadia devient l'élève de la «brute magnifique», son amante, puis en 1932, son assistante. Une section de l'exposition témoigne, photos à l'appui, de son implication dans cet incubateur par lequel ont transité des pointures comme Nicolas de Staël, Hans Hartung, Louise Bourgeois et même un certain… Serge Gainsbourg.

PHOTO IMAV ÉDITIONS/SABAM/ADAGP/SP

NATIONAL PORTRAIT GALLERY LONDON/SP

Figures de caractère *Les Constructeurs* (1953) de Nadia Léger frappent par leur réalisme. L'artiste-peintre pose au milieu de ses autoportraits, en 1961, dans son atelier de Montrouge.

Pinceau contorsionniste

Au fil des salles, la mise en regard des travaux respectifs des deux partenaires témoigne de la volonté de Nadia de tracer sa propre voie et montre son militantisme. Adhérente du PCF dès 1932, l'artiste renforce ses convictions avec l'Occupation. Entrée dans la Résistance dès 1941, agente de liaison pour les FTP-MOI, elle signe alors ses toiles les plus émouvantes, comme cet autoportrait qu'elle destine à sa fille adolescente, consciente que sa vie peut être menacée. Au lendemain de la guerre, son soutien résolu au Parti éclate dans une série magnifiant les travailleurs. Des œuvres de pure propagande qui pourraient avoir nui à une postérité dont elle n'a guère semblé se soucier. Nadia captive autant par sa détermination à suivre sa ligne que par son pinceau contorsionniste. Réalisme pour ses ouvriers, suprématisme pour ses compositions sur la conquête spatiale. Attardez-vous encore devant la maquette d'un portrait-mosaïque de Lénine. Exposé sur les Champs-Élysées, en vitrine de la compagnie soviétique Aeroflot, il avait pour vocation d'y défier la société de consommation. Toute une époque! **M S. G.**

Nadia Léger. Une femme d'avant-garde, musée Maillol. (Paris, 7e), jusqu'au 23 mars.

Paris 1900, une belle époque pour la perle

En 1900, trois cents négociants en perles fines officiaient entre les numéros 1 et 100 de la rue Lafayette à Paris. Surprenant, le chiffre rappelle une réalité disparue de notre mémoire collective : la Ville Lumière fut, durant la première partie du XXe siècle, la capitale mondiale de cette petite merveille de la nature. Comment l'est-elle devenue ? L'École des arts joailliers, qui organise des expositions gratuites dédiées au bijou dans l'écrin de l'hôtel particulier de Mercy-Argenteau, fait plus qu'exposer une centaine de pièces déposées par de prestigieux prêteurs, dont le musée des Arts décoratifs de Paris, le Petit Palais, les maisons Cartier, Van Cleef & Arpels, Fred ou l'éblouissante collection privée Albion Art : elle nous immerge dans l'histoire du négoce entre la France et le golfe Persique, devenu son principal fournisseur. De la fin des années 1860 à celle des années 1930, une majorité de perles pêchées sur place sont acheminées vers la capitale, vendues et montées par les joailliers de la place Vendôme. Un commerce florissant qui, dans les années 1920, suscite une frénétique « perlomania », les artistes eux-mêmes conviant le biominéral dans toutes leurs créations, de la peinture à l'opéra. Ainsi la beauté marine est-elle devenue un emblème des Années folles, avant que l'activité ne pâtisse de l'introduction de la perle de culture… Passionnante aventure commerciale et humaine, dans laquelle on plonge avec l'ardeur d'un chercheur de trésors. S. G.

Paris, capitale de la perle, École des arts joailliers (Paris, 9e), jusqu'au 1er juin. www.lecolevancleefarpels.com

NEW YORK, METROPOLITAN MUSEUM OF ART/SP

Sautoir Vers 1900, les nacres font vibrer le cœur des Parisiennes. Photo de Frank Eugène (1865-1936).

HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque **samedi à 20h00**, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC HISTORIA

HISTOIRE TV

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177

Gravures de mode et jolis carcans

Un « suivez-moi jeune homme » désignait, jadis, un ruban entourant un chapeau ou une robe au niveau des reins. L'expression s'invite dans le titre d'une exposition qui, croisant histoire du vêtement et de la presse, s'attache à lire l'évolution de la toilette féminine dans les illustrations. Et raconte, par ricochet, celui du rôle assigné au « sexe faible ». Si la gravure de mode apparaît sous la Renaissance, c'est sous Louis XVI que sortent les premiers périodiques : voués aux aristocrates, ils témoignent de la diversité de la création française. La période révolutionnaire, elle, favorise peu les nouvelles publications. Côté tenues, elle privilégie l'épure de l'Antique et désentrave les corps… mais d'autres emprisonnements viendront, comme le décrit un parcours qui couvre un siècle et demi : gangue de lourds jupons des années 1830, crinoline-cage chère au Second Empire, corset, critiqué dès le XIXe siècle mais pièce maîtresse jusqu'au siècle suivant, pour que les tailles de guêpes restent passives… S. G.

Suivez-moi jeune homme. Images de mode et presse féminine (1778-1939), musée de l'Image. (Épinal), jusqu'au 18 mai. www.museedelimage.fr

“Cette Allemagne-là mérite aussi d’être racontée”

Avec son livre *Au-delà du Mur*, Katja Hoyer offre une nouvelle vision de la RDA (1949-1990), un pays éphémère mais qui s’insère pourtant dans la longue histoire.

DR

HISTORIA – Qu’est-ce qui vous a poussée à écrire une histoire de la RDA?
Katja Hoyer – Mon ambition initiale était de remettre l’histoire de la RDA à sa juste place dans l’histoire allemande, c’est-à-dire de ne pas la traiter comme une note de bas de page dans l’histoire de la République fédérale, mais comme un chapitre à part entière. Avec ma maison d’édition, nous avons constaté qu’il n’existait pas de livres de ce type, que ce soit en anglais ou en allemand. Il me semblait également que nous avions à présent le recul nécessaire pour nous lancer dans une telle entreprise. Je crois que c’est vraiment une question de génération. Je constate que les initiatives de ce genre se multiplient au sein de ma génération, c’est dans l’air du temps. Un élément déclencheur de ce projet a été l’un des derniers discours d’Angela Merkel, le 3 octobre 2021, jour de l’unité allemande, et le fait que, pour la première fois en seize ans de mandat, elle a enfin osé évoquer son passé en RDA, ce qu’elle s’était toujours interdit jusque-là. J’ai voulu donner à entendre des voix de la RDA et raconter des histoires individuelles pour mieux saisir ce qu’était la vie au-delà du Mur.

Votre livre ne commence pas en 1945 mais dans les années 1930. En quoi la RDA est-elle tout autant le produit de la Seconde Guerre mondiale que de la première moitié du XXe siècle allemand?

Sans la Seconde Guerre mondiale et l’histoire du communisme et du socialisme comme idéologie en Allemagne, la RDA n’existerait pas. J’ai donc voulu consacrer un certain nombre de pages à ces personnes qui avaient passé les années de la république de Weimar, de la dictature nazie et de la guerre en exil en Union soviétique, et qui furent envoyées en 1945 dans la zone d’occupation soviétique pour construire la RDA. Ce qui permet de comprendre non seulement la paranoïa de l’appareil d’État – ces personnes sont des survivantes des purges staliniennes – mais aussi l’athéisme prononcé du régime est-allemand par rapport aux autres pays du bloc socialiste, par exemple.

Votre livre a été écrit en langue anglaise pour un public anglais et a connu un vif succès critique et public. Comment expliquez-vous cet accueil enthousiaste?

De manière générale, le public non-allemand a beaucoup moins de préjugés sur la RDA que les Allemands eux-mêmes. Il n’a pas grandi avec les documentaires historiques de la télévision allemande et cette vision toujours un peu pédagogique, qui vise à tirer les leçons de l’Histoire. Mon livre permet, par exemple, de comprendre pourquoi de nombreux Allemands de l’Est ne se sont pas soulevés contre le régime. Raconter l’histoire de la RDA sous toutes ses facettes comme je le fais n’est pas si évident pour les Allemands, qui sont toujours très prudents dans la représentation du passé.

Vous montrez, en effet, que malgré les privations de liberté dont elle était victime, une très grande partie de la population s’est finalement accommo-

dée de cette situation en échange, entre autres, de la promesse d'ascension sociale ou d'un accès plus large à l'éducation. Certains historiens allemands sont pourtant allés jusqu'à vous accuser de révisionnisme. Pourquoi tant de virulence?

Peut-être parce que je prends la RDA au sérieux en tant que régime et système. Il y a deux manières de traiter la RDA en Allemagne. La première, c'est d'en parler comme d'une dictature sinistre dominée par la Stasi, l'autre, c'est de la ridiculiser, sur le mode «il n'y avait pas de bananes» [allusion à la ruée des Allemands de l'Est sur les stocks de bananes à l'Ouest, au lendemain de la chute du Mur, ce fruit n'existant pas en RDA]. Pour ma part, j'ai essayé de prendre une troisième voie et je crois que c'est un peu déconcertant pour les Allemands. Néanmoins, le livre a été un succès en Allemagne et a reçu des évaluations très positives de la part des lecteurs. Les polémiques qui ont visé à le décrédibiliser ont, justement, poussé les gens à s'y intéresser. Une certaine lecture de l'Histoire, parfois moralisatrice, domine dans les pages culture de la presse ou au sein de la profession historique, mais le grand public, lui, est prêt à accepter une vision plus différenciée.

> « Je prends ce pays au sérieux, en évitant les clichés sinistres ou, au contraire, qui ridiculisent un régime dont beaucoup s'accommodaient »

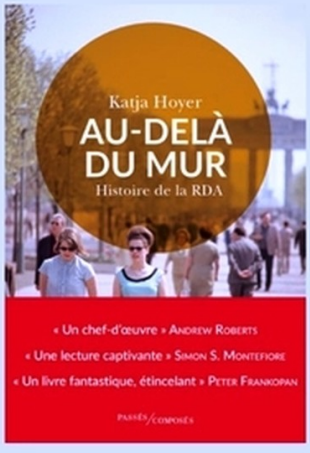
Les derniers résultats électoraux ont fait ressurgir la frontière interallemande. On vote davantage pour les populistes de droite et de gauche à l'Est. Comment l'expliquez-vous?

Les sondages montrent que la population d'Allemagne de l'Est reste favorable à la démocratie. Ce n'est pas la réunification qui est remise en question, mais ses conséquences. Le chômage de masse des années 1990, les privatisations brutales, la sensation de payer, en quelque sorte, la faillite du socialisme ont crispé l'opinion. Deux-tiers des Allemands de l'Est ont l'impression d'être des Allemands de seconde zone. Un quart de la population est partie ailleurs, j'en suis l'illustration. Ces expériences de la perte, que ce soit de la stabilité professionnelle ou des repères familiers, ont profondément ébranlé la société. Mais il ne faut pas oublier que les différences dans le comportement électoral à l'Est et à l'Ouest ont surtout un caractère social, comme en France. La majeure partie de l'électorat populiste repose sur les ouvriers, les déclassés – et c'est à l'Est que l'on en trouve le plus. Cela étant dit, d'après les derniers sondages, le parti d'extrême droite Alternative für Deutschland (AfD) est désormais le second parti allemand en termes d'intentions de vote, derrière la droite traditionnelle. En ce sens, les succès électoraux précoces des partis populistes en Allemagne de l'Est ont fait office de «canari dans la mine». H

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE MITY

Un État loin d'être une anomalie…

Dans l'imaginaire collectif occidental, la RDA, c'est ce petit pays communiste tout gris qui a produit des Trabant, des nageuses sous stéroïdes, une police politique omniprésente… et Angela Merkel. L'ex-chancelière incarne d'ailleurs, comme personne, les succès et les ambiguïtés de la réunification. Sa jeunesse en Allemagne de l'Est est toujours apparue un peu suspecte, une sorte de « cadavre dans le placard » national. Cette expérience est aussi celle des millions de ressortissants d'un pays disparu, qui fut pendant quarante et un ans leur cadre de vie et que l'on ne peut balayer d'un revers de main comme s'il était une anomalie de l'histoire allemande. Pour Katja Hoyer, elle-même née en RDA en 1985, « cette Allemagne-là aussi mérite d'être racontée ». L'historienne n'ambitionne pas de réhabiliter la RDA, ni d'en minimiser les crimes, mais donne à voir le quotidien de sa population sur quatre décennies, de sa création à sa dissolution dans la République fédérale, en alternant contextualisation historique et illustration tangible à grands renforts de destins individuels. Une entreprise salutaire, accessible au grand public, pour mieux comprendre les déchirements passés – et présents – de l'Allemagne. H I. M.



Au-delà du Mur. Histoire de la RDA, de Katja Hoyer (Passés/composés, 430 p., 25 €).

Chaque 27 janvier, se souvenir, toujours, de la Shoah

Travailler la mémoire en cette date anniversaire – la libération du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz – demeure une nécessité.

Depuis 1945, Auschwitz occupe une place particulière dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, au point que, le 27 janvier, jour de la libération du camp, est devenu la Journée internationale de mémoire de la Shoah et de prévention des crimes contre l'humanité. Mais que s'est-il passé ensuite à Auschwitz, dans la période qui a suivi cette libération? Alexandre Bande s'est intéressé à cette question. Qu'ont trouvé – et compris – les Soviétiques? Quelles ont été les souffrances encore endurées par les déportés libérés? Quel a été le comportement des Polonais? L'historien apporte ses réponses dans ce petit essai percutant, et souvent dérangeant.

Quatre-vingts ans après la libération, les derniers survivants du camp disparaissent peu à peu. De nombreux témoignages émergent à l'occasion de cet anniversaire. Ainsi celui d'Alter Fajnzylberg. Il a fait partie du «convoi n°1» du 27 mars 1942: le premier convoi de Juifs parti de France. Fajnzylberg a travaillé dans le crématorium du camp et nous décrit son «travail horrible et inhumain» dans des passages difficilement soutenables à lire. Il explique aussi comment les déportés étaient brisés moralement avant d'être gazés. Survivant, il a vécu en France jusqu'à son décès en 1987, consignant ses souvenirs dans des cahiers d'écolier, publiés une première fois en 2016, repris cette année dans une nouvelle édition, avec un superbe texte de son fils et une présentation de l'historien Alban Perrin.

Chaque année, plus d'un million de personnes se rendent à Auschwitz. Dans leur nouveau livre, Haïm Korsia et Adeline Baldacchino nous font vivre ce lieu et ces visites. D'entrée, le ton est donné par cette phrase de Guillaume Apollinaire: «Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant.» Histoire et temps présent se mélangent ici. Hier, à partir de photos du camp, aujourd'hui, avec des textes et des photos récentes: l'entrée de la chambre à gaz, une pile de boîtes de Zyklon B, un amoncellement de chaussures comme autant de pas empêchés… Et, surtout, des photos de visiteurs, jeunes et moins jeunes. Nous nous recueillons avec eux et plongeons, nous aussi, dans l'inexplicable.

L'impossible oubli

Tous ces livres sont puissants, troublants, l'émotion est impossible à maîtriser. Dans cette période d'anniversaire, un autre ouvrage doit être mis en avant, à la fois par son contenu et par son auteur, Pierre Fertil, déporté à Neuengamme à 21 ans, libéré en 1945. Devenu médecin et père de famille, il a, pendant des décennies, chaque nuit en secret, dessiné la vie dans le camp: la faim, la maladie, les pendaisons, les fours crématoires… Puis il détruisait ses œuvres avant de recommencer la nuit suivante. Un jour, convaincu par un ami, il a enfin conservé ses dessins: 151 sont présentés dans ce livre poignant et terrifiant: le témoignage d'un homme qui n'était jamais sorti de son camp. Avec lui, nous pénétrons vraiment dans l'universel de la déportation. Ⓜ DENIS LEFEBVRE

Auschwitz 1945, d'Alexandre Bande (Passés/composés, 140 p., 16 €).
Ce que j'ai vu à Auschwitz, d'Alter Fajnzylberg (Seuil, 384 p., 33 €).
Fragments de mémoire. Voyages à Auschwitz-Birkenau, de Haïm Korsia et Adeline Baldacchino (Flammarion, 144 p., 26 €).
Un long cri silencieux, de Pierre Fertil (Le Cherche Midi, 144 p., 26,50 €).

Flic et voyou

Entre apologie et réquisitoire, Jean-Pierre Jessenne a choisi une voie médiane pour cette excellente étude. L'auteur insuffle, avec subtilité, de la complexité dans le parcours d'un individu au sein d'une histoire collective qui aurait pu l'emporter. Cela explique pourquoi Vidocq, traumatisé par sa condamnation au bagne en 1796, s'est montré habile sous tous les régimes, partisan de l'ordre mais à l'écoute de la misère, flic et rebelle. Ce personnage complexe est ici brillamment révélé. LAURENT LEMIRE

Vidocq, de Jean-Pierre Jessenne (Fayard, 380 p., 22 €).

Le Bon Samaritain et la bonne morale

Le Bon Samaritain est ce personnage, dans l'Évangile de Luc, qui secourt un malheureux voyageur dépouillé par des brigands sur la route entre Jérusalem et Jéricho. Tandis que d'autres ont passé leur chemin, lui s'est arrêté. L'anecdote fonde, dans la morale chrétienne, ce que doit être le rapport à l'autre. Mais derrière cette simplicité apparente se cache une myriade d'interprétations... THIERRY SARMANT

La Longue Vie du bon Samaritain, de Françoise Hildesheimer et Brigitte Lozza (Honoré Champion, 230 p., 29 €).

Être bourgeoise au Moyen Âge

En 1393, un vieux mari rédige pour sa jeune épouse une véritable encyclopédie domestique. Il lui donne les conseils les plus concrets pour chasser les mouches, une série de recettes de cuisine et toutes les subtilités du savoir-vivre. C'est par l'intermédiaire de ce texte à nul autre pareil que la grande médiéviste Karin Ueltschi nous fait brillamment entrer dans l'intimité et l'univers mental de bourgeois médiévaux. LAURENT VISSIÈRE

Vivre en bourgeoise au Moyen Âge. Les leçons du Mesnagier de Paris, de Karin Ueltschi (Les Belles Lettres, 276 p., 25,90 €).

La Renaissance autrement

Les historiens se sont longtemps extasiés sur les personnalités qui, aux XVe et XVIe s., ont renouvelé les arts et la littérature. Mais ils ne se sont guère arrêtés sur le monde des objets, qu'explore Élisabeth Crouzet-Pavan. Se dévoile ainsi l'intérieur des grands de ce monde et l'on inventorie les mille choses qui s'y trouvent : soieries, verres, échiquiers... Or ces objets, qui viennent parfois de fort loin, possèdent tous une histoire fascinante. L. V.

Une autre histoire de la Renaissance, d'Élisabeth Crouzet-Pavan (Albin Michel, 373 p., 24,90 €).

Sage... comme un Sioux !

Mystique et grand sage de la tribu des Sioux Oglalas, Black Elk (1863-1950) occupe une place à part dans le panthéon des héros amérindiens. Dans sa jeunesse, il incarne d'abord l'idéal de l'Indien des Plaines, épris de liberté, attaché à ses traditions et défendant farouchement son mode de vie. À l'âge de 13 ans, il obtient son premier scalp en combattant aux côtés de son cousin Crazy Horse à la bataille de Little Big Horn (1876). Il est ensuite le témoin horrifié des représailles exercées par les Tuniques bleues pour venger le 7e de cavalerie et contraindre les Indiens à vivre dans les réserves. En 1887, las de végéter, il rejoint la troupe du Wild West Show emmenée par Buffalo Bill et se produit en Europe au milieu de l'enthousiasme populaire. À Londres, il a maille à partir avec les autorités, qui le soupçonnent d'être responsable des crimes de Jack L'Éventreur ! À Paris, il noue une romance avec Charlotte, une riche héritière... Mais Black Elk est rattrapé par la vision prophétique qu'il a eu, étant enfant, et qui l'oblige à rentrer auprès des siens pour tenter de défendre leurs intérêts. Entraîné dans le mouvement messianique de la Danse des Esprits, il est blessé en marge du massacre de Wounded Knee (1890) et choisit la voie du chamanisme pour se reconstruire. Une biographie captivante et bienvenue ! À travers le destin d'un homme en quête de justice et de vérité, une enquête sur la puissance des traditions tribales et les secrets de la spiritualité amérindienne. **FARID AMEUR**

Debout sur la terre sacrée. Black Elk, vie et destin d'un visionnaire sioux, de Joe Jackson (Albin Michel, 672 p., 29 €).

Les Guides Bleus font peau neuve

Ces emblématiques compagnons de voyage (créés en 1841) ont été repensés avec une couverture bleu nuit imprimée de lettres dorées, directement inspirée de celle d'antan ! Avec ces nouveaux opus, aussi bien guides qu'objets, consacrés à Rome l'Éternelle, à l'Égypte ou au Rajasthan, difficile de ne pas se sentir une âme d'Agatha Christie. Les Guides Bleus font la part belle à l'art, à l'histoire et au patrimoine, au travers de textes travaillés, de parcours détaillés et de focus documentés. À Rome, muni de votre précieuse reliure, levez les yeux vers la coupole du Panthéon, imprégnez-vous de la grandeur du Forum antique et perdez-vous dans les ruelles du Trastevere. ✠ MATHILDE SAMBRE

Les Guides Bleus : Rome, (Hachette, 480 p., 35 €).

Histoires d'*American idols*

Corps d'élite, les Marines incarnent le mythe américain par excellence. Mais, au-delà de leurs coups d'éclat, tant magnifiés par le 7e art, leur histoire et leur organisation restent mal connues du grand public. D'abord moquée pour ses performances médiocres, cette unité militaire, qui n'a jamais cessé de cultiver sa singularité, a été longtemps menacée de dissolution avant de devenir l'icône de l'Amérique triomphante puis de l'impérialisme yankee. Grâce à un croisement de sources, la qualité de son analyse et son talent narratif, l'auteur nous offre une remarquable étude globale de ces soldats d'exception, pétris de traditions mais tournés vers l'avenir, toujours aussi indispensables pour accomplir les missions les plus périlleuses. F. A.

Les Marines, de Nicolas Aubin (Perrin, 544 p., 26 €).

Bonheurs secrets

Du feu à la fille, du cri au pleur, la joie est une émotion foisonnante, difficile à circonscrire. Il fallait tout le talent d'Alain Corbin pour rédiger cette histoire, en se cantonnant à la joie intime exprimée à travers les âges de la vie, du XVIe au XXe siècle. Si la dimension religieuse est importante, le ressenti profane n'est pas oublié, à travers la découverte de la nature, le savoir ou le sentiment amoureux. Contre le pessimisme envahissant, l'historien explore ce thème chamboulé, à partir des romantiques, par l'irruption du « moi météorologique » avec ses orages, pas toujours désirés. L. L.

Histoire de la joie, d'Alain Corbin (Fayard, 190 p., 16,90 €).

Affreux et méchants

Le 93, rue Lauriston, à Paris, a hébergé, entre 1940 et 1944, la pire bande de truands et policiers révoqués passés au service de la Gestapo, sous les ordres de Lafont et Bonny. Disposant de ressources considérables, ces hommes sans scrupules ont volé, trafiqué, torturé, tué. Dès août 1944, plusieurs d'entre eux sont arrêtés, jugés puis fusillés. David Alliot, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, nous en raconte l'histoire. Il a recueilli de nombreux témoignages et a eu accès à des archives inédites. Une plongée dans l'ignoble qui se dévore. D. L.

La Carlingue. La Gestapo française du 93, rue Lauriston, de David Alliot (Tallandier, 560 p., 23,90 €).

Une science trop gênante ?

Comment expliquer que le Louvre n'expose presque aucun objet archéologique issu du sous-sol français ? Avec autant d'érudition que d'humour et de passion, Jean-Paul Demoule et Alain Schnapp retracent l'histoire souvent malheureuse de l'archéologie en France. Ils évoquent les premières fouilles (du Moyen Âge à la Révolution), mais montrent, surtout, la très lente émergence de l'archéologie nationale depuis le XIXe siècle. Un ouvrage passionnant ! L. V.

Qui a peur de l'archéologie ? La France face à son passé, de Jean-Paul Demoule et Alain Schnapp (Les Belles Lettres, 352 p., 21,90 €).

Que faire des enfants prodiges ?

Comme tout ce qui sort de l'ordinaire, les petits Mozart fascinent et inquiètent. Un talent précoce est-il un don ou une malédiction ? Est-il l'effet de l'hérédité ou du milieu ? Yves-Marie Bercé livre les réponses qui furent données à ces questions depuis la Renaissance, en évoquant le cas de quelques dizaines d'intellectuels et d'artistes des deux sexes. Le génie, conclut-il malicieusement, peut être parfois érigé en modèle, mais il est souvent, au contraire, considéré comme une offense à l'égalité ! T. S.

Les Destins des enfants prodiges, XVIIe-XVIIIe s., de Yves-Marie Bercé (Cerf, 238 p., 25 €).

mezzo

www.mezzo.tv

PHOTO DR

MAURICE RAVEL - 150ÈME ANNIVERSAIRE

Programmation spéciale en mars sur Mezzo

Boléro, Daphnis et Chloé, La Valse, L'Enfant et les Sortilèges, Ma Mère L'Oye, L'Heure espagnole, Intégrale de l'œuvre pour piano seul, Quatuor, Concerto en sol...

Bertrand Chamayou, Riccardo Chailly, Martha Argerich, Kirill Petrenko, Sabine Devieilhe
Barbara Hannigan, Thierry Malandain, Sergiu Celibidache, Quatuor Modigliani...

Abonnez-vous aux chaînes de télévision Mezzo avec CANAL+ orange bouygues SFR free prime video CHANNELS molotov.tv

Fatale, forcément fatale…

Au sommet de sa gloire, Ava Gardner entame une tournée promotionnelle pour son dernier film – *La Comtesse aux pieds nus* (1954) –, qui connaît un triomphe sans précédent. Mais son séjour au Brésil vire au cauchemar : harcelée par ses admirateurs, par les journalistes et même par les policiers, la star est également poursuivie par le milliardaire Howard Hugues, prêt à tout pour la séduire. L'album est un chef-d'œuvre d'humour, qu'enchante la fabuleuse artiste Ana Miralles. L. V.

Ava. Quarante-huit heures dans la vie d'Ava Gardner, d'Ana Miralles et Emilio Ruiz (Dargaud, 112 p., 22,50 €).

« Celui qui vient en paix »

Au IIIe millénaire av. J.-C., de terribles présages menacent la terre d'Égypte. Pour conjurer le sort, il faudrait une personnalité exceptionnelle connaissant aussi bien les étoiles du ciel que le cœur des hommes. C'est alors que surgit Imhotep, « Celui qui vient en paix » – tout un programme ! Prêtre, médecin et architecte, Imhotep fut plus tard déifié mais le personnage historique s'avère obscur. Faire de sa vie un roman, tel est le défi que relève France Richemond dans un album rempli de force et de poésie. Un régal ! L. V.

Civilisations. Égypte, de France Richemond et Giulia Pellegrini (Delcourt, 120 p., 29,95 €).

Les Vikings brisent les cases

Ce voyage au pays des Vikings, en dépassant les clichés, réserve bien des surprises pour les lecteurs qui s'y plongeront. Les textes sont précis et l'humour n'est jamais loin, c'est la marque de cette collection. Les auteurs ressuscitent les aventures vécues par ces Scandinaves sensibles aux prophéties et aux rêves prémonitoires, et l'ensemble ouvre de nombreux champs de réflexion sur les rites funéraires, la place des femmes, l'importance de la vengeance, etc. D. L.

L'Incroyable Histoire de la mythologie nordique, de Catherine Mory et Philippe Bercovici (Les Arènes, 304 p., 25 €).

Tucson, le coucou et le Mustang

Sonny Tucson a été créé comme le faire-valoir comique de Buck Danny. Fameux pour ses gaffes, le petit Texan n'a jamais arrêté de se réinventer un passé prestigieux. Mais qui était-il avant d'intégrer les Tigres volants ? Cet album original nous fait découvrir sa jeunesse dans un patelin où Sonny vit sous la coupe d'un oncle fermier. Mais tout change quand ce dernier acquiert un vieux coucou pour faire de l'épandage. Sonny comprend alors que son destin n'est pas de gratter une terre ingrate, mais de voler. Un pilote est né ! L. V.

Buck Danny origines (t. 3 : « Air race pilot »), de Buendia, De Luca et Zumbiehl (Dupuis, 48 p., 15,95 €).

Survivre… pour mieux mourir !

Dans une nuit de juin 1629, le *Jakarta*, orgueil de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, s'éventre sur des récifs au large de cette *Terra Australis* encore inexplorée. Les survivants peuvent récupérer du matériel dans l'épave, mais leur situation ne s'en avère pas moins dramatique car, sur ces îlots, il y a peu de nourriture et presque pas d'eau. C'est tout naturellement que l'officier le plus gradé prend la direction de la petite communauté, en attendant l'arrivée des secours. Mais il s'agit, hélas, de Jéronimus Cornélius, un être profondément pervers. Mettant sous sa coupe les pires membres de l'équipage, il établit un pouvoir aussi tyrannique que dérisoire. Comme il estime impossible de nourrir tant de bouches, il entreprend aussi d'assassiner, non sans imagination, une grande partie des survivants. Et c'est d'autant plus facile que la plupart d'entre eux, complètement subjugués par son aura maléfique, se laissent égorger comme des moutons. Avec le second tome de ce diptyque inspiré d'une histoire vraie, Xavier Dorison et Thimothée Montaigne réalisent une sorte de huis clos particulièrement angoissant. **H** L. V.

1629… ou l'Effrayante Histoire des naufragés du *Jakarta* (t. 2 : « L'Île rouge »), de Xavier Dorison et Thimothée Montaigne (Glénat, 144 p., 35 €).

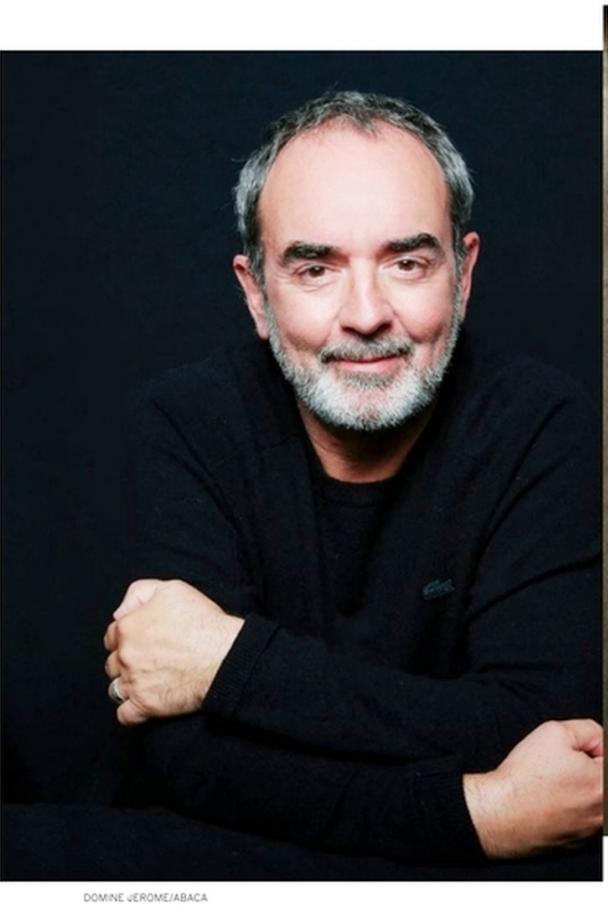
Plongez au cœur du chantier de la cathédrale Notre-Dame de Paris

Établissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris

100 % DES BÉNÉFICES SERONT REVERSÉS AU FINANCEMENT DES TRAVAUX

Coédité par l'Établissement public chargé de la conservation et de la restauration de la cathédrale Notre-Dame de Paris et Connaissance des Arts.

Découvrez le septième numéro de la **Fabrique de Notre-Dame** sur **boutique.connaissancedesarts.com**



DOMINE JEROME/ABACA

(C) ARCHIV SETZER-TSCHIEDEL / IMAGNO / ROGER-VIOLLET

Bruno Solo & Stefan Zweig

Ce mois-ci, l'inclassable artiste – acteur, réalisateur, producteur, scénariste… – et passionné d'histoire nous dévoile son admiration pour l'écrivain viennois qui n'a eu de cesse de s'interroger sur la civilisation européenne… PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS

HISTORIA – À quand remonte votre première rencontre avec Stefan Zweig?

Bruno Solo – Je l'ai découvert grâce à ma mère. Elle lisait *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* et je l'ai vue complètement bouleversée par cette nouvelle. Mon père n'était ni misogyne ni machiste. Ce n'était donc pas une lecture cathartique, mais ça n'enleva rien à l'émotion qui fut la sienne à la lecture de ce livre. Je devais avoir 14 ou 15 ans, ma mère m'a ensuite donné cet ouvrage, mais je suis passé complètement à côté. Je n'avais pas encore le cerveau suffisamment façonné pour comprendre l'intention de l'auteur… Je ne m'étais pas encore plongé non plus dans Dostoïevski et Simenon qui, avec Zweig, sont, à mes yeux, les trois plus grands sondeurs de l'âme humaine en littérature. Même si je n'ai pas tout de suite compris le sens de cette nouvelle, j'ai immédiatement été sensible au style de Zweig: ses phrases concises, élégantes, lyriques… Il y avait une fluidité qui rendait sa lecture facile. Je comprenais tout ce qu'il disait sans en mesurer encore la psyché. Mon père, qui était un grand amoureux d'histoire, m'a alors conseillé de persévérer et de lire l'une de ses biographies. Je me suis plongé dans celle de Fouché. Et là, j'ai été totalement emporté, fasciné, j'ai d'ailleurs assez vite enchaîné ses biographies de Galilée, Marie Stuart, Marie-Antoinette… En lisant celle de Fouché, j'ai eu le sentiment de rentrer dans l'âme noire d'un homme, de tout comprendre de lui, de pénétrer son esprit. J'ai ressenti l'immense sensibilité de Zweig, qui parvient à éprouver de la compassion pour celui qui fut un régicide, un manipulateur, proche de Napoléon avant de réinstaurer Louis XVIII sur le trône… Je sentais bien que je lisais une histoire romancée mais le récit était extrêmement documenté. Quand j'ai senti que j'avais la maturité nécessaire, j'ai aussi dévoré ses nouvelles comme *Le Joueur d'échecs* ou *Le Monde d'hier*… Ce dernier livre m'a chaviré. Zweig y livre son regard sur l'état du monde, lucide sur sa perdition mais désireux de le comprendre au travers de la notion d'individu. Zweig est à lui seul une œuvre globale!

Fait-il partie des personnages qui vous ont donné le goût de l'histoire et quel impact a-t-il eu sur votre parcours?

Absolument! C'est même, sans doute, Zweig qui est à l'origine de ma passion pour l'histoire. Je me nourris autant des travaux de grands historiens, comme Corbin ou Le Roy Ladurie, que des récits de Jean Teulé.

> “Zweig m'a rendu l'histoire accessible au travers de personnages qui, tout à coup, devenaient mes héros”

Zweig m'a rendu l'histoire accessible au travers de personnages qui, tout à coup, devenaient mes héros. À l'école, je trouvais les cours d'histoire trop scolaires et mon père m'incitait à lire des articles très universitaires, assez austères… Zweig m'a réconcilié avec l'idée de la fluidité. Il m'a accompagné dans mon apprentissage et m'a permis de mieux maîtriser une approche plus technique de l'histoire. Quand j'ai écrit *Le Voyageur d'Histoire*, je me suis inspiré de l'idée d'un Zweig qui viendrait parler avec des personnages historiques, à différentes époques.

Si vous deviez retenir une œuvre de Zweig?

Sans hésitation son *Joseph Fouché*, pour sa dimension romanesque, mais aussi *Grandeur et Tragédie d'Érasme de Rotterdam*, pour l'homme que je suis devenu. Jusqu'à mes 30 ans, je trouvais que Zweig, par ses positionnements, son pacifisme, sa volonté de ne pas s'engager politiquement, manquait un peu de courage… Comme certains de ses contemporains, à l'instar de Thomas Mann, j'y voyais un peu de lâcheté. Puis, en vieillissant, je me suis rendu compte •••

••• que Zweig est extrêmement honnête, lucide, sans aucune prétention à vouloir sauver le monde. En revanche, il a le sentiment que c'est en comprenant la complexité des humains que des solutions sont susceptibles de voir le jour. Avec l'âge, sa sagesse s'est emparée de moi ; elle a apaisé le fils d'anarchiste libertaire que je suis. Je me suis rendu compte que je n'avais pas les épaules pour me jeter dans la gueule du monde.

Entre le Zweig nouvelliste et le Zweig biographe, lequel affectionnez-vous le plus?

J'aime les deux. C'est un formidable biographe mais aussi un magnifique nouvelliste. Il a le sentiment que la tragédie nous fait grandir. C'est dans le destin qui écrase l'individu que ce dernier trouve sa dignité et la force de rebondir. Il a tellement aimé le «monde d'hier», sans jamais tomber dans la mélancolie, qu'il rêvait à un monde idéal en Européen convaincu. Il vivait comme un désespoir son incapacité à le sauver.

Zweig écrivait: «L'art est synonyme de liberté [...]. Une échappatoire au carcan du monde bourgeois dont je suis issu où tout paraissait figé.» Est-ce que vous partagez cette envie de casser les conventions?

Bien sûr! Je viens d'un milieu ouvrier. Mon père était un autodidacte érudit, voyageur... En 1974, avec ma sœur et ma mère, il nous avait emmenés au Portugal pour vivre la révolution de l'intérieur. Aujourd'hui, je la vois comme une révolution «zweiguienne», non pas envisagée avec du sang et de la peur, mais avec de l'âme et du cœur. Je viens de ce terreau-là. J'admire, parmi ces intellectuels viennois, ceux qui se sont émancipés de leur condition et qui ne sont pas tombés dans le piège d'un confort tranquille, d'où on regarde le monde à distance. Zweig ne s'est pas servi de la culture qui était la sienne pour dominer mais pour réfléchir.

> «Stefan Zweig a le sentiment que c'est en comprenant la complexité des humains que des solutions sont susceptibles de voir le jour»

Quelles sont, parmi les valeurs de Zweig, celles que vous partagez?

L'idée d'une communion d'hommes, d'un pacifisme qui devrait l'emporter sur les manœuvres politiques. On l'a traité de pacifiste bêlant... C'est dégueulasse! L'idée du vivre-ensemble peut paraître un peu naïve, mais quand on se met à réfléchir, comme Zweig l'a fait, on mesure toute la complexité de sa démarche. Comprendre celui qui agit mal, c'est très exigeant.

Zweig avait une certaine urgence à vouloir vivre les choses, à créer... Avez-vous déjà ressenti ce sentiment ou cultivez-vous une forme de légèreté?

Je cultive la légèreté parce que je ne suis pas un intellectuel, parce que je ne suis pas capable de penser le monde comme ceux qui m'éclairent... Je me considère comme un grand curieux. À travers l'humour, on fait passer des idées fondamentalement sombres. J'aime l'humour transgressif, provocateur, qui incite à la réflexion. Je cherche parfois des clés pour me rassurer sur l'état du monde, et je les trouve dans les textes ou les films d'auteur qui m'inspirent.

Bio express Stefan Zweig

Né le 28 novembre 1881 dans une famille juive, mais laïque, de la grande bourgeoisie viennoise, il se passionne pour les sciences humaines et se distingue par ses talents de poète. Zweig publie ses premiers écrits dans le quotidien *Neue Freie Presse* et se lie d'amitié avec Jules Romains, Émile Verhaeren, Freud et Romain Rolland. Son premier recueil de nouvelles, *L'Amour d'Erika Ewald* (1904), lui vaut la reconnaissance du public. Dévasté par la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle il travaille dans les services administratifs, Zweig développe de profondes convictions pacifistes. Après-guerre, il s'engage dans l'écriture de biographies (Marie-Antoinette, Fouché, Magellan, Érasme...). Ses nouvelles enrichissent son œuvre – *Amok*, *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, *Le Joueur d'échecs*, *Le Monde d'hier*... Face à la montée du nazisme, il fuit l'Autriche en 1934 pour l'Angleterre puis les États-Unis avant de se réfugier au Brésil. Dans ce monde qu'il ne comprend plus, Zweig, désespéré, se suicide le 22 février 1942 avec sa seconde épouse, Charlotte Elizabeth Altmann.

L'un des épisodes de la série *La Guerre des trônes, la véritable histoire de l'Europe*, que vous animez depuis 2017, a pour titre «Quand l'Europe s'embrase (1561-1569)». Dans son ouvrage *Le Monde d'hier* (1942), Zweig raconte comment il a vécu deux autres embrasements européens – ceux des années 1910 et des années 1930 – marqués par les replis nationalistes et l'antisémitisme. Quel regard porterait-il sur notre monde aujourd'hui?

Je me demande s'il ne se suiciderait pas à nouveau [Stefan Zweig s'est donné la mort le 22 février 1942, ndlr]! Il se dirait, sans doute, «tout ça pour ça! J'ai eu bien raison de partir avant…». Zweig ne s'est jamais senti Juif jusqu'à ce que les nazis lui rappellent qu'il l'était. Il se sentait avant tout Autrichien et citoyen du monde. Il l'a donc vécu comme une tragédie et a pris la fuite. Après la guerre, avec la création de l'État d'Israël (1948), le désarmement de l'Allemagne, le traité de Rome et la création de la CEE (1957), il aurait sans doute éprouvé beaucoup d'espoir en voyant se concrétiser cette idée d'Europe à laquelle il avait tant rêvé. En revanche, je doute qu'il ait été séduit par Staline. Mais s'il débarquait dans le monde de 2025, il constaterait que rien n'a été fait. L'antisémitisme, le repli identitaire, la crainte de l'autre, la recherche de boucs émissaires… Les sources du Mal restent les mêmes. Il serait très triste, encore plus désespéré.

Si vous partiez à sa rencontre, comme vous l'avez fait avec d'autres personnages dans vos deux ouvrages, *Les Visiteurs d'Histoire* et *Le Voyageur d'Histoire*, que souhaiteriez-vous lui dire?

J'aimerais savoir s'il s'est suicidé par certitude, convaincu que le monde était condamné à l'abîme, ou uniquement par peur, celle du refus de voir ce monde s'écrouler. Georges Bernanos et Thomas Mann ont vu, dans cette mort, un geste de faiblesse. Nous ne sommes personne pour comprendre ce qu'est le suicide. Est-ce un geste de courage ou de désespoir? C'est une décision qui demeure insondable. Si j'avais eu la chance de le rencontrer, j'aurais bien tenté de le faire rigoler. Il paraît que Freud le faisait rire. Nul ne sait si j'y serais parvenu…

Bio express Bruno Solo

Il naît à Paris le 23 septembre 1964 dans un milieu ouvrier, où ses parents lui transmettent une forte conscience sociale. Après s'être essayé au journalisme, il rencontre Yvan Le Bolloc'h au début des années 1990. Ensemble, ils participent aux grandes heures de Canal +. Leur série *Caméra Café*, diffusée sur M6 entre 2001 et 2004, est un succès. Parallèlement, il mène une carrière d'acteur et se distingue dans des comédies, notamment les trois opus de *La Vérité si je mens*. On le découvre dans un registre dramatique inattendu dans les téléfilms *Jusqu'à l'enfer* (2009) ou *Accusé Mendès France* (2011). Il s'épanouit aussi au théâtre avec *Le Système Ribadier*, de Feydeau, mais surtout *Baby*, en 2018, qui lui vaut d'être nommé pour un Molière. En 2024, il joue la pièce *Le Dîner*, adapté du roman de Herman Koch. Passionné d'histoire, il anime, depuis 2017 sur France 5, la série *La Guerre des trônes, la véritable histoire de l'Europe*. Le plaisir de la médiation historique l'a conduit à publier ses deux premiers ouvrages aux éditions du Rocher, *Les Visiteurs d'Histoire* (2021) et *Le Voyageur d'Histoire* (2023).

> «Si j'avais eu la chance de le rencontrer, j'aurais bien tenté de le faire rigoler. Il paraît que Sigmund Freud le faisait rire. Nul ne sait si j'y serais parvenu»

En 1807 à Eylau, Larrey, en précurseur de la médecine d'urgence, opère à même le champ de bataille. Lors d'une amputation, le blessé casse sa pipe, au sens propre comme au figuré, une expression qui passe à la postérité.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE MOREAU-DUSAULT

Le soir de la bataille d'Eylau, en ce 8 février 1807, le thermomètre descendit jusqu'à – 20 °C. On avait essuyé la tempête de neige toute la journée, dans une terrible bataille qui avait mis en difficulté le corps d'armée d'Augereau, heureusement libéré par une charge mémorable de la cavalerie de Murat. Dans la soirée, l'arrivée du maréchal d'Empire Ney avait forcé les Russes à quitter le champ de bataille. Le baron Dominique Larrey (1766-1842), chirurgien-chef de la garde impériale, contemplait depuis son infirmerie le champ de bataille enneigé, qui semblait animé dans l'obscurité par la masse des blessés que les infirmiers, trop peu nombreux, n'avaient pas encore pu secourir. Une plainte sourde s'exprimait par un fond continu de râles, d'où s'échappaient les cris déchirants de milliers d'éclopés et de moribonds. On dénombrera plus tard le nombre des pertes côté français: jusqu'à 14 000 hommes: un massacre! On creusait déjà, avec difficulté du fait du sol gelé, des tranchées qu'on remplissait de cadavres, et qu'on couvrait ensuite de terre gelée et de neige. On avait ainsi enterré le 14e de ligne tout entier, avec le colonel du régiment au-dessus, pour faire bonne mesure.

Toute la journée pendant la bataille, Larrey, son carquois de chirurgien contenant sa scie et ses couteaux à amputation en bandoulière, bravant tous les périls, avait opéré les soldats qui venaient de tomber, avant même de les reconduire vers l'arrière. Apparemment insensible à toutes ces souffrances, il tentait d'organiser un peu l'agencement de son ambulance de campagne. Comme l'eau était gelée, il fallait entretenir des foyers sous de grosses marmites pour les besoins du service chirurgical. Mais les nombreux blessés qui attendaient d'être soignés ne pouvaient étancher leur soif qu'avec la neige, plus ou moins souillée, raclée sur le sol. En ce début de nuit, la fatigue et le désespoir s'abattaient sur les épaules du chirurgien. Pourtant, tout ne faisait que commencer! Le dogme de Larrey, c'était l'amputation

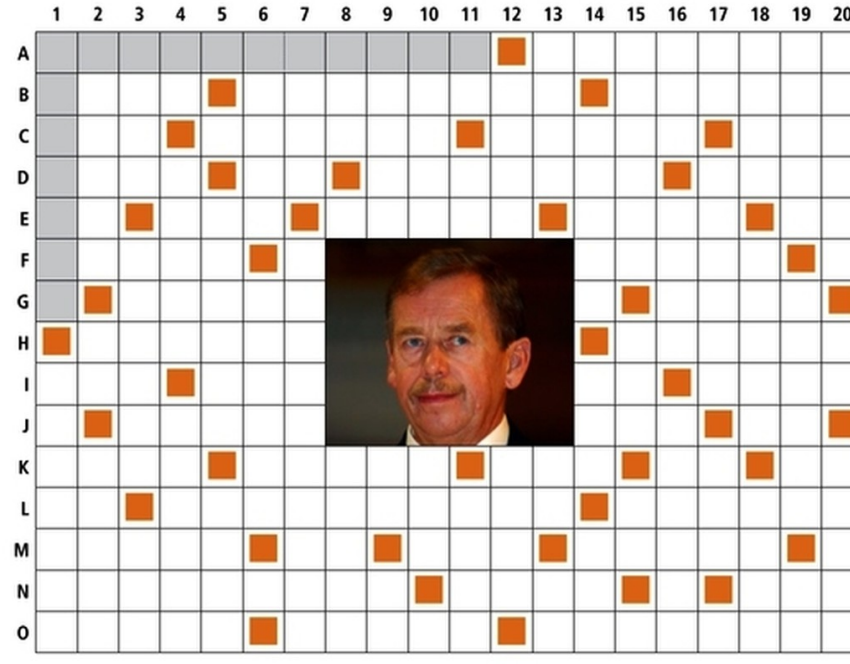
devant toutes les fractures ouvertes de jambe. Un segment plus haut que la blessure. C'était la seule façon d'éviter l'infection et la gangrène, donc la mort. Il prit son long couteau à amputation. Le jeune militaire qui était allongé devant lui avait avalé sa demi-bouteille d'eau-de-vie. Deux ambulanciers le tenaient fermement aux aisselles, un autre lui immobilisait la jambe valide et présentait le membre blessé, bien appuyé sur la table opératoire de campagne. Le chirurgien s'avança et vérifia le garrot serré à la racine du membre: «Depuis combien de temps avez-vous placé le garrot? demanda Larrey.
– Quelques instants seulement, répondirent les aides.
– Pour ce soir, ça ira», rétorqua Larrey en haussant les épaules.

Puis, s'adressant au jeune soldat du 15e de chasseurs à cheval, fermement maintenu, qui le regardait, effaré: «Allez, mon gars, on y va. Serre bien ta pipe entre tes dents et pense à ta belle. Tu vas la retrouver bientôt!»

Larrey fit pénétrer son couteau dans la face latérale de la cuisse et chercha le contact de l'os du fémur. Puis, d'un geste sûr et sec, il tailla en biseau dans les chairs, arrachant un grognement au soldat qui pourtant ne desserra pas les dents. Larrey chercha alors, au doigt, l'artère fémorale, qu'il repéra à la palpation et qu'il contrôla avec une petite pince pour prévenir l'hémorragie avant d'y nouer un lien. Tout en parlant, il effectua la deuxième incision, la postérieure, sans que le blessé ne réagisse. Il assujettit alors le rétracteur de Percy que lui confièrent ses assistants. Avec cet instrument, les deux aides repoussèrent les muscles vers le haut pendant qu'il commençait à scier le fémur. Après quelques allers et retours rapides, la jambe tomba, rattrapée par le chirurgien adjoint, qui la jeta à l'extérieur sur une pile de cadavres. On enlevait déjà le rétracteur. Les aides rapprochèrent les muscles et la peau. On emmitoufla le moignon dans des charpies, que l'on comprima en attendant que le saignement cesse. L'opération n'avait duré que quelques minutes. Quand un bruit mat se produisit sur le dallage de la pièce: la pipe que le soldat tenait fermement serrée entre ses dents venait de tomber avec un bruit sec et le fourneau de terre était brisé en petits morceaux.
«Il a cassé sa pipe! dit Larrey.
– Il est mort! ajouta son adjoint.
– C'est la même chose, grommela Larrey, en s'essuyant les mains encore sanglantes sur son tablier, tandis qu'on lui préparait le blessé suivant. Il effectua deux cents amputations cette nuit-là.

7H/9H
LA MATINALE
AVEC
DAVID ABIKER

RADIO CLASSIQUE



IMAGO/BRIDGEMAN IMAGES

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Fils d'Œdipe et de Jocaste. **– B.** Évêque qui avait le sens des affaires. Maréchal d'Empire et duc de Castiglione. Ethnologue français proche des surréalistes (1901-1990). **– C.** On l'a connu dans la peau d'Ysengrin. Davis ou Merkel. Napoléon y a vaincu les Russes en 1807. Affluent de l'Isère. **– D.** Prophète ou dernier roi d'Israël. Cardinaux dans l'opposition. Faciès culturel du Paléolithique. À la tête d'un empire en Amérique. **– E.** Personnage de Brecht. Dieu du foyer de la mythologie égyptienne. Ancienne capitale du Japon. Endormi dans un poème de Victor Hugo. Cité des Eudois. **– F.** On lui doit le ballet *Daphnis et Chloé*. Grande épée. **– G.** Partisan d'une hérésie qui fut condamnée au concile de Nicée en 325. Affluent de la Garonne. **– H.** Celui de la Brasserie eut lieu le 8 novembre 1923 à Munich. Général français qui vainquit les Autrichiens à Hohenlinden le 3 décembre 1800. **– I.** Personnage juste mais pauvre. Zimri le zigouilla. Yankee kaki. Dessinateur français qui illustra de nombreuses œuvres littéraires (1832-1883). **– J.** Un de nos ancêtres. Peintre alsacien cofondateur du mouvement dada. Avant Jésus-Christ. **– K.** Redevance payée au seigneur. Aller dans le passé. Volcan du Japon. Sur un parchemin. Esperluette. **– L.** Fait plaisir au danois. Œuvre de Rabelais (en deux mots). Ville d'Ukraine dont le cinquième duc de Richelieu fut le gouverneur de 1803 à 1814. **– M.** Nom de guerre en Afrique. Conjonction. Une femme au pouvoir. Michelle, sa belle… **– N.** Fille d'Agamemnon. Mère d'Horus. César ou Alexandre à la bataille. **– O.** Mathématicien écossais à qui l'on doit l'invention des logarithmes en 1614. Île néerlandaise de la mer du Nord. La flotte de la Sainte-Ligue les a vaincus à Lépante en 1571.

VERTICALEMENT : 1. Nom donné à la révolution dont ce personnage fut l'instigateur et la figure de proue. Barnave, Saint-Just ou Robespierre. **– 2.** Où les Gaulois ont vu le ciel leur tomber sur la tête! L'Éridan des Anciens. Bègue et bossu, c'est fabuleux! **– 3.** L'auteur du discours de la méthode? Homme fort de Louis XIV. On peut les voir en Éthiopie. **– 4.** Étape de la Longue Marche. Il fut premier président de la république de Weimar. Péninsule de la mer Adriatique. **– 5.** Prophète biblique qui succéda à Élie. Mélange de gris. **– 6.** Famille de dieux nordiques. Victoire navale du roi d'Angleterre Édouard III sur la flotte française en 1340 (L'). **– 7.** Un monument qui ne se résume pas à *Notre-Dame de Paris*! Ne manquèrent donc pas d'inspiration. **– 8.** A connu bien des révolutions. Ancien port de Rome. **– 9.** Région volcanique du Massif central. Sujet d'empire. Départ en exil. **– 10.** Muse. Sa guerre opposa les forces franco-espagnoles au chef marocain Abd el-Krim de 1921 à 1927. **– 11.** Article de luxe. Le cœur en fête. Femme politique française qui a fait son entrée au Panthéon en 2018. **– 12.** Un avion à l'époque de Blériot ou un préfixe. Dieu guerrier. **– 13.** Dernier empereur chinois de la dynastie Qing. Fait réfléchir. Victime d'un sabotage. **– 14.** Son fusil équipa l'armée française de 1887 à 1918. Ville du Mali. Réunion d'anciens combattants. **– 15.** Région de plaines herbeuses en Amérique du Sud. Ancienne communauté russe. Fleuve de Sibérie. **– 16.** Pétain y fut assigné à résidence jusqu'à sa mort. Dix en peinture. Embarcation légère propulsée par la force musculaire. **– 17.** Employé dans une procédure d'exclusion. Entre le Queyras et le Briançonnais. Fils de Noé. **– 18.** République islamique. Roi de Thèbes. Mère d'Isaac. **– 19.** Magicienne de la mythologie grecque. Général byzantin qui vainquit les Ostrogoths de Totila en 552. Individu masqué. **– 20.** Fleuve qui traverse trois pays avant de se jeter dans la mer du Nord. Concert qui manque d'harmonie. Ancienne ville d'Égypte. H

Solution du n° 935

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	A	N	N	E	B	O	L	E	Y	N	■	A	V	A	■	E	Y	L	A	U
B	N	A	U	S	I	C	A	A	■	O	U	D	I	N	O	T	■	A	P	T
C	G	O	L	A	N	■	O	N	E	■	L	O	C	A	R	N	O	■	O	R
D	L	■	L	U	C	Y	■	E	C	K	M	U	H	L	■	A	L	I	C	E
E	E	V	E	■	H	A	N	S	K	A	■	R	Y	■	A	■	D	R	A	C
F	T	A	■	R	E	M	I								A	N	O	U	I	L	H
G	E	L	S	A	■	A	M								N	A	O	V	S	Y	T
H	R	E	F	O	R	M	E								T	R	■	A	■	P	■
I	R	N	■	N	A	O	S								I	■	D	I	E	S	T
J	E	T	A	■	U	T	■								N	A	C	■	V	E	R
K	■	I	D	A	■	O	E	D	I	P	E	■	S	O	U	A	B	E	■	I
L	A	N	E	T	O	■	R	A	■	I	L	O	T	E	S	■	L	I	S	P
M	N	I	N	A	■	K	A	L	I	N	I	N	E	■	O	E	I	L	■	O
N	G	E	■	L	U	S	T	I	G	E	R	■	L	A	N	C	E	L	O	T
O	O	N	T	A	R	I	O	■	S	L	A	V	E	■	E	U	R	E	K	A

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel

La seconde vie de Chamisso

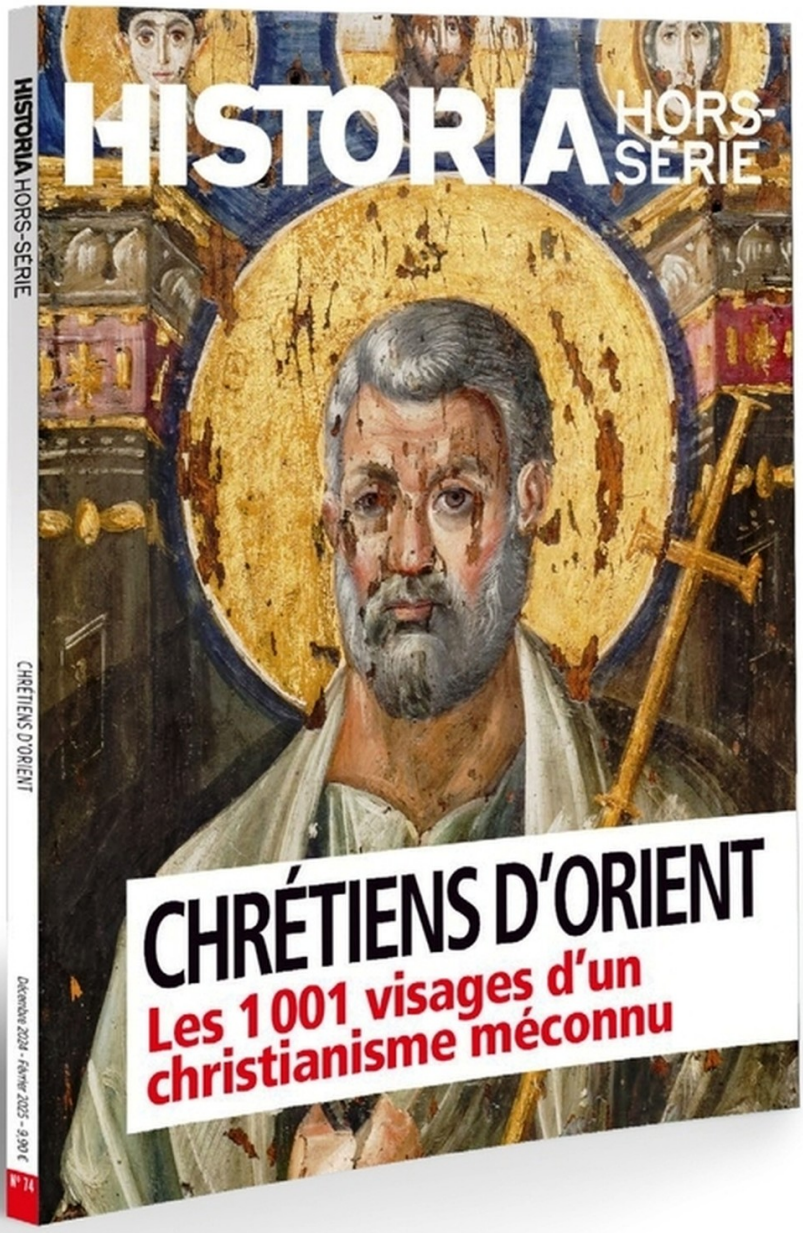
J'étais à Versailles, il y a quelques semaines, pour y signer mes livres. Ce sont des moments assez rares, où l'on rencontre ses lecteurs. Certains me sont devenus presque familiers, d'autres viennent un paquet d'archives sous le bras comme l'on demanderait à un expert en peinture de vérifier l'authenticité d'un tableau. La plupart du temps, l'historien court après ses sources. Quelquefois, elles lui arrivent toutes ficelées: ce jour-là, on m'apporta le manuscrit, complet et inédit, d'un inconnu dont je n'avais jamais entendu parler, Hippolyte de Chamisso, ancien premier page de Louis XVI.

Et dans son monde, les échos de mon existence

On croit tout savoir des périodes sur lesquelles on travaille; pourtant, chaque jour, l'on fait de nouvelles découvertes. Le traumatisme de la Révolution a fait beaucoup écrire, surtout du côté des victimes: on voulait se rassurer, comprendre un événement qui, pour beaucoup, restait inexplicable, se consoler de ses malheurs. Ces souvenirs si nombreux, qui n'étaient pas destinés à la publication et oubliés depuis deux siècles, fonctionnent comme une thérapie collective, un baume sur une plaie, le besoin de se redonner une dignité aux yeux de la postérité, le désir aussi de transmettre à ses enfants le récit inouï d'une vie d'exil et d'aventures qui aurait été banale sans la Révolution. Avant d'ouvrir un manuscrit, j'essaie toujours d'en savoir un peu plus sur son auteur. Ce dernier agit parfois comme un miroir qui réfléchit des pans entiers de votre propre vie. Chamisso est né vingt ans avant la Révolution. Il est issu, comme ma mère, d'une vieille famille de la noblesse lorraine. La géographie n'aurait pas suffi à nous rapprocher, s'il n'y avait eu mille détails qui touchent, comme par enchantement, à ma propre vie. L'une de mes plus anciennes amies porte le même nom que celui de l'un des villages possédés par sa famille sous l'Ancien Régime. Chamisso croise plusieurs de mes ancêtres et son frère cadet Adalbert, qui deviendra l'un des plus grands poètes de langue allemande du XIXe siècle, séjourne sous l'Empire chez Germaine de Staël, dont je rêve, depuis des années, d'écrire la vie. Et puis, et puis… Autant d'invitations à le lire. On sort souvent déçu de ce genre d'expérience née d'une rencontre de hasard. Là, je tombais sur une pépite. Un inconnu ne sort pas de l'anonymat par le seul fait d'avoir laissé ses souvenirs mais parce qu'il nous en dit tout à coup plus, et mieux que d'autres, de l'esprit d'une époque, de ses péripéties et de ses protagonistes: les vaincus de l'Histoire d'abord, à commencer par Louis XVI, que Chamisso côtoie par ses fonctions entre 1789 et 1791 et qu'il nous montre, comme personne, enfermé dans sa tragédie, en nageur qui, depuis longtemps, aurait perdu pied. Ces mots du roi par exemple, en février 1791, alors que ses derniers partisans venaient d'être désarmés et humiliés dans les appartements mêmes des Tuileries par la garde nationale: «Je vous ai plaint Chamisso, mais je suis bien à plaindre aussi.» L'émigration ensuite, que Chamisso rallie à Trèves puis à Coblence, assise sur ses anciens droits et sûre de ses succès de reconquête du royaume. L'errance enfin, de Berlin à Saint-Pétersbourg, où il rencontre Élisabeth Vigée-Lebrun et survit grâce à ses talents de miniaturiste tandis qu'en France les biens de ses parents sont saisis et leur château rasé. On aimerait, par la grâce de son écriture et la délicatesse de ses sentiments, dans le droit fil des *Confessions* de Rousseau, que ce jeune homme-là, amoureux et joyeux dans l'infortune, trouve la chance d'une seconde vie.

E. de Waresquiel

> « Un inconnu ne sort pas de l'anonymat par le seul fait d'avoir laissé ses souvenirs, mais parce qu'il nous en dit plus, et mieux que d'autres, de l'esprit d'une époque »



HISTORIA HORS-SÉRIE, c'est un rendez-vous de référence avec les meilleurs historiens, un point de vue qui cerne l'essentiel, une grille chronologique, un lexique pour ne jamais perdre pied et un traitement visuel privilégié avec de nombreuses infographies et illustrations. Ce sont aussi des rubriques inédites : portrait, BD, textes bruts, récits, portfolio, fact-checking…
Des histoires au service de l'Histoire.

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

En Terre sainte, en Arménie, au Liban, en Égypte ou en Irak, les chrétiens d'Orient forment une mosaïque riche et complexe d'obédiences et de traditions. Découvrez l'histoire plurimillénaire et méconnue de ces communautés chrétiennes aux 1 001 visages, aujourd'hui menacées, dans notre hors-série rédigé par de grands spécialistes !

Arts et Vie vous invite à partager la joie du voyage culturel. Découvrez ses itinéraires thématiques, animés par des guides passionnés qui font vivre les lieux et leur histoire. Rencontrez, partagez, émerveillez-vous : chaque voyage est une promesse d'émotions inoubliables. Partez sereins avec Arts et Vie grâce à un accompagnement attentif, des prestations soignées et des programmes complets. Le tout en petits groupes pour plus de convivialité ! **Arts et vie, la culture au cœur du voyage.**

www.artsetvie.com

Brochure sur simple demande au 01 64 14 52 97 ou en scannant ce QR code

70 ANS

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS